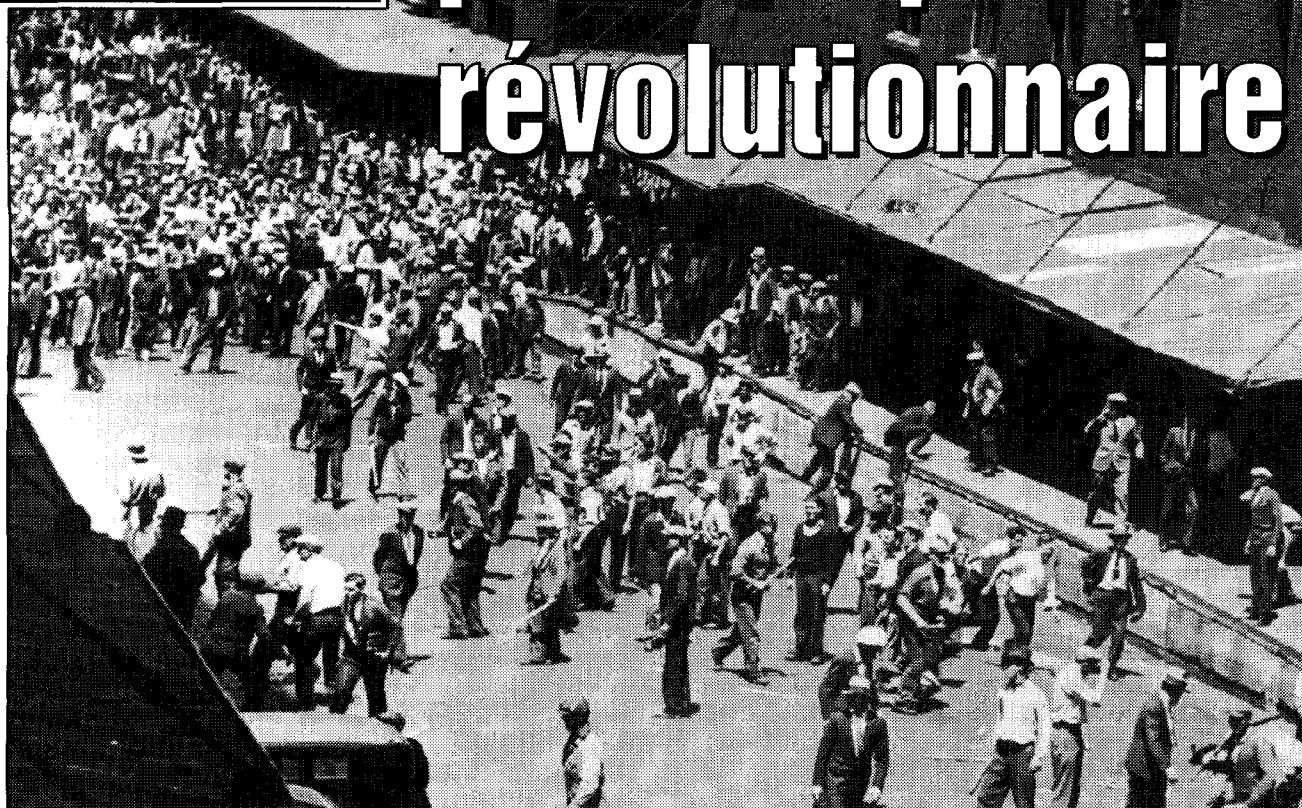


Textes choisis de
James P. Cannon

La lutte pour un parti révolutionnaire



Pathfinder Press (en haut à gauche), Minnesota Historical Society (ci-dessus)
Minneapolis, USA, 1934 : Des manifestants Teamsters (camionneurs) percent les cordons de police sur la place du marché. Les trotskystes américains ont organisé et dirigé la grève victorieuse des Teamsters.

Syndicalistes et révolutionnaires

page 20

Introduction

Dans ce numéro de *Spartacist* édition française, la Ligue communiste internationale a rassemblé plusieurs discours et articles, publiés ici en français pour la première fois, de James P. Cannon, un des fondateurs du Parti communiste américain (CP) et plus tard le principal dirigeant du trotskysme aux Etats-Unis. Ces traductions ont été préparées avec l'aide de la Prometheus Research Library, bibliothèque et dépôt d'archives du comité central de la Spartacist League/US, la section américaine de la LCI; ces textes ont été sélectionnés parce qu'ils sont axés sur le combat à mener pour construire un parti révolutionnaire prolétarien.

Comme le disait Marx, dans toute société les idées dominantes sont les idées de la classe dominante. Dans la société capitaliste, la classe ouvrière, pour arracher le pouvoir à une classe dominante exploiteuse et rapace, a le nombre, l'organisation et surtout le pouvoir social qui découle de son rôle de productrice de toutes les richesses. Pourtant, sans lutte, c'est l'idéologie et la culture bourgeoises dominantes qui définissent la conscience du prolétariat. La contribution exceptionnelle de Lénine à la lutte pour l'abolition de l'exploitation capitaliste, c'est qu'il a compris que pour unifier et mobiliser la puissance du prolétariat comme « tribun de tous les opprimés » il faut un parti d'avant-garde de révolutionnaires professionnels, qui incarne le programme du marxisme, pour faire prendre conscience à la classe ouvrière de ses intérêts historiques.

James P. Cannon, qui adhéra dès la première heure à l'Internationale communiste de Lénine et Trotsky, lutta la plus grande partie de sa vie pour appliquer les leçons de la Révolution russe de 1917 à la construction d'un parti révolutionnaire aux Etats-Unis. Aujourd'hui que les bourgeoisies du monde entier crient à la « mort du communisme », la plu-

part de ceux qui se considèrent de gauche ne se réclament plus du léninisme, ni même de sa parodie pervertie prêchée par les staliniens. Il existe par conséquent dans le monde entier un grand fossé entre le niveau de conscience actuel du prolétariat, de la jeunesse et de ceux qui se considèrent de gauche, et les écrits de Cannon, qui fut le plus apte des praticiens du léninisme que les Etats-Unis aient produit jusqu'ici. Pourtant, pour ceux d'entre nous qui luttons pour de nouvelles révolutions d'Octobre – et pour une nouvelle génération de jeunes radicalisés et de militants ouvriers qui cherchent la voie de l'émancipation humaine – les écrits et discours de Cannon mettent en lumière avec une éblouissante clarté la lutte consciente non seulement pour un parti d'avant-garde apportant la conscience révolutionnaire à la classe ouvrière mondiale, mais aussi pour préserver le programme révolutionnaire et les objectifs de l'avant-garde contre les pressions de l'idéologie et de la violence bourgeoises.

Les forces limitées de notre internationale révolutionnaire ne sont assurément pas immunisées contre les pressions du triomphalisme impérialiste et de la régression concomitante de la conscience de classe prolétarienne qui surviennent dans le sillage de la destruction contre-révolutionnaire de l'Union soviétique. La lutte pour orienter notre parti dans cette période de réaction post-soviétique a pris ces derniers mois la forme d'une bataille intransigeante dans notre internationale contre ceux qui, sous l'impact de la destruction finale des acquis de la révolution d'Octobre, commencèrent à se tourner vers d'autres programmes politiques et vers d'autres instruments qu'un parti d'avant-garde léniniste pour faire avancer la cause de la libération de l'humanité (voir l'*International Bulletin* n° 38, juillet 1996, « Norden's "Group" : Shamefaced Defection From Trotskyism » – Le « groupe » de Norden : une défection inavouée du trotskysme).

Dans cette bataille, et de façon plus générale, le fait que l'expérience et les contributions de Cannon sur la question du parti ne soient pas disponibles dans d'autres langues que l'anglais nous a un peu handicapés. Dans notre section mexicaine, la traduction des écrits de Cannon sur la lutte dans le parti servit à armer directement les camarades dans la récente bataille contre le centrisme de Norden et Negrete. La publication en français de ces textes de Cannon, qui traitent de la lutte contre une précédente tentative de tirer un trait sur la nécessité d'un parti d'avant-garde, est une des contributions qui resteront de cette bataille.

La lutte pour le programme et le parti léninistes

Comme nous le notions dans le mémorandum des tâches et perspectives du comité exécutif international de la LCI :

« Le fait de n'avoir pas reconnu la période dans laquelle nous sommes et le rapport qui en découle nécessairement entre notre petite avant-garde révolutionnaire et le prolétariat, et l'absence de l'Union soviétique comme facteur actif et déterminant en politique, ont conduit à la désorientation et à un appétit à suivre des programmes et des forces politiques qui nous sont étrangers. Le débat et les batailles politiques internes ont été essentiels pour forger un correctif politique. »
– *International Bulletin* n° 38, juillet 1996

Les pressions du monde bourgeois qui déforment et minent l'avant-garde prolétarienne sont loin d'être quelque

Sommaire

Introduction	2
Sur la nature du parti	10
Perspectives de la lutte	12
Travail de masse et lutte fractionnelle : quelques exemples historiques	14
Syndicalistes et révolutionnaires	20
Lutte fractionnelle et direction du parti	27
Meeting en hommage à James P. Cannon ...	36
Procès des dirigeants staliniens	45
Nos buts et nos tactiques dans les syndicats	50
La Révolution russe et le mouvement noir américain	64



Novosti

Soldats défilant à Moscou après la révolution d'Octobre 1917. La banderole proclame : « Communisme ».

chose de nouveau. Ce sont elles qui ont amené les dirigeants parlementaires des partis sociaux-démocrates français et allemand à soutenir leurs « propres » bourgeoisies impérialistes dans la Première Guerre mondiale. C'est dans le combat politique pour le programme du marxisme révolutionnaire, contre la trahison social-patriote de la Deuxième Internationale, que la Troisième Internationale de Lénine fut construite. Cannon, qui était à cette époque dans l'organisation syndicaliste révolutionnaire Industrial Workers of the World (IWW – Ouvriers industriels du monde) fut gagné au bolchévisme lorsque le premier Etat ouvrier fut créé suite à la Révolution russe de 1917; et il lutta dans l'aile gauche du Parti socialiste américain (SP) pour fonder le mouvement communiste aux Etats-Unis.

Le fait que la révolution prolétarienne n'ait pu s'étendre à l'Europe de l'Ouest, et particulièrement les échecs en Allemagne, combiné à la stabilisation de l'impérialisme mondial au lendemain de la vague révolutionnaire qui suivit la Première Guerre mondiale, conduisit à la dégénérescence stalinienne de l'Etat ouvrier soviétique et de la Troisième Internationale. Cette dégénérescence fut combattue par l'Opposition de gauche de Trotsky qui lutta pour préserver le programme révolutionnaire internationaliste et le parti de la Révolution bolchévique. Cannon, délégué au sixième congrès du Comintern en 1928, fut gagné au trotskysme après avoir pu mettre la main sur la critique par Trotsky du projet de programme du Comintern (ce document de Trotsky fut plus tard publié sous le titre *l'Internationale communiste après Lénine*) – un implacable réquisitoire contre la politique traître du stalinisme, en Union soviétique comme au niveau international.

A la différence de la plus grande partie des dirigeants communistes européens, qui lorsqu'ils passèrent à l'Opposition de gauche avaient déjà été discrédités et abandonnés par tous

leurs partisans, Cannon emmena avec lui une centaine de partisans de la fraction Cannon-Dunne du Parti communiste au mouvement trotskyste quand il fut exclu en 1928. Cet apport d'un groupement fractionnel déjà constitué venant du Parti communiste explique, en partie, l'histoire particulière du trotskysme américain. En Chine, les trotskystes gagnèrent des forces encore plus importantes du Parti communiste, mais cette organisation trotskyste potentiellement puissante fut détruite précocement par les forces répressives conjuguées du Kuomintang nationaliste bourgeois, des impérialistes britanniques et japonais et des staliniens.

Bien que beaucoup plus petits que le Parti communiste stalinien, les trotskystes de la Communist League of America (qui devint plus tard le Socialist Workers Party, SWP) possédaient un noyau dirigeant cohérent et expérimenté, la continuité, cruciale, avec les luttes du mouve-

ment communiste des premières années, et des liens importants avec le prolétariat organisé. Les écrits de Cannon alors qu'il était dirigeant communiste dans les années 1920 nous en apprennent beaucoup sur les origines uniques du trotskysme américain; une sélection de ces documents a été éditée et publiée en anglais par la Prometheus Research Library dans *James P. Cannon and the Early Years of American Communism* (New York, Prometheus Research Library, 1992).

Pour construire un parti trotskyste dans le contexte américain, Cannon et ses collaborateurs bénéficiaient de leurs expériences précédentes, positives comme négatives. Le

édition française

SPARTACIST 

Organe du marxisme révolutionnaire

Publié par le comité exécutif international de la Ligue communiste internationale (quatrième-internationaliste)

COMITE DE REDACTION : Elizabeth Gordon et Xavier Brunoy (responsables), Susan Adrian, Helene Brosius, Carine Gance, Blandine Hauser, Henri Riemann, Alison Spencer

REALISATION : Susan Fuller

DIFFUSION : Mindy Sanders (New York), Henri Riemann (Paris)

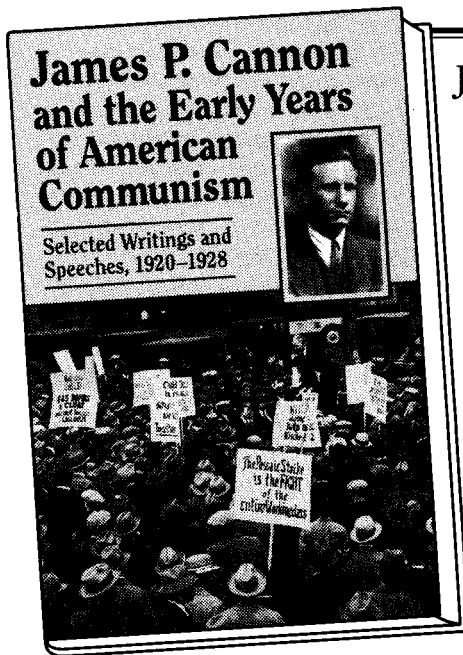
SPARTACIST PUBLISHING COMPANY
Box 1377 GPO, New York, NY 10116, USA
Téléphone : (212) 732-7862

Les opinions exprimées dans les lettres ou articles signés ne reflètent pas nécessairement le point de vue de la rédaction.

numéro 30



printemps 1997



James P. Cannon et les premières années du communisme américain

Articles et discours choisis, 1920-1928

(en anglais)

624 pages, broché
100 FF (Cdn\$ 22.50)
(Frais de port inclus)
ISBN 0-9633828-1-0

Commandes et règlements à :
Le Bolchévik, BP 135-10
75463 Paris Cedex 10
France

politique entre Cannon et Trotsky se fit sentir dans la bataille dans le parti trotskyste américain contre l'opposition petite-bourgeoise dirigée par James Burnham et Max Shachtman, en 1939-1940.

Reflétant une nouvelle fois les pressions de l'impérialisme: à la veille de l'entrée des Etats-Unis dans la Deuxième Guerre mondiale, cette opposition répudiait la position trotskyste de défense militaire inconditionnelle de l'Union soviétique. Les documents essentiels écrits par Trotsky dans cette lutte fractionnelle, la dernière à laquelle il participa, ont été publiés dans *Défense du marxisme*. Les documents de Cannon ont également été publiés ultérieurement en anglais sous forme de livre dans *The Struggle for a Proletarian Party* (La lutte pour un parti prolétarien). Le document qui donne son titre à ce recueil est le document le plus synthétique que Cannon ait écrit sur la méthode léniniste de construction du parti, et il mériterait d'être traduit et publié internationalement (une tâche qui dépasse nos forces actuelles). Comme l'exprime avec insistance

Cannon dans ce document :

« Les luttes politiques en général, y compris les luttes fractionnelles sérieuses dans un parti, ne se produisent pas dans le vide. Elles sont menées sous la pression de forces sociales et reflètent la lutte de classe à un degré ou à un autre [...]. »

« Pour ceux qui comprennent la politique comme une expression de la lutte des classes – et c'est de cette façon que nous, marxistes, la comprenons – la cause fondamentale des crises du parti n'est pas difficile à trouver. Les crises signifient la réaction dans nos rangs à une pression sociale extérieure. »

A l'extérieur des Etats-Unis, les organisations trotskystes avaient tendance à être bien plus faibles politiquement et organisationnellement. La section française dans les années 1930 illustre ce problème de la façon la plus persistante : largement petite-bourgeoise dans sa composition, en proie aux cliques et à un fractionnalisme stérile et incessant, régulièrement sujette au sectarisme, avec un penchant pour les « dirigeants » dilettantes considérés comme des « stars » individuelles et un dédain pour les permanents du parti. Trotsky lui-même, et plus tard Cannon, luttèrent en vain pour faire comprendre aux camarades français la nécessité d'une direction collective, dans laquelle les défauts individuels des camarades ont la possibilité d'être compensés par les points forts combinés du parti.

Cannon vint en France en 1939, en tant que représentant du Secrétariat international, au moment où la section française, le Parti ouvrier internationaliste (POI), était en crise et dans sa majorité hésitait à entrer dans le Parti socialiste ouvrier et paysan (PSOP), une scission du PS en mouvement vers la gauche, comme le préconisait le comité exécutif international de la Quatrième Internationale. Cannon argumenta qu'une organisation comme le PSOP, qui avait commencé à se former comme organisation centriste, pouvait soit devenir un obstacle à la révolution, soit, munie d'une direction véritablement bolchévique, recruter à la révolution des milliers de travailleurs qui se détachaient du réformisme.

Mais les trotskystes français ne comprenaient pas cela. Dans *la Question française*, le rapport de son voyage

fractionnalisme incontrôlé du Parti communiste des premières années, et sa bureaucratisation au moment où le stalinisme consolida son emprise, faisaient partie de ces expériences. Mais Cannon tira aussi d'importantes leçons en négatif de sa connaissance profonde du Parti socialiste. Le SP était un parti social-démocrate classique, où la façade de « démocratie pour tous » permettait à l'appareil droitier d'imposer sa politique en passant par-dessus la base.

Les « dirigeants » étaient ceux dont la profession (avocats, prêcheurs ou dentistes) leur laissait le temps d'écrire les articles et de faire les discours ; les militants de l'appareil qui travaillaient à plein temps pour le parti étaient méprisés et considérés comme des tâcherons sans cervelle. Cannon avait une grande admiration pour le grand dirigeant socialiste Eugene V. Debs, mais reconnaissait que le malaise que les batailles à l'intérieur du parti provoquaient chez Debs, et qui le conduisait à une attitude de non-intervention dans la lutte fractionnelle, n'avait fait que permettre à des hommes moins capables et infiniment moins dignes d'admiration de prendre le contrôle du SP. Par contre, comme on le voit dans la lettre de Cannon « Travail de masse et lutte fractionnelle », le SWP cherchait à incarner la conception léniniste du principe organisationnel centraliste démocratique : au niveau interne, le débat politique démocratique le plus large, une attention consciente à la sélection d'une direction représentant dans sa majorité la position politique de la majorité des membres du parti, et la nécessité pour tous les membres du parti, dans leur travail extérieur, d'appliquer la ligne et les perspectives qui ont été décidées.

Cannon et d'autres dirigeants travaillaient en étroite collaboration avec Trotsky, surtout quand il était en exil au Mexique. Sur les conseils de Trotsky, Cannon apprit à faire passer la lutte pour le programme politique et la clarté politique *en premier* dans la lutte fractionnelle, en évitant les pratiques bureaucratiques et les combats de cliques qui avaient empoisonné la vie politique interne du Parti communiste des premières années. Cette fructueuse collaboration



Sans crédit

Shanghai, avril 1927 : exécutions de communistes chinois après la sanglante défaite du prolétariat chinois infligée par le Kuomintang (KMT) bourgeois. Staline avait liquidé le PC chinois dans le KMT. L'opposition révolutionnaire de Trotsky à la politique traître de Staline précipita la fondation du trotskysme aux USA et en Chine.

devant le comité local du SWP à New York (que la Ligue trotskyste de France a publié en français sous forme de brochure), Cannon critiquera la direction française pour être « en gros sectaire dans sa mentalité, dans sa tendance à fuir les situations compliquées pour une activité de routine ininterrompue plus paisible, alors même que la nature du bolchévisme est agressive, cherchant toujours de nouvelles perspectives ou de nouvelles possibilités d'élargir son influence et d'imprimer ses idées dans un cercle plus large ». Cannon concevait l'entrisme comme une *tactique* bolchévique agressive pour construire le parti révolutionnaire, et cela consistait à entrer dans une organisation

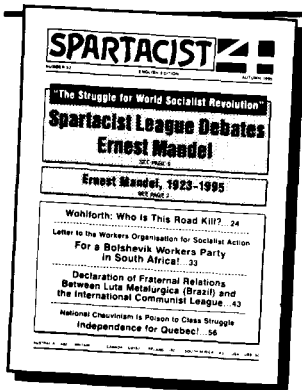
dans laquelle se développe une aile gauche pour la scissionner de celle-ci sur une base programmatique trotskyste claire.

Les centristes, qui n'ont pas de perspective révolutionnaire, n'ont donc pas besoin d'un parti programmatiquement homogène de révolutionnaires professionnels. Les formations centristes sont par conséquent nécessairement assez laxistes, hétérogènes, sans discipline et sans formation, et sont totalement incapables de lutter pour le pouvoir. Leur version de la « construction du parti » peut se traduire soit par un « entrisme profond » dont le but est de se dissoudre programmatiquement dans de « grands » groupes, soit

SPARTACIST

Organe du marxisme révolutionnaire

Spartacist publie les documents et les textes théoriques essentiels de la Ligue communiste internationale (quatrième-internationaliste). Publié sous la direction du comité exécutif international en anglais, français, allemand et espagnol, *Spartacist* représente l'engagement internationaliste léniniste de la LCI.



English edition No. 52 (56 pages) US \$1.50



Edition française n° 29 (64 pages) 10FF



Deutsche Ausgabe Nr. 18 (64 Seiten) DM 3,—



Edition en espagnol No. 27 (56 páginas) US \$1

Précédents numéros disponibles. Commande : Spartacist Publishing Co., Box 1377 GPO, New York, NY 10116, USA



Editions La Brèche



Institut Léon Trotsky

Abraham Léon (à gauche), tué à Auschwitz en octobre 1944 à 26 ans, et Pietro Tresso, assassiné par les staliniens en octobre 1943. La décimation de la direction trotskyste européenne par les nazis et les staliniens a cassé la continuité historique.

par des fusions opportunistes éphémères. Aujourd'hui, c'est l'objet de toutes ces campagnes dans la gauche « post-soviétique » démoralisée pour de soi-disant regroupements. De tels « regroupements » seront bien plus à droite que le PSOP et se révéleront tout aussi éphémères que le PSOP qui disparut complètement de la scène politique en moins de deux ans.

Les problèmes de la section française sur la question du parti étaient liés à son impuissance politique. Cannon a souligné le fait que le POI « n'a pas [...] développé un état-major expérimenté avec suffisamment de confiance en lui-même et de souplesse pour réagir immédiatement à de nouvelles occasions et plonger dans de nouveaux conflits », et le fait que le POI n'ait pas la conception léniniste claire d'une organisation de révolutionnaires professionnels. Il notait également « l'étrange tradition du mouvement français qui ne développe pas de permanents professionnels. Et les Français y voient une situation merveilleusement démocratique. Ils n'ont pas beaucoup de bureaucrates qui prennent l'argent des militants et restent là à ne rien faire sinon donner des ordres. Les dirigeants du parti sont des gens qui ont du temps libre à donner – des dirigeants à leurs moments perdus. Ce système est l'opposé de celui du parti bolchévique qui entraîne un état-major professionnel et lui donne la direction du mouvement. C'est cela la tradition du bolchévisme. » (*Ibid.*)

En dépit de ses problèmes récurrents, le mouvement trotskyste français ne fut pas entièrement imperméable à la puissance du programme trotskyste. Par exemple, pendant la Deuxième Guerre mondiale, dans des conditions extrêmement difficiles, les trotskystes français accomplirent un travail héroïque pour mettre en pratique le programme de défaitisme révolutionnaire envers tous les belligérants impérialistes. Les trotskystes français firent de l'agitation révolutionnaire en direction des soldats et marins allemands stationnés en France – de jeunes ouvriers dont beaucoup étaient fils de parents communistes ou sociaux-démocrates – et réussirent à construire une cellule trotskyste dans la marine allemande à Brest. Les camarades français et allemands tombèrent entre les mains des nazis, et le payèrent de leur vie.

Les organisations trotskystes, particulièrement en Europe, subirent des pertes physiques énormes durant la guerre. A l'assassinat de Trotsky par un agent stalinien au Mexique s'ajouta la mort des dirigeants trotskystes les plus promet-

teurs ou les plus expérimentés, assassinés par les nazis ou le GPU, tel Abraham Léon, auteur du brillant ouvrage *la Conception matérialiste de la question juive* (1942), arrêté par la Gestapo et mort en déportation à Auschwitz en 1944. Ou bien Pietro Tresso, jamais revenu, avec trois autres militants trotskystes, d'un maquis du centre de la France. Membre fondateur du Parti communiste italien, il avait rejoint le trotskysme en désaccord avec la ligne de la « troisième période » du Comintern et était membre de la direction de la section française de la Quatrième Internationale.

Affaiblies et désorientées, la continuité humaine avec le parti de Trotsky ne tenant qu'à un fil, les sections européennes étaient mal équipées pour faire face aux nouvelles pressions du monde de l'après-guerre. La victoire remportée par l'armée soviétique sur le Troisième Reich nazi de Hitler, ainsi que la création d'Etats ouvriers déformés en Europe de l'Est, accrut le pouvoir et le prestige des staliniens.

La lutte contre le révisionnisme pabliste

La réponse à ce renforcement inattendu du stalinisme fut l'impressionnisme, incarné dans la personne de Michel Pablo, jeune dirigeant trotskyste grec qui s'imposa comme le principal porte-parole de la Quatrième Internationale. Aujourd'hui, il est bien sûr clair que la solidité et la force apparentes de l'URSS sous le régime bureaucratique stalinien étaient un phénomène temporaire, en réalité illusoire (pour l'analyse de la LCI sur la montée du révisionnisme pabliste, voir « Genèse du pablisme », *Spartacist* édition française n° 4, octobre 1974).

Pablo prônait la théorie d'une « nouvelle réalité mondiale », qui avait des conclusions liquidationnistes. Partant du présupposé que sous les pressions de la Guerre froide les partis staliniens seraient forcés « d'adopter une orientation approximativement révolutionnaire » (« Où allons-nous ? », 1951), Pablo insistait que les trotskystes devaient entrer dans les PC pour faire pression sur les staliniens et les pousser à gauche (dans certains pays, notamment l'Allemagne et la Grande-Bretagne, la tactique d'entrisme fut appliquée à la social-démocratie). Cette théorie enlevait en fait à la Quatrième Internationale toute raison politique d'exister et elle se transforma elle-même en partisan des staliniens « de gauche » et d'autres forces réformistes et nationalistes du « tiers-monde », comme le Movimiento Nacionalista Revolucionario bolivien.

En Allemagne de l'Est, l'insurrection ouvrière de 1953 contre le régime stalinien fut une puissante confirmation du programme trotskyste pour la révolution politique prolétarienne dans les Etats ouvriers dégénéré et déformés. Par contre, le Secrétariat international de Pablo, en réponse aux événements du 17 juin 1953, sortit un manifeste qui appelait à « une véritable démocratisation des partis communistes », tirant un trait sur la nécessité de construire des partis trotskystes.

A l'époque, Ernest Mandel alla même plus loin et fit tout ce qu'il put pour pousser les ouvriers est-allemands, qui avaient des illusions dans la social-démocratie, dans les bras des dirigeants contre-révolutionnaires du Parti socialiste allemand (SPD). Sous le pseudonyme de Wilhelm Sprenger, il écrivit en 1953 dans *Pro und Contra*, un journal social-démocrate de gauche (reproduit dans *was tun*, 29 juin 1978) : « C'est dans le domaine du possible et du réalisable de transformer la réunification de l'Allemagne en un succès écrasant pour le mouvement ouvrier et le socialisme. Des élections générales libres, à bulletin secret, dans toute l'Allemagne signifient, avec une politique correcte du SPD, que la social-démocratie allemande obtiendra la majorité absolue, le premier gouvernement purement social-démocrate de l'histoire allemande. »

Ce que ce pseudo-trotskyte passait consciemment sous silence, c'est qu'il y a déjà eu un « gouvernement purement social-démocrate » en 1918-1919, le gouvernement d'Ebert, de Scheidemann et de Noske le sanguinaire, les bourreaux de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, et de milliers de prolétaires. Ce gouvernement avait écrasé la révolution et sauvé le régime bourgeois.

En contraste avec Pablo et Mandel, le SWP, alors révolutionnaire, déclarait en 1953 :

« Pour réaliser les grandioses possibilités révolutionnaires offertes par ces événements, il devient impératif d'organiser un parti révolutionnaire du prolétariat allemand. Trotsky, énonçant les conditions pour qu'une révolution politique contre la bureaucratie stalinienne réussisse, disait en 1934 : "il nous faut poser avant tout l'axiome immuable : cette tâche ne peut s'accomplir qu'avec un parti révolutionnaire". Aujourd'hui, ceci est plus vrai que jamais. »

— *Fourth International*, mai-juin 1953

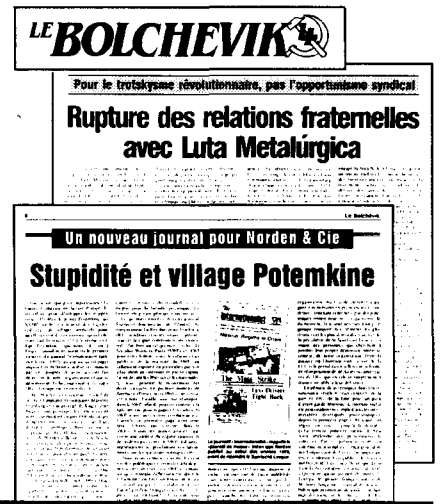
La majorité des documents sur la question du parti que nous reproduisons ici sont tirés des discours de Cannon au SWP et de ses lettres aux camarades en 1953, pendant la bataille fractionnelle avec la minorité Cochran-Clarke du SWP, qui s'était alliée à Pablo. Les positions exprimées par Cannon dans cette bataille sont le point culminant de ses

La période post-soviétique et les pressions désintégratrices sur l'avant-garde révolutionnaire — La défection inavouée du trotskysme du « groupe Norden »

Les articles ci-contre traitent de la dernière grande bataille politique dans la LCI sur comment construire un parti léniniste dans la période actuelle. Le premier, sur la rupture des relations fraternelles avec l'organisation brésilienne LM/LQB, souligne le rôle des trotskystes dans les syndicats : non pas de manœuvrer pour des postes, mais de gagner les ouvriers au programme révolutionnaire. Il montre la bataille de la LCI pour la construction d'un parti trotskyste au Brésil.

Le second article, « Stupidité et village Potemkine », attaque la conception d'un « travail de masse » et d'une « presse de masse » bidons de l'Internationalist Group (« groupe Norden ») aux dépens de la construction du parti et de la polémique programmatique : pour recruter l'avant-garde des ouvriers et des intellectuels, le parti révolutionnaire doit démasquer politiquement les prétentions des autres tendances dans le mouvement ouvrier, surtout celles qui se disent révolutionnaires.

Le *Bolchévik* n° 140 et n° 142 – 5 FF chaque numéro



Egalement disponible

International Bulletins

No. 41: The Fight for a Trotskyist Party in Brazil —

Correspondence between the International Communist League and Luta Metalúrgica/Liga Quarta-Internacionalista do Brasil
35 FF (184 pages – en anglais, portugais et espagnol)

No. 38: Norden's "Group": Shamefaced Defectors From Trotskyism

30 FF (152 pages – en anglais)

Hate Trotskyism, Hate the Spartacist League

No. 9: The Norden "Group": Polymorphous Opportunism

25 FF (100 pages – en anglais)

No. 10: More on the Norden Group—from the Bolshevik Tendency and the Workers League/Socialist Equality Party

8 FF (12 pages – en anglais)

Ecrire au Bolchévik, BP 135-10, 75463 Paris Cedex 10, France



Centre russe de préservation et d'étude des documents de l'histoire moderne
James P. Cannon, décoré par l'Armée rouge en 1928, à l'occasion du sixième congrès de l'Internationale communiste.

nombreuses années d'expérience comme homme politique léniniste.

En même temps, la bataille du SWP contre le révisionnisme et le liquidationnisme de Pablo fut tardive et, de façon générale, limitée nationalement aux Etats-Unis. Bien que le SWP se soit allié avec les partis trotskystes qui se proclamaient antipablistes en Grande-Bretagne et en France au sein du « Comité international », celui-ci ne fut jamais plus qu'une organisation sur le papier ; dans la pratique, beaucoup de ses sections (par exemple Moreno en Argentine et Lora en Bolivie) se révélèrent tout aussi opportunistes que les pablistes. Aux Etats-Unis, les pressions de la Guerre froide et de la chasse aux sorcières maccarthyste des années 1950, qui furent ce qui inspira la peur, le pessimisme et les conclusions liquidationnistes du côté Cochran de la minorité Cochran-Clarke, affectèrent aussi les cadres du SWP dans leur ensemble. Ayant traversé le climat aride et hostile des années 1950 aux Etats-Unis, les cadres du SWP qui prenaient de l'âge cherchaient quelque chose d'autre à adopter comme véhicule pour la « révolution ». Plusieurs secteurs du parti poussaient pour une perspective de « regroupement » avec les forces qui rompaient avec le Parti communiste *sur la droite* après le rapport Khrouchtchev et l'insurrection ouvrière de 1956 en Hongrie. Ce fut Cannon qui, en fin de compte, persuada le parti de renoncer à cette orientation opportuniste – on le citait beaucoup dans le parti parce qu'il disait toujours que « se regrouper ne veut pas dire se sentir bien ensemble ». Cependant, le parti s'abstint d'intervenir dans la lutte pour les droits des Noirs qui se développait dans le Sud des Etats-Unis, le « mouvement des droits civiques », et adopta une attitude acritique envers sa direction pro-capitaliste libérale et plus tard envers ses séquelles nationalistes noires. Toutes les pressions opportunistes se conjuguèrent au début des années 1960, quand le SWP misa tout sur Castro, qu'il présentait comme un « trotskyste inconscient ». A partir de là, le SWP évolua rapidement vers le réformisme pur et simple, centralement exprimé par son rôle de « meilleur constructeur » de l'aile droite, pro-Parti démocrate, du mouvement contre la Guerre du Vietnam aux Etats-Unis.

Cannon et le parti trotskyste qu'il avait construit abandonnèrent finalement leur perspective révolutionnaire prolétarienne après plus de trente ans passés à chercher obstinément (même si certaines carences sont apparues, rétrospectivement surtout) à construire le parti d'avant-garde pour diriger une révolution socialiste aux Etats-Unis, appartenant à un mouvement révolutionnaire international ; mais ce qu'ils ont accompli est néanmoins crucial. Le programme révolutionnaire du SWP, qui était le programme de Lénine et Trotsky, était plus fort que le parti qu'il avait créé. Les cadres fondateurs de notre Ligue communiste internationale sont issus du SWP où ils se sont constitués en tant que Revolutionary Tendency pour s'opposer à l'adulation acritique du SWP pour les castristes cubains ainsi qu'à son soutien au nationalisme noir petit-bourgeois. Nous sommes fiers de reposer sur les fondations révolutionnaires établies par Cannon, et dans la continuité de son combat pour construire l'avant-garde prolétarienne, commencé dès les premières années du communisme et de l'Internationale communiste. Nous revendiquons cet héritage comme nôtre.

Pour l'internationalisme prolétarien !

Cannon chercha à utiliser les leçons de la Révolution russe pour construire le parti ouvrier révolutionnaire dans le contexte américain. Ces circonstances ne sont pas de portée planétaire, mais le parti révolutionnaire aux Etats-Unis doit être partie intégrante du parti mondial dont le but est d'établir le communisme sur toute la planète. L'article de Cannon « La Révolution russe et le mouvement noir américain » montre clairement la manière dont l'expérience de la révolution d'Octobre et l'intervention de l'Internationale communiste de Lénine et Trotsky eurent un impact sur l'appréciation que le Parti communiste des premières années avait de la lutte contre l'oppression des Noirs comme question stratégique du combat pour la libération de la classe ouvrière américaine dans son entièreté. Sans liens internationaux étroits et sans être subordonnée à une discipline centraliste démocratique internationale, aucune organisation révolutionnaire, surtout si elle est confrontée à l'une des classes dirigeantes les plus puissantes et les plus riches de la terre, ne peut espérer persévérer.

Comme Trotsky l'écrivait dans la préface de son livre *la Révolution permanente* (édition française, 1930) :

« Voulant exposer les motifs économiques de l'internationalisme, Staline ne fait, en réalité, que motiver le socialisme national. Il n'est pas vrai que l'économie mondiale ne représente que la simple somme de fractions nationales similaires. Il n'est pas vrai que les traits spécifiques ne soient qu'un « supplément aux traits généraux », une sorte de verrue sur la figure. En réalité les particularités nationales forment l'originalité des traits fondamentaux de l'évolution mondiale. Cette originalité peut déterminer la stratégie révolutionnaire pour de longues années. »

Les tâches particulières de la révolution américaine découlent des spécificités d'un pays industriel avancé qui est le produit de la Réforme. Celle-ci a conféré son caractère à l'empire colonial mercantile britannique par opposition aux empires espagnol et portugais, plus féodaux et infestés de prêtres, qui avaient colonisé l'Amérique latine. L'émergence des Etats-Unis comme Etat indépendant fut le résultat d'une

révolution bourgeoise réelle – qui ne fut parachévé qu'avec l'abolition de l'esclavage et la victoire des forces de l'Union dans la Guerre civile. Pourtant, le développement d'un capitalisme américain débridé pesa durement sur ses voisins méridionaux, qui devinrent les sujets de la métropole impérialiste.

En tant que dirigeant communiste aux Etats-Unis, Cannon n'eut pas à confronter de questions de libération nationale, ou l'émancipation de la société civile par rapport à l'Eglise et la destruction du système féodal du péonage dans les campagnes, questions qui continuent à sévir dans les pays d'Amérique latine. La résolution de ces questions passe par l'application de la théorie de la révolution permanente de Trotsky. Généralisant à partir de l'expérience de la Révolution russe, et à la lumière de l'expérience de la Révolution chinoise de 1925-1927, Trotsky comprit que les bourgeoisies des pays arriérés étaient trop faibles, trop corrompues et trop dépendantes de l'impérialisme pour jouer un rôle autre que réactionnaire. En conséquence, les tâches démocratiques bourgeoises historiquement associées aux révolutions bourgeoises en Europe occidentale et en Amérique peuvent seulement être réalisées par la conquête du pouvoir par le prolétariat.

La lutte pour forger un authentique parti bolchévique par la fusion d'intellectuels déclassés et d'un noyau prolétarien nécessite qu'on se batte énergiquement contre la tradition pernicieuse de capitulation devant les valeurs sociales des bourgeoisies locales. En Amérique latine, l'héritage du colonialisme féodal espagnol s'est superposé à un siècle de domination nord-américaine. Dans la lutte pour forger notre tendance internationale, la LCI a lutté contre de telles inclinations antiléninistes, depuis le Sri-Lanka jusqu'au Mexique et au Brésil.

C'est en large partie ce qui nous a conduits à faire en sorte que les écrits de Cannon soient disponibles en espagnol, en allemand et en français. Le fait que les écrits de Cannon ne soient pas disponibles dans la plupart des pays d'Europe est à mettre au compte du révisionnisme pabliste. Comme ceux-ci ont tiré un trait sur la nécessité d'un parti léniniste, ils dénigrent la lutte internationaliste de Cannon pour le léninisme en la présentant comme le produit d'un vulgaire « pragmatisme » américain – une attitude qui s'accorde bien aussi avec l'antiaméricanisme des nationalistes, cet ersatz de lutte contre sa propre bourgeoisie que la « nouvelle gauche » européenne a adopté au nom d'un prétendu anti-impérialisme.

Dans ses écrits, Cannon s'est peut-être cantonné à sa propre expérience comme dirigeant de militants communistes dans les syndicats et comme dirigeant d'un parti léniniste aux Etats-Unis. Mais à chaque pas il s'est battu pour une orientation vers la voie de la révolution internationale pour la classe ouvrière mondiale. A cet égard, la lutte de classe prolétarienne en Amérique du Nord et la libération de l'Amérique latine de la domination impérialiste sont inextricablement liées, exactement comme la lutte de classe en France, en Belgique, en Allemagne et dans toute l'Europe de l'Ouest est liée à la libération de l'Afrique noire, du Maghreb et du Proche-Orient. Les travailleurs immigrés incarnent ce lien, et la lutte contre l'oppression des tra-



International Instituut voor Sociale Geschiedenis
Léon Trotsky en exil sur l'île de Prinkipo, en Turquie, lisant le Militant, journal de la section américaine. Trotsky fut assassiné à Mexico en août 1940 par un agent du GPU stalinien.

vailleurs immigrés et de leurs familles est une tâche stratégique pour les révolutionnaires prolétariens dans les pays développés. Comme Trotsky l'argumentait avec force :

« On peut nettement déduire de ce qui vient d'être dit que nous sommes loin de recommander au peuple latino-américain d'attendre passivement la révolution aux Etats-Unis ou aux ouvriers nord-américains de se croiser les bras jusqu'au moment où arrivera le moment de la victoire. Qui attend passivement n'obtient rien. Il faut continuer à lutter sans relâche, à étendre et approfondir la lutte en harmonie avec les conditions historiques réellement existantes. Mais, en même temps, on doit comprendre les relations réciproques entre les deux principaux courants de la lutte contemporaine contre l'impérialisme. C'est leur fusion à une étape donnée qui assurera définitivement la victoire.

« [...] Plus vite l'avant-garde prolétarienne américaine, en Amérique du Nord, du Centre et du Sud, comprendra la nécessité d'une collaboration révolutionnaire plus étroite dans la lutte contre l'ennemi commun, plus tangible et fructueuse sera cette alliance. Clarifier, illustrer, organiser cette lutte – c'est en cela que consiste l'une des tâches les plus importantes de la IV^e Internationale. »

– Trotsky, « L'ignorance n'est pas un instrument révolutionnaire » (30 janvier 1939)

Le camarade Jim Robertson, un des dirigeants de la Revolutionary Tendency dans le SWP et un des fondateurs de la Spartacist League/US, notait dans son discours en hommage à Cannon que nous publions dans ce numéro (pages 36-44) que la carence principale de Cannon avait été son refus d'assumer la responsabilité de la direction internationale. Mais ce sont les points forts de Cannon que la tendance spartaciste revendique comme son héritage. Comme *Workers Vanguard*, le journal de la SL/US, le notait dans sa nécrologie de Cannon :

« James P. Cannon était le meilleur dirigeant politique communiste que ce pays ait jamais produit. Dans la force de l'âge, il avait à l'évidence la capacité de conduire à la victoire la révolution prolétarienne aux Etats-Unis. »

Cannon est important non seulement en lui-même, mais aussi comme un exemple classique, au plus haut niveau, d'un léniniste au travail, qui se bat pour construire et maintenir un parti d'avant-garde révolutionnaire prolétarien.

– décembre 1996 (édition espagnole)
 adapté en mai 1997

Sur la nature du parti

La résolution ci-dessous a été écrite par James P. Cannon et Max Shachtman et adoptée par la conférence de fondation du Socialist Workers Party (SWP), qui s'est tenue en décembre 1937-janvier 1938. La résolution attaque la conception « tout-inclusive » du Parti socialiste américain (SP), alors dirigé par Norman Thomas et Gus Tyler ; beaucoup des membres fondateurs du SWP avaient été gagnés au trotskysme pendant l'entrisme des trotskystes dans le SP en 1936-1937, qui fut un succès.

A la conférence du SWP, cette résolution défendant le centralisme démocratique léniniste était opposée à la résolution sur l'organisation soumise au vote de la conférence par James Burnham et ses partisans. Burnham attaquait les prétendues « habitudes organisationnelles sectaires » passées pour argumenter que la cohésion programmatique n'était pas une caractéristique nécessaire pour un parti révolutionnaire. La résolution de Burnham affirmait en particulier que le refus de défendre militairement l'Etat ouvrier soviétique (qui existait alors) contre une attaque impérialiste était une position tout à fait compatible avec l'appartenance au SWP. En 1939-1940,

Max Shachtman adopta le révisionnisme de Burnham qui abandonnait la défense de l'Union-soviétique. Afin de tirer les leçons de la lutte fractionnelle déchirante qui en résulta, et qui se termina par la défection de l'opposition petite-bourgeoise autour de Burnham et Shachtman, la troisième conférence du SWP, en avril 1940, réaffirma par un vote cette résolution organisationnelle de fondation. Les écrits de Cannon sur le travail du SWP dans la période qui a suivi la scission ont été publiés ultérieurement en anglais dans le recueil *James P. Cannon Writings and Speeches, 1940-43 : The Socialist Workers Party in WWII* (Ecrits et discours de James P. Cannon, 1940-43 : le Socialist Workers Party pendant la Deuxième Guerre mondiale – New York, Pathfinder Press, 1975).

Nous avons traduit la résolution à partir du journal du SWP *Socialist Appeal* (26 février 1938). Elle a été publiée ultérieurement en anglais dans le livre de Cannon *Struggle for a Proletarian Party* (La lutte pour un parti prolétarien – New York, Pathfinder Press, 1943) et dans *The Founding of the Socialist Workers Party* (La fondation du Socialist Workers Party – New York, Monad Press, 1982).

La situation interne et la nature du parti

Le Socialist Workers Party est un parti marxiste révolutionnaire, basé sur un programme précis, dont le but est d'organiser la classe ouvrière dans la lutte pour le pouvoir et la transformation de l'ordre social existant. Toutes ses activités, ses méthodes et son régime interne sont subordonnés à ce but et sont conçus pour le servir.

Seuls des militants doués d'initiative et d'esprit critique sont capables de forger un tel parti, et de résoudre ses problèmes par la réflexion, la discussion et l'expérience collectives.

De là découle la nécessité d'assurer la démocratie de parti la plus large dans les rangs de l'organisation.

La lutte pour le pouvoir, organisée et dirigée par le parti révolutionnaire, est la lutte la plus impitoyable et la plus implacable de toute l'histoire. Une organisation non soudée, hétérogène, indisciplinée et dont les membres ne reçoivent pas de formation est totalement incapable de réaliser les tâches historiques mondiales auxquelles le prolétariat et le parti révolutionnaire sont confrontés à l'époque actuelle. Ceci est vérifié avec d'autant plus de force à la lumière de la situation singulièrement difficile de notre parti et de l'extraordinaire persécution qu'il subit. De là découle l'exigence inconditionnelle d'une complète discipline pour tous les militants du parti dans toutes les activités et actions publiques de l'organisation.

Le principe du centralisme démocratique

La centralisation de la direction et de l'orientation est une condition indispensable pour toute action soutenue et disciplinée, particulièrement dans le parti qui s'est fixé comme objectif de diriger les efforts collectifs du prolétariat dans sa lutte contre le capitalisme. Sans un comité central fort et

ferme, qui a le pouvoir d'agir promptement et efficacement au nom du parti et de superviser, coordonner et diriger toutes ses activités, sans exception, l'idée même d'un parti révolutionnaire est une plaisanterie vide de sens.

C'est à partir de ces considérations, basées sur toute l'expérience de la lutte de la classe ouvrière dans le monde entier depuis un siècle, que nous déduisons le principe léniniste d'organisation, à savoir le centralisme démocratique. La même expérience a démontré qu'il n'y a pas de garanties absolues pour préserver le principe du centralisme démocratique, ni de formule rigide qui puisse être établie à l'avance, a priori, sur comment appliquer celui-ci dans toutes les circonstances imaginables. A partir de certaines conceptions fondamentales, le problème d'appliquer différemment le principe du centralisme démocratique, en fonction de conditions différentes et des étapes du développement de la lutte, ne peut être résolu qu'en relation avec la situation concrète, au cours des tests et de l'expérience par lesquels passe le mouvement, et sur la base des rapports réciproques les plus fructueux et les plus sains entre les instances dirigeantes du parti et ses militants de base.

La direction du parti doit être sous le contrôle des militants, sa politique doit toujours être ouverte à la critique, à la discussion et à la rectification de la part des militants de base, dans des formes et des limites convenablement établies, et les instances dirigeantes elles-mêmes doivent pouvoir être révoquées ou modifiées selon des procédures statutaires. Les militants du parti ont le droit d'exiger et d'attendre des dirigeants le plus grand sens des responsabilités, précisément à cause de la position qu'ils occupent dans le mouvement. La sélection des camarades aux postes de direction signifie l'attribution d'une responsabilité extraordinaire. L'aptitude à occuper ces

responsabilités doit être démontrée non pas une fois, mais continuellement par la direction elle-même.

Les responsabilités de la direction

Elle est dans l'obligation de donner l'exemple le plus élevé de responsabilité, de dévouement, de sacrifice, et d'identification complète avec le parti lui-même, sa vie et son action quotidiennes. Elle doit montrer qu'elle est capable de défendre sa politique devant les militants du parti, et de défendre la ligne du parti et le parti tout entier devant la classe ouvrière en général. Une activité soutenue du parti, non interrompue ou perturbée par des changements abrupts et désorientants, présuppose non seulement une continuité de tradition et un développement systématique de la politique du parti, mais aussi la continuité de la direction. Un des signes importants qu'un parti est sérieux et fermement constitué, que c'est un parti réellement engagé dans un travail productif dans la lutte de classe, c'est qu'il se dégage de ses rangs un cadre de camarades dirigeants relativement capables, qui ont fait la preuve de leur persévérance et qui sont dignes de confiance, et que ce parti assure ainsi une certaine stabilité et une certaine continuité de la direction grâce à un tel cadre.

La continuité de la direction ne signifie cependant pas une auto-perpétuation automatique de la direction. Un renouvellement constant de ses rangs au moyen d'ajouts, et quand c'est nécessaire, de remplacements, est la seule assurance pour le parti que sa direction ne va pas succomber aux effets du dessèchement, qu'elle ne sera pas alourdie par du bois mort, qu'elle évitera la corrosion du conservatisme et du dilettantisme, qu'elle ne sera pas l'objet de conflits entre les éléments les plus âgés et les plus jeunes, que le noyau de base de cadres anciens sera revigoré par du sang nouveau, que la direction dans son ensemble ne se transformera pas en « comitards » purement bureaucratiques, avec une vie éloignée de la vie réelle du parti et de l'activité des militants de base. Comme pour la direction, être membre du parti implique un certain nombre de droits déterminés.

Etre membre du parti confère la liberté la plus complète de discussion, de débat et de critique dans les rangs du parti, limitée seulement par des décisions et des dispositions prises par le parti lui-même, ou par des instances auxquelles il confie cette fonction. L'appartenance au parti confère à chaque militant le droit d'être démocratiquement représenté à toutes les assemblées qui déterminent la politique du parti (depuis la section locale jusqu'aux conférences nationales et internationales), et le droit à un vote final et décisif dans la détermination du programme, de la politique et de la direction du parti.

Responsabilités des militants

En même temps que les droits dans le parti, les militants ont aussi un certain nombre d'obligations bien définies. Le caractère théorique et politique du parti est déterminé par son programme, qui constitue la ligne de démarcation entre le parti révolutionnaire et tous les autres partis, groupes et tendances dans la classe ouvrière. La première obligation d'un militant du parti est d'accepter loyalement le programme du parti et d'être affilié selon les règles à l'une des unités de base du parti. Le parti exige de chacun de ses membres qu'il accepte sa discipline et qu'il mène son activité en accord avec le programme du parti, avec les décisions adoptées par ses conférences et avec la politique formulée et conduite par la direction du parti. L'appartenance au parti implique l'obligation d'une loyauté à 100 % envers l'organisation, le rejet de tous les agents d'autres groupes hostiles dans ses rangs, et de

façon générale de ne pas tolérer de double allégeance. L'appartenance au parti nécessite un minimum d'activité dans l'organisation, telle qu'établie par l'unité appropriée, et sous la direction du parti ; elle nécessite l'accomplissement de toutes les tâches que le parti assigne à chaque membre. L'appartenance au parti implique l'obligation pour chaque membre de contribuer matériellement au fonctionnement de l'organisation, selon ses moyens.

De ce qui précède, il s'ensuit que le parti cherche à inclure dans ses rangs tous les ouvriers révolutionnaires, qui ont une conscience de classe et qui sont combatifs, qui défendent son programme et qui sont actifs de façon disciplinée dans la construction du mouvement. Le parti marxiste révolutionnaire rejette non seulement l'arbitraire et le bureaucratisme du CP [Parti communiste], mais aussi la conception « tout-inclusive », fautive et trompeuse, du parti de Thomas-Tyler-Hoan [le SP], qui est une mascarade et une supercherie. L'expérience a démontré de manière décisive que ce « tout-inclusif » paralyse le parti en général, et son aile gauche révolutionnaire en particulier, en réprimant et en pourchassant bureaucratiquement celle-ci, tout en laissant le champ libre à l'aile droite pour commettre les plus grands crimes au nom du socialisme et du parti. Le SWP cherche à être inclusif seulement dans le sens suivant : il accepte dans ses rangs ceux qui acceptent son programme et rejette de ses rangs ceux qui rejettent son programme.

La discussion au sein du parti

Les droits de chaque militant individuel, tels que définis ci-dessus, n'impliquent pas que les militants, dans leur ensemble, c'est-à-dire le parti lui-même, ne possèdent pas leurs propres droits. Le parti dans son ensemble a le droit d'exiger que son travail ne soit pas perturbé et désorganisé, et il a le droit de prendre toutes les mesures qu'il juge nécessaires pour assurer son fonctionnement régulier et normal. Les droits de chaque militant individuel sont clairement secondaires par rapport aux droits des militants du parti dans leur ensemble. La démocratie du parti ne signifie pas seulement la protection la plus scrupuleuse des droits de chaque minorité ; elle signifie aussi la protection du rôle dirigeant de la majorité. Le parti a par conséquent le droit d'organiser la discussion et de déterminer ses formes et ses limites.

Toute discussion au sein du parti doit être organisée du point de vue selon lequel le parti n'est pas un club de discussion, qui débat interminablement sur toute et n'importe quelle question à tout et à n'importe quel moment, sans arriver à une décision s'imposant à tous, qui permette à l'organisation d'agir, mais du point de vue que nous sommes un parti discipliné d'action révolutionnaire. Le parti en général a par conséquent non seulement le droit d'organiser la discussion conformément aux exigences de la situation, mais ses unités constitutives de niveau inférieur doivent avoir le droit, dans l'intérêt de la lutte contre la perturbation et la désorganisation du travail du parti, de rappeler à l'ordre les éléments irresponsables, et si nécessaire de les éjecter de ses rangs.

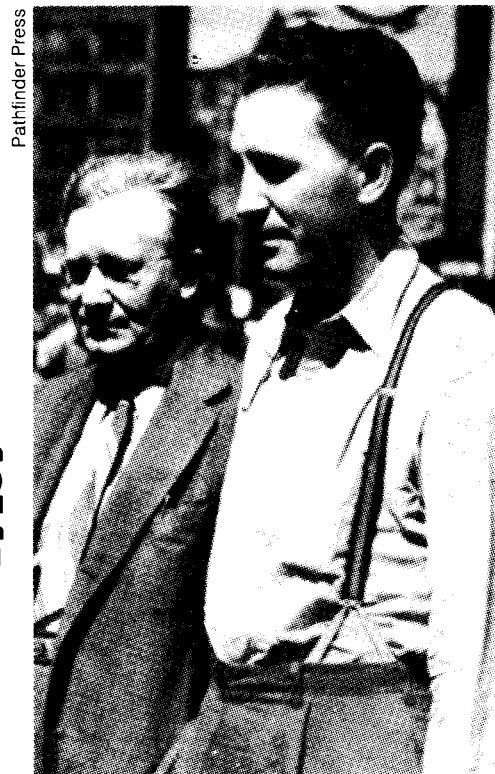
Les décisions de la conférence nationale du parti s'imposent à tous les membres du parti sans exception, et elles mettent un terme à la discussion sur toutes les questions controversées sur lesquelles une décision a été prise. Tout membre du parti qui viole les décisions de la conférence, ou qui tente de relancer la discussion sur ces sujets sans autorisation formelle du parti, se place de ce fait en opposition au parti et perd ses droits de membre. Toutes les organisations du parti sont autorisées à prendre toutes les mesures nécessaires pour faire appliquer cette règle, et sont tenues de le faire. ■

Perspectives de la lutte

Cannon a écrit la lettre suivante à Ted Grant, syndicaliste du Socialist Workers Party à Cleveland, en Ohio. Dans cette lettre, Cannon, qui venait de prendre sa retraite à Los Angeles, aborde les réticences de l'équipe dirigeante de Farrell Dobbs dans le SWP à New York à mener une lutte interne agressive contre Bert Cochran, malgré le défi révisionniste que représentait le « Rapport sur le travail syndical » de Cochran à la conférence du parti de 1952. Cochran et pratiquement tous les autres dirigeants de sa fraction étaient le produit des grandes luttes ouvrières des années 1930 dans lesquelles se construisirent les principaux syndicats industriels aux Etats-Unis. Mais ces militants syndicaux étaient de plus en plus sous la pression politique de l'anti-communisme virulent et de la chasse aux sorcières de la période de la Guerre de Corée : en 1950 déjà, pratiquement tous les partisans du SWP dans l'industrie avaient perdu leurs postes de responsabilité dans les syndicats. Les partisans de Cochran, effrayés, s'éloignaient à toute vitesse du programme révolutionnaire historique du parti, mais refusaient de se battre ouvertement dans le parti pour leurs positions.

Dans cette lettre, Cannon fait référence à une lettre qu'il avait écrite le 7 octobre 1952 à Vincent R. Dunne, membre fondateur du trotskysme américain et dirigeant responsable au niveau local du SWP à Minneapolis. Dans cette lettre, Cannon détaillait les résultats de ses récentes discussions avec Farrell Dobbs, au cours desquelles Dobbs et Cannon étaient parvenus à un certain accord sur la nécessité d'une lutte politique contre les partisans de Cochran, en particulier sur la nécessité de défendre la résolution « Thèses sur la révolution américaine » adoptée en 1946 par le parti. Al Adler, partisan de Cochran à Detroit, avait dit à Ted Grant que cette résolution « désorientait le parti ». Les points faibles de cette résolution, et comment le bloc de Cannon avec l'appareil du parti de Dobbs a émoussé certaines des

Jim Cannon
(à gauche)
avec Farrell
Dobbs, en
août 1941



implications programmatiques de la lutte contre les partisans de Cochran, sont discutés dans l'article « Meeting en hommage à James P. Cannon », en page 36 de ce numéro.

Cette lettre est traduite de l'*Internal Bulletin* du SWP, volume 15, n° 12 (mai 1953). Elle a été publiée ultérieurement en anglais dans le recueil *Speeches to the Party* (Discours devant le parti – New York, Pathfinder Press, 1973).

Los Angeles,
le 6 mars 1953

Cleveland
Cher Ted,

J'ai été heureux de recevoir ta lettre du 2 mars. Tu n'avais pas besoin de me dire que tu avais espéré « qu'il n'y aurait pas de conflit fondamental » avec les partisans de Cochran. Cela a été l'attitude de nombreux membres du comité national. Mais ce n'était pas justifié politiquement. Toutes les implications de la position cochranienne étaient déjà bien claires il y a un an. C'est pourquoi j'avais pris la mesure draconienne d'exiger qu'ils jouent cartes sur table à la réunion spéciale élargie du comité politique qui se tenait à ce moment-là.

Mon espoir était de mettre en quarantaine cette tendance fractionnelle pendant qu'elle était encore en train de se constituer ; et en même temps, de donner aux personnes impliquées une chance de réfléchir sur la gravité du cours qu'ils avaient commencé à suivre, et peut-être de revenir en arrière avant qu'il ne soit trop tard. La réticence de tant de dirigeants devant la perspective d'une bataille dans la

« famille » (« mon Dieu, nous sommes tous amis et copains depuis si longtemps ! ») a bloqué toute tentative de traiter le problème politiquement.

Le sentiment de copinage, le sentiment de la paix des familles, qui je dois te le dire franchement n'ont rien à voir avec la politique léniniste – le léninisme fait passer le parti avant la famille –, ont dicté une attitude passive, de spectateur, aux moments les plus critiques, et ont donné des résultats opposés à ceux qui étaient recherchés. Ça n'a fait qu'enhardir les partisans de Cochran, les encourager à aller plus loin et plus vite qu'ils l'avaient prévu, et rendre l'affrontement décisif actuel inévitable.

Comme tu t'en souviendras probablement, lors de cette réunion j'ai caractérisé cette fraction – dans une lettre que j'avais proposé d'envoyer à tous les membres du comité national et à tous nos amis à l'étranger – comme une « combinaison imprincipielle qui ne révèle pas ses objectifs ». Mon but était de les contraindre soit à révéler leurs objectifs, soit à dire qu'ils n'en avaient pas. Le but n'était pas de « provoquer une bataille », mais d'exiger, s'il devait y en avoir une, qu'elle soit menée au grand jour.

Je n'ai jamais entendu parler d'un parti léniniste construit et éduqué dans des guerres de guérilla. Mais malgré mes souhaits et mes intentions, nous avons eu une année de guerre de guérilla depuis ce moment-là, avec comme résultat que beaucoup de jeunes camarades ont été empoisonnés et désorientés par les commérages et les calomnies. Et maintenant nous allons de toutes façons avoir la bataille au grand jour. Et même maintenant, après les expériences instructives d'une année de guérilla corruptrice, il y a encore quelques âmes sensibles et quelques vieilles grand-mères de sexe masculin dans tous leurs états qui demandent : « Quelle sera l'issue ? Quelle est la perspective ? »

Ca me fait rire – si on peut rire avec amertume et dédain. La perspective est d'éduquer et de rééduquer le parti suivant les principes programmatiques des « Thèses sur la révolution américaine » et les méthodes de la politique léniniste ; et de montrer au cours d'une discussion longue, approfondie et patiente que le révisionnisme à la Cochran n'est pas meilleur que les autres variétés.

Quelle en sera l'issue ? A moins que nos 25 ans de combat persévérant n'aient été d'aucun bénéfice pour l'équipe de cadres qu'il a rassemblés – chacun de ses membres, sans exception, doit son existence politique à ce combat –, l'issue sera une reconsolidation de l'équipe de cadres et une nouvelle inspiration pour reprendre le travail et la lutte, avec la ferme conviction de sa grande mission historique.

Y aura-t-il des pertes ? Je ne sais pas, et au stade où nous en sommes à présent ce n'est pas ma préoccupation principale. Ce qui me préoccupe, c'est de préserver le parti de la dégénérescence et de la mort qui découleraient nécessairement d'une orientation fautive et d'une direction non qualifiée. Quand ce but aura été atteint, et seulement alors, nous pourrions tourner notre attention vers le problème des individus qui ont rendu de bons services dans le passé, aussi longtemps qu'ils avaient la bonne ligne politique, et qui peuvent rendre de bons services dans l'avenir dans les mêmes conditions.

Tu peux poser ceci comme une loi pour cette bataille dans le parti comme pour toutes les autres, lorsque de grandes questions sont en jeu : plus la lutte contre la tendance révisionniste est résolue, agressive et intransigeante, plus les pertes, s'il y en a, seront limitées à long terme. Le léninisme

n'a rien à voir avec les considérations mesquines de revanche personnelle, de mépris, de favoritisme, de discrimination, de persécution et ainsi de suite. Il n'a aussi rien à voir avec le sentimentalisme stupide, qui s'inquiète du sort des individus lorsque de grandes questions de principes et de politique sont en jeu.

C'est l'essentiel de la question à mon avis, Ted. Tu trouveras ci-joint le double des lettres que j'ai écrites à des camarades de la direction. Il y a six membres du comité national ici à Los Angeles. Nous suivons attentivement la situation dans le parti, telle qu'elle s'est développée dans le comité politique depuis que j'ai quitté New York il y a six mois, et ces lettres vont te donner une idée approximative de l'évolution de nos réflexions sur cette question.

Ma lettre à Vincent du 7 octobre et la lettre du 9 octobre à Farrell qui l'accompagne montrent que nous n'étions pas intéressés par une bataille organisationnelle si nous pouvions obliger les partisans de Cochran à mettre leur programme sur le papier et avoir une discussion approfondie dans le parti. Six mois se sont écoulés depuis mon départ de New York. La bataille fractionnelle fait rage avec une violence accrue dans le comité politique, mais le parti attend toujours que l'opposition se conforme à la demande que je lui ai faite à la réunion élargie du comité politique il y a un an : de « révéler ses objectifs ».

Les remarques d'Al Adler que tu cites dans ta lettre en disent bien plus sur le programme des partisans de Cochran que ne le soupçonnent les militants du parti. Mais les remarques d'Al ne contiennent pas encore le programme tout entier ; Cochran n'a pas encore dit, pas même à Al, où il veut en venir réellement. Il faut le déduire de son comportement dans le comité politique, des sous-entendus sournoisement insérés dans son « Rapport sur le travail syndical » à la conférence nationale, et des motions qu'il a présentées au comité politique – en particulier la motion contre la campagne électorale à Los Angeles.

C'est le devoir d'une direction politique de déduire le programme de ces éléments, et de le faire apparaître au grand jour – et de ne pas permettre que le parti soit corrompu par une guérilla fractionnelle avant que tout le programme soit finalement dévoilé.

Jim

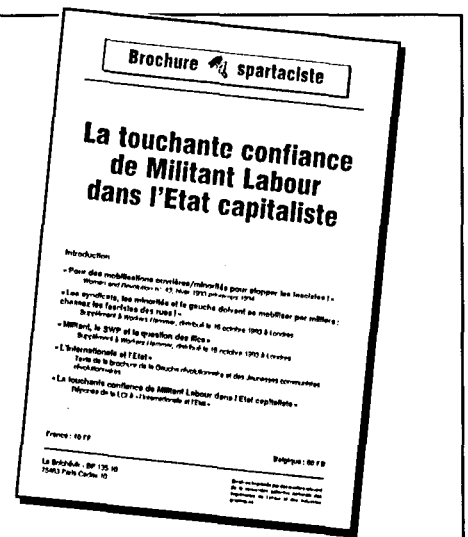
La touchante confiance de Militant Labour dans l'Etat capitaliste

Cette brochure oppose la politique révolutionnaire de la Ligue communiste internationale au réformisme du Comité pour une Internationale ouvrière, dirigé par l'organisation britannique Militant Labour et auquel est affiliée en France la Gauche révolutionnaire-Jeunesses communistes révolutionnaires (GR-JCR).

Notre brochure reproduit le texte intégral d'une polémique de la GR-JCR publiée en mai 1994 sous le titre « L'Internationale et l'Etat », avec une réponse détaillée de la LCI.

Canada \$1, Belgique 60 FB, France 10 FF

Pour toute commande : Le Bolchévik, BP 135-10, 75463 Paris Cedex 10, France



Travail de masse et lutte fractionnelle : quelques exemples historiques

La lettre reproduite ci-dessous, adressée à Hildegarde Swabeck, activiste du parti à Chicago et épouse du dirigeant national du SWP Arne Swabeck, a été écrite à l'époque où la bataille fractionnelle contre la tendance Cochran faisait rage. Après avoir déclenché en décembre une bataille dans le comité politique (bureau politique) du parti contre le projet de présenter des candidats du SWP aux élections municipales, la tendance Cochran soumit finalement une importante déclaration politique, « Les racines de la crise du parti », publiée dans l'*Internal Bulletin* (bulletin intérieur) du parti en avril. Les cadres du travail syndical démoralisés et mécontents qui constituaient la plus grande partie de la tendance Cochran joignirent leurs forces à un groupe dirigé par George Clarke, ancien représentant du SWP en Europe, et Mike Bartell, organisateur du SWP à New York. Bartell et Clarke soutenaient le dirigeant-révisionniste européen Michel Pablo (voir l'introduction en page 2) et préconisaient une orientation opportuniste vers l'anémique Parti communiste américain.

Dans cette lettre, Cannon rappelle certaines luttes internes passées du parti, dont la bataille contre une tendance dans le SWP qui avait voulu soutenir la candidature à l'élection présidentielle de Henry Wallace, candidat du « Progressive Party », un parti bourgeois, en 1948. Les staliniens américains étaient parmi les principaux promoteurs de la campagne Wallace.

La plus grande partie des cadres du travail syndical du SWP avaient gagné leurs galons dans le grand mouvement de luttes syndicales du milieu des années 1930, les grèves combatives et les occupations d'usine qui donnèrent naissance à l'United Auto Workers (UAW, syndicat de l'automobile) et les autres syndicats industriels organisés dans le Congress of Industrial Organizations (CIO). L'American Federation of Labor (AFL), fédération syndicale américaine historique, composée en grande partie de syndicats de métier d'ouvriers qualifiés, s'était tenue à l'écart des luttes explosives qui ont donné naissance au CIO. C'étaient les bureaucrates conservateurs et encroûtés de l'AFL que Daniel De Leon, un des premiers marxistes américains et dirigeant fondateur du Socialist Labor Party, fut le premier à qualifier de « lieutenants ouvriers de la classe capitaliste ».

Los Angeles
le 9 avril 1953

Chicago
Chère Hildegarde,

Entre autres choses intéressantes, tu dis dans ta lettre : « Déjà, certains de nos militants syndicaux ici disent : "J'aimerais que ça soit terminé." D'abord l'ambiance ici est un peu empoisonnée. » Je m'attendais à ce qu'il soit fait état de ce genre d'évolution ; ça arrive à chaque fois, dans chaque bataille dans le parti, je le sais d'expérience, y compris la mienne.

Avant même d'avoir pu me frotter à la politique révolu-



Joseph Hansen

Cadres dirigeants du Socialist Workers Party à Mountain Spring, dans le New Jersey, en 1949. De gauche à droite : Arne Swabeck, James Cannon, Rose Karsner et Sam Gordon.

L'AFL et le CIO fusionnèrent en 1955.

Le groupe Lovestone dont parle Cannon était celui des partisans de Jay Lovestone, l'ex-dirigeant droitier du Parti communiste. Celui-ci devint un anticommuniste virulent et fanatique et fut aussi un conseiller de la bureaucratie de l'AFL-CIO.

Cannon finit par écrire l'article dont il parle dans sa lettre sur Eugene V. Debs, le dirigeant de l'American Socialist Party. Cet article fut publié dans *Fourth International*, la revue théorique du SWP (hiver 1956), et reproduit plus tard dans son livre *The First Ten Years of American Communism* (Les dix premières années du communisme américain – New York, Pathfinder Press, 1973).

Le texte reproduit ci-dessous est la traduction de la lettre publiée dans l'*Internal Bulletin* du SWP, volume 15, n° 12 (mai 1953). Elle a été publiée plus tard en anglais dans le recueil *Speeches to the Party*.

tionnaire, je me suis retrouvé pris dans un tourbillon de luttes fractionnelles dans l'aile gauche du Parti socialiste en 1919. Je sortais du mouvement de masse et des grèves du vieil IWW, et ma première réaction a été la consternation et le découragement. J'avais hâte d'en finir avec le fractionnisme et de retourner au travail constructif. Il m'a fallu un certain temps pour apprendre que les luttes fractionnelles font partie des frais généraux.

Je mentionne cela pour montrer que je comprends et que je connais bien les sentiments des militants syndicaux de Chicago qui réagissent de la même manière à l'« ambiance empoisonnée » de l'actuelle controverse, même si je ne suis

pas d'accord avec eux. Nous avons eu des réactions similaires de la part des activistes syndicaux du parti au plus fort de la bataille de 1939-1940 contre l'opposition petite-bourgeoise, et j'en ai parlé au camarade Trotsky. Tu trouveras l'échange de lettres sur cette question dans mon livre *The Struggle for a Proletarian Party* [page 175], et dans *Défense du marxisme* de Trotsky [page 137].

Je suis sûr que les camarades de Chicago ne prendront pas ombrage de la remarque de Trotsky, qui, en parlant d'une telle attitude d'impatience en plein milieu d'une lutte idéologique sérieuse, écrivait qu'il « n'est pas rare qu'elle soit liée à une indifférence envers la théorie ». Personne n'est né marxiste. Le marxisme doit être appris, et nos militants syndicaux impatients de Chicago pourraient bien découvrir, comme d'autres avant eux, y compris toi et moi, que les luttes fractionnelles dans le parti révolutionnaire, malgré les frais généraux qu'elles occasionnent, peuvent aussi avoir un côté positif en tant qu'école dans laquelle on peut apprendre la politique marxiste plus rapidement et plus à fond que pendant les périodes normales de la vie du parti.

Les leçons apprises dans une lutte intense, dans des discussions qui doivent mener à une décision, marquent profondément et ne s'oublient pas facilement. A cet égard, nous avons tous, je pense, appris quelque chose des expériences passées. Je suis sûr que cela sera le cas cette fois-ci aussi, car la lutte qui commence dans le parti est effectivement très intense.

L'aversion des activistes syndicaux pour les luttes fractionnelles est loin d'être une réaction uniquement négative. Ce qui les intéresse c'est le travail constructif, et sans cela nous ne construirons jamais un mouvement. Ils éprouvent de l'aversion pour les querelleurs qui, semble-t-il, ne sont contents que quand ils lancent des insultes – des « bagarreurs », comme les appelait avec dédain Engels qui pour autant n'hésitait pas à se battre contre eux. Les objections que les militants syndicaux avancent par rapport à ce genre d'ambiance sont tout à fait compréhensibles. Mais nous avons tous dû apprendre qu'on ne peut pas éviter les luttes fractionnelles en leur tournant le dos. Nos éminents maîtres, qui savaient comment prendre les luttes fractionnelles – posément, comme tout le reste –, nous ont expliqué cela il y a longtemps. Engels écrivait à Bernstein en 1888 : « Il semble que *chaque* parti ouvrier, dans un grand pays, ne peut se développer que par la lutte interne, et ceci est basé sur les lois du développement dialectique en général. »

* * *

Le seul résultat quand on refuse de s'investir dans une lutte fractionnelle parce qu'on veut faire son travail en paix, c'est qu'on abandonne le parti aux « bagarreurs » et aux révisionnistes – ce sont très souvent les mêmes –, et c'est un moyen sûr de mener le parti à sa perte, comme cela a été le cas pour d'autres partis dans le passé. C'est un moyen sûr de défaire tout le travail constructif des militants syndicaux et d'autres activistes, en relativement peu de temps.

Parfois, cela peut résulter d'une seule erreur de la direction, motivée par une fausse politique. Le groupe Burnham-Shachtman, par exemple, qui avait une majorité temporaire dans le comité politique de notre parti au début de l'année 1939, pendant mon absence quand j'étais en Europe, avait déjà attrapé le virus de la stalinophobie et le cultivait soigneusement pour le tenir au chaud. Quand Homer Martin, alors président de l'UAW, a commencé à provoquer arbitrai-

rement une scission du syndicat, le comité politique, sous la direction de Burnham et Shachtman, a donné l'ordre à nos camarades dans l'automobile de soutenir l'aventure de Martin. Ce qui les motivait c'était que les staliniens avaient une position puissante, sinon dominante, dans la majorité anti-Martin.

Cette politique du comité politique de Burnham-Shachtman a suscité de violentes objections de la part de nos camarades sur le terrain, qui avaient une meilleure connaissance de la situation et ne voulaient pas s'isoler de la majorité du CIO. Ils se sont opposés à cette décision, non pas d'une manière indisciplinée et perturbatrice, mais d'une manière politique, et ils ont réussi à la faire changer. Ceci leur a permis de rester avec le gros du mouvement, qui restait loyal au CIO. Les militants dans l'automobile qui étaient sous l'influence de Lovestone ont suivi Martin dans son départ brusque et fatal pour l'AFL. Résultat, ils ont été balayés du syndicat d'un seul coup, à cause d'un seul faux pas politique.

Nos camarades, au contraire, grâce à la politique juste qu'ils ont suivie, ont pu s'intégrer mieux que jamais dans le syndicat de l'automobile reconstruit du CIO. La position erronée initialement adoptée par la direction Burnham-Shachtman dans la célèbre « crise de l'automobile » de 1939 a été une des questions qui ont provoqué sa chute et sa répudiation par le parti.

* * *

Je cite cet exemple – un des nombreux exemples de l'histoire de notre mouvement qu'on pourrait citer – pour montrer combien le travail constructif des activistes syndicaux est inséparablement lié à la ligne politique et la direction du parti. Il y a des moments, et nous en vivons un actuellement, où la ligne politique et la direction du parti sont remises en question. Nous ne connaissons pas d'autres manières de résoudre un tel conflit que des discussions franches, qui parfois prennent la forme d'une lutte fractionnelle, et qui aboutissent à une décision du parti au cours d'une conférence

Le Bolchévik

Organe de la Ligue trotskyste de France

Abonnez-vous !

20 FF pour 4 numéros (incluant *Spartacist*)

Hors Europe : 30 FF (avion 40 FF)
Etranger : mandat poste international

Belgique : 100 FB
Canada : \$ 8
Maroc : 15 DH
Tunisie : 2000 m

Commande :
Le Bolchévik
BP 135-10
75463 Paris Cedex 10
France

LE BOLCHEVIK

La révolution s'est faite, le chômage, la réaction, la réaction et la guerre

Il faut en finir avec ce système pourri !



Pour un parti révolutionnaire prolétarien multiethnique!



Le grand Eugene Debs en action. Sa passion et son énergie dans la lutte des classes contrastaient avec sa réticence à mener les batailles nécessaires à l'intérieur du parti.

démocratique. C'est la façon de faire dans un parti démocratique ; ce sont les militants eux-mêmes qui discutent et décident quelle politique et quelle direction ils veulent. Les contrariétés inévitables du « fractionnalisme » occasionnel sont un petit prix à payer pour une authentique démocratie dans le parti.

Nos militants syndicaux feraient bien de réfléchir à cette question ; de se dire qu'ils sont concernés par ce conflit ; que s'ils restent indifférents et s'ils se tiennent à l'écart, ils peuvent se retrouver avec une politique qui ne corresponde pas aux nécessités de la situation, et avec une direction qui entrave leur travail plutôt qu'elle ne l'aide. De telles choses sont arrivées avant. Il est de loin préférable de s'en inquiéter à l'avance, et essayer de l'empêcher en participant de façon active et consciente au règlement du conflit, que de se lamenter après coup sur une décision funeste.

* * *

Un des projets que je caresse depuis longtemps, que j'espère trouver le temps de faire avancer maintenant que je suis confortablement installé dans cet endroit accueillant qu'est Los Angeles, c'est d'écrire une biographie et une évaluation politiques de Debs. Je pense que la jeune génération pourrait tirer profit de ce travail, qui jusqu'ici n'a pas été fait de façon adéquate.

L'article que je projette d'écrire aurait deux aspects. D'abord, j'entreprendrais de montrer Debs dans toute sa grandeur de héros prolétarien ; comme prototype et exemple de révolutionnaire et d'homme des masses, d'organisateur de syndicats, de dirigeant de grève, d'inspirateur de la jeunesse. Cet aspect du projet sera une œuvre d'amour pour moi, car je chéris le souvenir de Debs.

Mais je me sentirais obligé aussi d'aborder un autre aspect de Debs ; ce que je considère comme l'aspect le plus faible, qui n'a jamais été adéquatement examiné et expliqué par les autres biographes et évaluateurs. En fait, ça n'a jamais été abordé ; et le vrai portrait du réel Debs, « l'homme avec sa contradiction », avec son côté faible en même temps que son côté fort, n'a jamais été brossé.

Debs était un homme de bonne volonté, s'il y en eut ; quelqu'un de prodigue, un travailleur constructif, un bâtisseur. Mais il était juste un peu trop « bon » pour être le dirigeant qu'il faut à un parti révolutionnaire. Debs ne pouvait pas supporter les querelles. Il fuyait les « bagarreurs » comme la peste. Il ne pouvait pas supporter d'être impliqué dans les conflits, en particulier s'ils comportaient des intrigues et des « manœuvres », qui ne sont malheureusement pas toujours absentes même dans les conflits au sein du parti. Il redoutait avant tout les luttes fractionnelles et les scissions, et il les fuyait tout simplement.

Le résultat de tout ceci fut que Debs a tourné le dos aux affaires internes du Parti socialiste des Etats-Unis. Lui, le dirigeant le plus influent, a investi toute son énergie, et finalement sa vie, à l'agitation populaire de masse, à l'organisation et à la lutte, et a laissé des hommes inférieurs à lui – inférieurs à tous égards, à mon avis, et particulièrement en termes de tempérament révolutionnaire – diriger la machine du parti et façonner la politique du parti.

Jamais et nulle part un groupe de grévistes en difficulté n'a appelé Debs à l'aide sans que celui-ci prenne le premier train pour aller sur les lieux prendre sa place sur le piquet de grève ; pour ranimer leur courage par ses mots éloquentes et nobles. Mais aller à une réunion de discussion dans le parti, pendant une lutte fractionnelle ; ou à une réunion de comité houleuse ; ou à une conférence où des décisions cruciales devaient être prises – cela, Debs ne pouvait pas le faire. Il pensait que son influence dans le mouvement de masse, sa popularité auprès des membres du parti, l'enthousiasme révolutionnaire qu'il provoquait chaque fois qu'il prenait la parole étaient suffisants pour façonner le cours du parti. Il pensait qu'il pouvait maintenir le parti sur une ligne révolutionnaire par le seul poids de son exemple. Mais il se trompait.

Les manipulateurs opportunistes, les « socialistes municipaux », les hommes à vue courte qui voulaient réduire le programme du socialisme à des objectifs mesquins, ont été plus malins et plus habiles que Debs, et l'ont utilisé pour leurs objectifs, au lieu que ce soit lui qui les ait utilisés pour

les siens. Cela, à mon avis, a été la grande erreur et l'échec de Debs. Et c'est pourquoi à la fin, sa gloire a été assombrie par la tragédie. Il a sympathisé avec l'aile gauche du Parti socialiste, mais n'a pas pu se résoudre à aller avec elle dans la scission de 1919. Il est mort toujours membre d'un Parti socialiste discrédité, auquel la nouvelle génération de jeunes révolutionnaires tournait le dos avec mépris.

* * *

Toute la carrière de Debs est la preuve la plus complète et la plus convaincante qu'on ne peut pas être un révolutionnaire compétent *dans tous les domaines* si on se limite au travail de masse et à l'agitation et qu'on laisse à d'autres les affaires internes du parti, y compris les controverses et les luttes fractionnelles.

Non, cela aussi c'est la tâche d'un révolutionnaire prolétarien. Si son devoir lui demande de patauger dans les conflits ; s'il doit apprendre à se colleter avec les « bagarreurs » d'Engels, et même à être un peu éclaboussé par les calomnies – il ne peut pas demander de dispense. Son travail de masse ne rime à rien et ne veut rien dire sans le parti. Et en dernier ressort, c'est ce que lui et ses semblables disent et font qui détermine le cours et la direction du parti.

Trotsky écrivait qu'un révolutionnaire est testé dans toutes sortes de circonstances et toutes sortes d'actions, depuis les grèves et les affrontements dans la rue jusqu'à la lutte révolutionnaire pour le pouvoir, mais que le plus important de tous les tests est son attitude par rapport aux conflits à l'intérieur de son propre parti.

* * *

Le monde connaît Marx en tant qu'auteur du *Capital*. Mais nous, ses disciples, le connaissons aussi comme fondateur et dirigeant de la Première Internationale, et comme inspirateur théorique du mouvement ouvrier socialiste qui s'est développé de son vivant. Le combat de Marx et Engels pendant la période de la Première Internationale, et dans le regroupement ultérieur du mouvement ouvrier, jusqu'à la fin de leurs vies, était un double combat.

D'une part, ils se sont battus pour l'unité de la classe ouvrière, comme le résume magnifiquement le mot d'ordre du *Manifeste du Parti communiste* : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » D'autre part, ils se sont battus pour la clarté du programme, qui seul pouvait rendre cette unité consciente et efficace, et finalement victorieuse. Cette lutte pour la clarté du programme, qu'ils ont menée sans jamais de répit, les a impliqués dans d'incessants conflits et polémiques qu'ils n'ont jamais cherché à éviter. Au contraire, ils se sont ouvertement battus contre toutes les tentatives d'introduire subrepticement l'idéologie bourgeoise dans le mouvement ouvrier, sous couvert d'anarchisme ou d'opportunisme.

Les grandes batailles de Marx et Engels contre les anarchistes bakouniniens ; contre les lassaliens ; contre la conciliation avec le confusionnisme au nom de l'unité, ce qui a produit la classique *Critique du programme de Gotha* – tout ceci, du début à la fin, était une lutte fractionnelle. Sans elle, le mouvement politique révolutionnaire n'aurait pas pu se constituer et se maintenir ; le fil de la continuité de la pensée de Marx n'aurait pas pu être maintenu sans interruption par ses successeurs ; et nous et notre parti ne serions pas là aujourd'hui. Nous sommes redevables de

notre existence politique aux valeureuses batailles fractionnelles menées par les fondateurs du socialisme scientifique, et par les deux grands disciples qui sont venus après eux.

* * *

Le poids principal de la lutte pour la transformation socialiste de la société ne repose pas sur la lutte directe des ouvriers contre la bourgeoisie. Les ouvriers sont une majorité tellement écrasante, et leur force est tellement démultipliée par leur position stratégique dans la production, que s'ils étaient unis pour agir consciemment pour leurs propres intérêts, une simple chiquenaude leur suffirait pour remporter la victoire contre la bourgeoisie. Mais ils ne sont pas unis, ils n'ont pas de conscience de classe. La raison en est l'influence de l'idéologie bourgeoise dans les rangs ouvriers.

Cette influence est introduite dans les rangs ouvriers de différentes façons, mais ses représentants les plus directs sont la bureaucratie ouvrière. C'est pourquoi notre principale lutte contre la bourgeoisie prend la forme, tout d'abord, d'une lutte contre ses agents dans le mouvement ouvrier. Personne n'a jamais trouvé mieux que la définition classique que donnait De Leon des charlatans conservateurs des syndicats comme « les lieutenants ouvriers de la classe capitaliste ». Lénine aimait particulièrement cette caractérisation éloquente. Et personne n'a jamais mieux que Lénine souligné la primauté de la lutte contre ces lieutenants ouvriers de la classe capitaliste.

Il est impensable de lutter pour le socialisme sans lutter pour une politique révolutionnaire dans les syndicats. C'est ce qui donne au travail du parti dans les syndicats une importance tellement transcendante. Les militants syndicaux du parti qui reculent devant les luttes fractionnelles dans leur propre parti, et qui s'imaginent même qu'ils sont contre le fractionnalisme en général, devraient se rendre compte que leur propre lutte quotidienne contre la bureaucratie traître est une lutte fractionnelle à l'intérieur du mouvement syndical. Elle aussi est parfois « empoisonnée », et très souvent se mélange avec toutes sortes d'antagonismes personnels. Mais dans le fond ce n'est pas une querelle personnelle, et il n'y a aucun moyen d'y échapper.

Elle est provoquée, comme cela a été dit, par la pression de l'influence capitaliste qui est représentée par les bureaucraties syndicales, et dans une certaine mesure par l'aristocratie ouvrière. Mais cette pression et cette influence de la classe dirigeante ne se limitent pas aux syndicats, même si c'est là qu'elles se manifestent sous la forme la plus crasse. Elles sont omniprésentes dans la société actuelle. Ceci n'est pas surprenant si l'on considère tous les instruments d'éducation, de propagande et de communication monopolisés par la classe dirigeante – Eglise, école, presse, radio, etc.

Cent ans d'expérience ont montré que l'influence et l'idéologie bourgeoises sont introduites aussi dans les organisations politiques ouvrières, même les plus avancées d'entre elles, sous différentes formes indirectes, et qu'elles y prennent souvent le dessus, avec comme résultat la transformation de ces organisations politiques en fidèles soutiens au régime capitaliste, au lieu d'être des organes de lutte contre lui.

C'est là la véritable explication, comme Lénine nous l'a appris, de la chute de la Deuxième Internationale. La lutte contre cette influence bourgeoise représentée par la direction opportuniste fut d'abord une lutte fractionnelle menée par Lénine dans les rangs d'une seule et même



Dietz Verlag



John Mayall

En plus de sa contribution au socialisme scientifique, Karl Marx fut un constructeur du parti prolétarien. Dans la Première Internationale (à gauche, le congrès de Bâle, en 1869), il a combattu les lassalliens et les anarchistes au cours d'âpres batailles fractionnelles.

organisation internationale. Après la scission, et la formation de la Troisième Internationale, la lutte a continué à être, et reste fondamentalement, une lutte fractionnelle entre les deux internationales à l'intérieur du mouvement ouvrier dans son ensemble.

* * *

C'est aussi la pression de l'influence bourgeoise qui a en fin de compte causé la dégénérescence et la chute de la Troisième Internationale. La lutte contre cette dégénérescence, menée par Trotsky, a commencé comme une lutte fractionnelle à l'intérieur d'une même organisation ; elle a abouti à un certain moment à la formation de la Quatrième Internationale ; et elle continue aujourd'hui encore comme une lutte fractionnelle entre le trotskysme et le stalinisme pour l'influence et la direction dans le mouvement ouvrier dans son ensemble.

* * *

L'histoire plus récente, que beaucoup d'entre nous ont directement contribué à déterminer, suit la même ligne générale que celle de nos prédécesseurs. Notre parti n'est pas immunisé contre les problèmes internes qu'ont connus toutes les organisations politiques ouvrières depuis cent ans. Nous avons préservé notre existence et notre unité en leur faisant face et en les confrontant.

Les pressions s'exercent non seulement sur le mouvement ouvrier large, mais aussi sur l'avant-garde, et même sur l'avant-garde de l'avant-garde — qui est exactement ce que représentent le SWP et les organisations de même nature dans le mouvement mondial. Les problèmes qui, sous l'influence de ces pressions externes, réclament des solutions, produisent des divergences d'opinion dans nos rangs aussi bien qu'ailleurs. Assez souvent, ces divergences, concernant une seule question, sont résolues dans notre parti démocratique par la libre discussion, sans organisation ni lutte fractionnelles. Cela a été le cas en 1948, quand nous avons eu une divergence extrêmement sérieuse sur la ligne vis-à-vis de l'élection présidentielle. La discussion sur les développe-

ments d'après-guerre en Europe de l'Est a été une expérience similaire.

Ces exemples, et la façon dont les conflits ont été résolus sans lutte interne, suffisent pour montrer qu'on ne doit pas se précipiter et tirer des conclusions hâtives à chaque fois qu'une divergence d'opinion se manifeste dans nos rangs ; ni exclure la possibilité d'arriver à un accord et à une réconciliation par une discussion calme et amicale. Mais d'un autre côté, il convient de garder en tête ce que Trotsky a dit en 1939 : « Chaque lutte fractionnelle sérieuse dans le parti est toujours en dernière analyse le reflet de la lutte de classe. » Cela était assurément le cas dans notre lutte contre l'opposition petite-bourgeoise en 1939-1940. Cela a été une longue et dure bataille pour l'existence du parti en tant qu'organisation révolutionnaire.

Beaucoup d'ouvriers, surtout les activistes syndicaux, avaient hâte de poursuivre leur travail, et ces longues discussions les irritaient. Mais que serait-il advenu du SWP si nous n'avions pas mené cette lutte, et si nous ne l'avions pas gagnée, avec le soutien des cadres prolétariens ? Nous avons caractérisé l'opposition Burnham-Shachtman comme une fraction petite-bourgeoise dès le tout début de la lutte. Et si jamais caractérisation a été pleinement confirmée par l'évolution ultérieure des gens impliqués, c'est bien celle-là.

J'imagine que certains jeunes camarades dans le parti ont du mal à se convaincre que Burnham, l'actuel théoricien du programme de guerre préventive contre l'Union soviétique et les mouvements révolutionnaires dans le monde entier, a été autrefois membre de notre parti. Mais il l'a été, et nous nous souvenons bien de lui. Bien plus, c'était un candidat à la direction du parti qui accusait les dirigeants actuels du parti d'être des « *bureaucrates conservateurs* ». Il a écrit un acte d'accusation détaillé de nos horribles « méthodes organisationnelles » dans un document, un classique du genre, intitulé « *The War and Bureaucratic Conservatism* » [La guerre et le conservatisme bureaucratique], qui est publié en appendice de mon livre *The Struggle for a Proletarian Party*.

Quoi que puissent penser les jeunes camarades de notre

« fractionnalisme » dans la lutte actuelle au sein du parti, ils ne nous condamnent sûrement pas pour notre fractionnalisme dans la lutte contre Burnham et Cie. En tout cas, ils ne devraient pas le faire, car le parti doit à cette lutte son existence et les choses magnifiques qu'il a accomplies pendant la Deuxième Guerre mondiale et après.

* * *

Nous n'avons pas hésité à caractériser dès le tout début l'opposition de Burnham-Shachtman d'opposition petite-bourgeoise. C'était en partie parce que nous avions eu une expérience préalable et beaucoup de signes avant-coureurs de la lutte à venir. Et quand ils se sont brusquement proclamés en opposition, à l'instant où la Deuxième Guerre mondiale a commencé, nous savions à quoi nous en tenir avec eux et comment les caractériser.

La caractérisation de l'opposition actuelle dans le SWP ne peut pas, à ce stade, être aussi précise. Nous ne savons pas encore quelle trajectoire leur évolution ultérieure suivra, et ils le savent encore moins que nous. Mais il y a déjà un certain nombre de faits troublants, qui montrent de façon absolument claire à tous ceux qui ont des yeux pour voir que nous sommes engagés dans une bataille sérieuse. Cette lutte ne peut pas être évitée pour les raisons suivantes :

1. Les partisans de Cochran ont formé une fraction dans la direction et à la base du parti avant de publier un programme. En cela, ils emboîtent directement le pas à l'opposition petite-bourgeoise qui avait une fraction entièrement constituée avant de déployer sa bannière en septembre 1939. En langage léniniste, une telle façon de faire a toujours été considérée comme un acte criminel contre le parti.

2. La fraction Cochran est une combinaison imprincipielle d'éléments disparates, qui ont des conceptions différentes sur beaucoup des questions en débat et qui sont unis seulement dans leur opposition au « régime » du parti. Dans notre mouvement, de telles combinaisons ont été toujours considérées comme antiléninistes.

3. Les arguments clandestins de la fraction Cochran contre le régime ne sont qu'une resucée de vieux ragots et de vieilles calomnies sortis de l'acte d'accusation de Burnham, connu sous le nom de « The War and Bureaucratic Conservatism ». J'ai déjà répondu à ces accusations dans mon livre *The Struggle for a Proletarian Party*, je ne m'appesantirai donc pas davantage sur ce point ici.

4. La fraction Cochran encourage et stimule cyniquement l'esprit de conciliation avec le stalinisme dans les rangs du parti. L'esprit de conciliation avec le stalinisme est étranger et hostile aux principes et à la tradition de notre mouvement.

5. Dans l'organisation de New York, et dans le comité politique, la fraction Cochran s'est ouvertement rebellée contre les principes léninistes d'organisation qui régissent le fonctionnement interne du parti depuis sa formation, il y a vingt-cinq ans. La révolte contre le centralisme démocratique a toujours été la marque du menchévisme.

6. En menant une lutte imprincipielle contre la direction du parti, d'abord clandestinement pendant plus d'un an et maintenant ouvertement, les dirigeants de la fraction Cochran ont déclenché une frénésie fractionnelle qui en effet « empoisonne l'atmosphère du parti ». Leurs façons de mener les luttes fractionnelles désorientent et corrompent les camarades plus jeunes et inexpérimentés, qui ont besoin d'une discussion calme et d'explications pédagogiques pour approfondir leur formation politique.

Ces symptômes, pris ensemble, sont les caractéristiques bien connues d'une fraction qui a perdu la tête et qui ne sait pas où elle va. On peut appeler comme on veut de tels symptômes, mais ils ne sont pas le fait de léninistes qui ont confiance en eux-mêmes, qui résistent à toutes les pressions et suivent une voie consciente et réfléchie.

Nous attendrons de voir l'évolution ultérieure de cette combinaison imprincipielle. Entre-temps, nous nous efforcerons d'expliquer au parti les choses comme nous les voyons, dans des discussions politiques. Le prochain plénum du comité national condamnera sans nul doute la fraction Cochran comme une combinaison imprincipielle et révisionniste, et expliquera ses raisons au parti dans des résolutions sans ambiguïté.

Puis ce sera au tour des militants du parti de discuter et, finalement, de décider. Le devoir le plus important de chaque militant dans la prochaine période est d'étudier et de discuter toutes les questions en débat, et de prendre position. Personne n'a le droit de s'abstenir ; car le test le plus important pour un révolutionnaire – pour citer encore Trotsky – « est son attitude envers les conflits dans son propre parti ».

Fraternellement,
J.P. Cannon

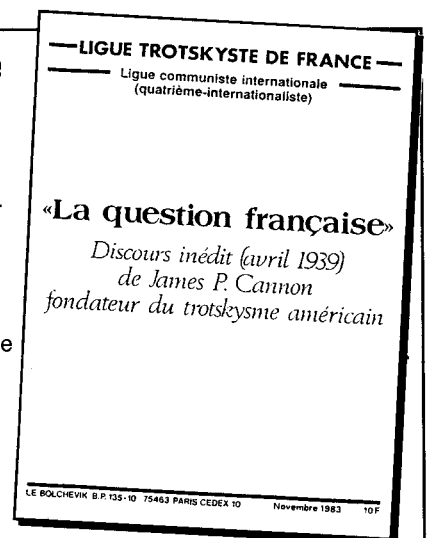
Un rapport de Cannon sur son voyage de 1939 en France

En janvier 1939, le comité exécutif de la Quatrième Internationale confiait à James P. Cannon, dirigeant de longue date du trotskysme américain, la tâche de faciliter l'entrée des trotskystes français dans le PSOP (une scission de gauche de la social-démocratie) et d'empêcher une scission sur cette question dans la section française.

Les textes que nous publions dans cette brochure, le rapport de Cannon sur sa mission, son article « Sur la direction du mouvement révolutionnaire » et les « Résolutions sur les tâches de la section française » adoptées par le congrès de la Quatrième Internationale en 1938, dissèquent certaines carences historiques du trotskysme français, avec ses luttes fractionnelles incessantes, sa direction formée d'un conglomérat de « stars » individuelles, l'amateurisme et l'improvisation de son fonctionnement. Ce sont des classiques, toujours riches d'enseignements pour les révolutionnaires d'aujourd'hui.

10 FF

Pour toute commande : Le Bolchévik, BP 135-10, 75463 Paris Cedex 10, France



Syndicalistes et révolutionnaires

Cannon, au paroxysme de la lutte contre la fraction Cochran-Clarke, fit le discours reproduit ci-dessous devant le groupe majoritaire du Socialist Workers Party (SWP) à New York. Cannon décrit ici dans les grandes lignes les pressions objectives qui avaient poussé les syndicalistes du parti à un conservatisme croissant ; le contexte politique plus large de ce conservatisme, c'était la pression intense de l'opinion publique bourgeoise pendant la période de la chasse aux sorcières anticommuniste. Cannon fait remarquer que la base historique de l'opportunisme dans le mouvement ouvrier était la couche bureaucratique conservatrice au sommet des syndicats, dont des représentants typiques sont Samuel Gompers, premier dirigeant de l'American Federation of Labor (AFL), et Walter Reuther, dirigeant du Congress of Industrial Organizations (CIO) de l'époque, ainsi que de l'United Auto Workers (UAW), le syndicat de l'automobile.

Beaucoup de syndicalistes du groupe Cochran avaient participé dans leur jeunesse aux grèves de masse avec occupations d'usines dans lesquelles l'UAW s'est construit ; Cannon compare les militants qui ont construit les syndicats du CIO aux syndicalistes de gauche itinérants de l'Industrial Workers of the World (IWW) d'avant la Première Guerre mondiale, dirigé par William D. (« Big Bill ») Haywood et Vincent St. John. Cannon avait été un militant de l'IWW ; le

Cela fait plusieurs mois que nous discutons des propositions contradictoires des deux bords dans notre conflit interne au parti. Il est temps maintenant, je pense, de faire un pas supplémentaire ; de pousser la discussion jusqu'à un examen des causes fondamentales de la bataille. Vous vous souvenez que Trotsky a fait cela dans la bataille contre Burnham et Shachtman en 1939-1940. A une certaine étape de cette lutte, après avoir clairement caractérisé les positions des deux bords – pas seulement ce qu'ils avaient à dire, mais aussi ce qu'ils ne disaient pas, comment ils agissaient, l'atmosphère de la bataille, et tout le reste – quand ce qui était *réellement* en jeu est devenu bien clair, Trotsky a écrit son article « Une opposition petite-bourgeoise dans le Socialist Workers Party ».

Cet article résumait le jugement qu'il portait sur la fraction Burnham-Shachtman, telle qu'elle s'était révélée dans le feu de la lutte – quand il était devenu clair que nous n'avions pas affaire, comme cela arrive parfois, à une simple divergence d'opinion entre camarades d'idées sur un ou deux points donnés, ce qui aurait pu se régler dans une discussion et un débat fraternels. Burnham et ses partisans – et ceux qu'il a dupés – étaient animés d'une profonde pulsion intérieure qui les incitait à rompre avec la doctrine et la tradition du parti. Ils ont poussé leur révolte contre le parti jusqu'à la frénésie, comme les fractionnistes petits-bourgeois le font toujours. Ils sont devenus imperméables à tout argument et Trotsky a entrepris d'expliquer la base sociale de leur fraction et leur frénésie fractionnelle. Nous devons faire la même chose une nouvelle fois.

Les groupements sociaux de l'actuelle opposition ne sont

dirigeant du Socialist Labor Party, Daniel De Leon, et le dirigeant du Parti socialiste, Eugene V. Debs, avaient tous deux aidé à fonder cette organisation. L'IWW et le CIO prônaient des syndicats *intégrés*, organisant les ouvriers noirs et blancs ensemble, ce qui allait à l'encontre du racisme profondément enraciné de l'AFL, où régnait la ségrégation raciale.

Les cochraniens démoralisés s'étaient alliés aux partisans américains du dirigeant révisionniste européen Michel Pablo. Le troisième congrès mondial de la Quatrième Internationale, sous la direction de Pablo, avait clairement formulé une adaptation opportuniste aux partis staliniens et sociaux-démocrates en Europe ; pour la Bolivie, le troisième congrès mondial préconisait l'entrisme dans le Movimiento Nacionalista Revolucionario, un mouvement nationaliste bourgeois. Cannon fait remarquer que le soutien que les cochraniens prétendaient apporter à la ligne du troisième congrès, c'est-à-dire à une orientation, aux Etats-Unis, vis-à-vis d'un Parti communiste anémique et isolé, était totalement bidon ; la fraction Cochran-Clarke était par conséquent une combinaison politique imprincipielle, un « bloc pourri ».

Nous avons traduit ce discours de la revue théorique du SWP *Fourth International* (printemps 1954). Il a été publié par la suite en anglais dans le recueil *Speeches to the Party* (Discours devant le parti).

pas exactement les mêmes qu'en 1940. Dans cette dernière bataille, il s'agissait de quelques intellectuels démoralisés, basés sur une couche du parti d'une composition sociale vraiment petite-bourgeoise, particulièrement à New York, mais aussi à Chicago et dans d'autres endroits du pays – une concentration petite-bourgeoise en révolte contre la ligne prolétarienne du parti.

La composition sociale du parti est aujourd'hui bien meilleure et laisse une base bien plus étroite à une fraction opportuniste. Du fait de la scission avec les partisans de Burnham et de notre concentration délibérée dans les syndicats, le parti a aujourd'hui une composition beaucoup plus prolétarienne, particulièrement en dehors de New York. Malgré tout cela, la composition sociale réelle du parti n'est pas du tout uniforme ; elle reflète certains des changements qui se sont produits dans la classe ouvrière américaine. Ceci a été démontré de façon frappante par les positions prises par les syndicalistes du parti dans notre lutte fractionnelle. Parmi eux, les révolutionnaires d'un côté – la grande majorité –, et de l'autre les éléments devenus conservateurs – une petite minorité –, ont instinctivement et presque automatiquement choisi des côtés différents.

Depuis la consolidation des syndicats du CIO et les treize ans de boom économique de la guerre et de l'après-guerre, une nouvelle stratification a eu lieu au sein de la classe ouvrière américaine, en particulier et de façon manifeste dans les syndicats du CIO. Notre parti, qui est enraciné dans les syndicats, reflète aussi cette stratification. L'ouvrier qui s'est imprégné de l'atmosphère générale de la longue prospérité, et qui a commencé à vivre et à penser comme un



Library of Congress

Rassemblement de masse de l'IWW à New York dans les années 1910. Contrairement à la bureaucratie de l'AFL, l'IWW luttait pour des syndicats racialement intégrés et organisait les ouvriers les plus vulnérables.

petit-bourgeois, est une figure familière dans la population américaine. Il a même fait son apparition dans le Socialist Workers Party, comme recrue toute prête pour une fraction opportuniste.

Dans notre résolution de la conférence de 1952, nous expliquions la situation de la classe ouvrière américaine dans son ensemble dans les deux passages intitulés « Les causes du conservatisme syndical et les prémisses d'une nouvelle radicalisation » et « Perspectives d'une nouvelle radicalisation ». Dans mon rapport à la conférence nationale, j'ai dit que ces deux passages constituaient « le cœur de la résolution » et je les ai mis au centre de mon rapport.

Il m'apparaît maintenant, à la lumière du conflit dans le parti et de ses causes réelles, qui sont maintenant manifestes, que ces passages de la résolution de la conférence qui traitent de la classe dans son ensemble ont besoin d'être retravaillés et développés. Nous devons examiner plus précisément la stratification au sein de la classe ouvrière, qui y est à peine abordée, et la façon dont ces stratifications se reflètent dans la composition des syndicats, dans les différentes tendances à l'intérieur des syndicats, et même dans notre propre parti. Cela, je crois, est la clé de l'énigme autrement inexplicable de pourquoi une couche prolétarienne du parti, même si c'est une petite minorité, soutient une fraction opportuniste et capitularde contre la ligne prolétarienne révolutionnaire et la direction du parti.

Les exemples de l'histoire

Cette contradiction apparente, cette division des forces ouvrières, dans la lutte fractionnelle au sein du parti, n'est pas nouvelle. Dans les luttes fractionnelles classiques de notre mouvement international depuis l'époque de Marx et d'Engels, il y a toujours eu une division, dans le parti lui-même, entre les différentes couches d'ouvriers. L'aile gauche prolétarienne est loin d'avoir toujours compté tous les ouvriers dans ses rangs, et l'aile opportuniste petite-

bourgeoise n'a jamais manqué de bénéficier de certains soutiens ouvriers, ou plus précisément ouvriers dans le sens technique de travailleurs salariés. Les intellectuels révisionnistes et les opportunistes syndicaux se sont toujours nichés ensemble dans l'aile droite du parti. Actuellement, nous voyons se reproduire dans le SWP les lignes de fracture politiques classiques qui caractérisaient la lutte entre la gauche et la droite dans la Deuxième Internationale avant la Première Guerre mondiale.

Trotsky nous disait lors de l'une de nos visites – je pense qu'il l'a aussi écrit quelque part – qu'il y avait une réelle division sociale entre les deux fractions du Parti social-démocrate de Russie d'origine, fractions qui devinrent plus tard des partis séparés. Les menchéviks, disait-il, avaient presque *tous* les intellectuels. A quelques exceptions près, les seuls intellectuels que Lénine avait étaient ceux que le parti avait formés, ça ressemblait pas mal à la plupart de nos propres intellectuels ouvriers. L'intellectuel – je veux dire l'intellectuel professionnel à la manière de Burnham, l'homme qui avait une chaire de professeur d'université – était une rareté dans l'entourage de Lénine, alors que les menchéviks en avaient à revendre.

En outre, les menchéviks avaient la plupart des ouvriers qualifiés, qui sont toujours les ouvriers privilégiés. Le syndicat de l'imprimerie était menchévique, même pendant toute la durée de la révolution. La bureaucratie des cheminots essaya de paralyser la révolution ; c'est seulement par la force militaire et avec l'aide d'une minorité que les bolchéviks ont pu empêcher les responsables cheminots menchéviques d'utiliser leur position stratégique contre la révolution.

Trotsky disait que les menchéviks avaient aussi la plupart des ouvriers âgés. L'âge, comme vous le savez, est lié au conservatisme. (Du moins en général, mais pas toujours ; il y a des exceptions à la règle. Il y a deux manières différentes de mesurer l'âge. Dans la vie ordinaire, on le mesure avec un calendrier ; mais dans la politique révolutionnaire, on le

mesure par la pensée, la volonté et l'esprit – et on n'obtient pas toujours le même résultat.)

D'un autre côté, alors que les ouvriers les plus âgés, les ouvriers qualifiés et privilégiés, étaient avec les menchéviks, les ouvriers non qualifiés et la jeunesse étaient avec les bolchéviks ; du moins ceux qui étaient politisés. C'était la ligne de partage entre les fractions. Ce n'était pas simplement une question d'arguments et de programmes ; c'étaient les impulsions sociales, petites-bourgeoises d'un côté, prolétariennes de l'autre, qui déterminaient leur allégeance.

La même ligne de fracture était apparue en Allemagne. La social-démocratie allemande d'avant-guerre, du temps de sa splendeur, avait un puissant bloc de parlementaires opportunistes, de marxologues qui utilisaient leur formation scolastique et leur capacité à citer Marx à profusion pour justifier une politique opportuniste. Ils n'étaient pas seulement soutenus par les petits commerçants, qui étaient nombreux, et par les bureaucrates syndicaux. Ils avaient aussi une solide base de soutien dans la couche privilégiée de l'aristocratie ouvrière allemande. Les opportunistes syndicaux dans le Parti social-démocrate allemand soutenaient le révisionnisme de Bernstein sans se donner la peine de lire ses articles. Ils n'avaient pas besoin de les lire ; ils ressentaient les choses de la même manière. Les faits les plus intéressants sur ce point sont cités par Peter Gay dans son livre sur Bernstein et son mouvement révisionniste, qui a pour titre *The Dilemma of Democratic Socialism* [Le dilemme du socialisme démocratique].

Pendant toute la bataille d'avant-guerre contre le révisionnisme, et ensuite pendant la guerre et l'après-guerre, en 1923 et jusqu'en 1933, les syndicalistes qualifiés, privilégiés, furent une base solide de soutien pour les dirigeants sociaux-démocrates opportunistes – tandis que les communistes révolutionnaires, de l'époque de Liebknecht et Luxemburg jusqu'à la catastrophe fasciste en 1933, c'étaient les jeunes, les chômeurs et les ouvriers non qualifiés, moins privilégiés.

Si vous retournez lire Lénine, vous verrez, au cas où vous l'auriez oublié, comment Lénine expliquait la dégénérescence de la Deuxième Internationale, et sa trahison finale pendant la Première Guerre mondiale, précisément par son opportunisme basé sur l'adaptation du parti aux impulsions et aux revendications conservatrices de l'aristocratie ouvrière.

Nous avons la même chose aux Etats-Unis, bien que nous n'ayons jamais eu de social-démocratie au sens européen, et que la classe ouvrière n'ait jamais été organisée politiquement ici comme elle l'était là-bas. Le mouvement ouvrier organisé, jusqu'aux années trente, se limitait grosso modo à une aristocratie ouvrière privilégiée – pour reprendre le qualificatif utilisé par Debs et De Leon – d'ouvriers qualifiés, qui avaient de meilleurs salaires et des situations privilégiées, des « emplois réservés » et ainsi de suite. Gompers était le principal représentant de cette strate privilégiée et conservatrice de syndicats corporatistes.

D'un autre côté, il y avait la grande masse du prolétariat de base, les non-qualifiés et les semi-qualifiés, les ouvriers de la production de masse, les immigrés et les jeunes au chômage. Ils étaient inorganisés, sans privilèges, les parias de la société. Ce n'est pas sans raison qu'ils étaient plus radicalisés que les autres. Personne ne s'intéressait à eux, sauf les révolutionnaires et les militants de gauche. En ce temps-là, seuls l'IWW de Haywood et St. John, Debs et les

socialistes de gauche exprimaient les revendications et la colère des ouvriers de la production de masse, faisaient le travail d'organisation et dirigeaient leurs grèves. Si la bureaucratie syndicale officielle intervenait dans les grèves spontanées des inorganisés, c'était habituellement pour les casser et pour les brader.

Les responsables des syndicats d'ouvriers qualifiés n'ont pas accueilli favorablement la grande vague de luttes des ouvriers inorganisés dans les années trente. Mais ils ne pouvaient pas l'empêcher. Quand il lui devint impossible d'ignorer plus longtemps les grèves spontanées et les campagnes de syndicalisation, l'AFL commença à affecter des « organisateurs » aux différentes industries – acier, caoutchouc, automobile, etc. Cependant, ceux-ci étaient envoyés non pas pour diriger les ouvriers dans la lutte, mais pour les contrôler, pour empêcher la consolidation de syndicats industriels agissant de leur propre chef. En fait, ils n'ont même pas laissé les ouvriers de l'automobile, dans leur congrès, élire leurs propres responsables, et insistaient pour que l'AFL les nomme « à titre provisoire ». Même chose avec les ouvriers du caoutchouc et d'autres nouveaux syndicats industriels.

Ces nouveaux syndicats durent scissionner avec les charlatans syndicaux conservateurs de l'AFL avant de pouvoir consolider leurs propres syndicats. Ce qui a poussé à la vague de luttes de 1934-1937, ce sont les griefs amers et inconciliables des ouvriers ; leur refus des brimades, de l'augmentation des cadences, du manque de sécurité : la révolte des parias contre leur statut de parias.

Cette révolte, qu'aucune bureaucratie n'a pu contenir, a eu comme fer de lance des gens nouveaux – les jeunes ouvriers de la production de masse, les nouveaux militants jeunes dont personne n'avait jamais entendu parler. Ils furent les vrais créateurs du CIO. Cette révolte des « hommes sortis de nulle part » atteignit son apogée pendant les grèves avec occupation de 1937. La victoire des ouvriers dans ces batailles conforta définitivement le CIO et assura la stabilité des nouveaux syndicats grâce à la clause d'ancienneté [clause qui stipule que les ouvriers les plus anciennement embauchés devront être les derniers licenciés].

Influences conservatrices

Cela fait maintenant seize ans que les grèves avec occupation ont assuré la pérennité du nouveau CIO grâce à la clause d'ancienneté. Ces seize années de pérennité du syndicat, et les treize années de prospérité ininterrompue de la guerre et de l'après-guerre ont opéré une transformation profonde parmi les ouvriers non privilégiés qui avaient fait le CIO.

La clause d'ancienneté, comme toutes les autres choses dans la vie, a révélé son caractère contradictoire. En réglant le droit à l'emploi par le temps pendant lequel on a occupé un emploi, elle protège le militant syndical contre la discrimination et les licenciements arbitraires. C'est une nécessité absolue pour la sécurité des syndicats. Ca, c'est le côté positif de la clause d'ancienneté. Mais, en même temps, elle crée aussi progressivement une sorte d'intérêt particulier sous la forme d'un emploi plus stable pour ceux des syndicalistes qui sont depuis plus longtemps dans l'usine. Ca, c'est son côté négatif.

Avec le temps, avec l'allongement de leur ancienneté, qui leur permet d'accéder à de meilleurs emplois, un processus de transformation du statut des premiers syndicalistes s'est



Militärverlag der DDR

Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht ont combattu le révisionnisme de Bernstein et de l'aile droite de la social-démocratie. Le 4 août 1914, la majorité du SPD allemand a voté au Reichstag (parlement) pour les crédits de guerre, passant ainsi définitivement du côté de l'ordre bourgeois.



Verlag Kurt Desch



Dietz Verlag

produit. En seize ans, ils ont obtenu un emploi plus ou moins stable, même quand le travail se fait rare. Ils sont, statutairement, les derniers licenciés et les premiers réembauchés. Et dans la plupart des cas, ils ont de meilleurs emplois que les derniers arrivés dans l'usine. Tout ceci, combiné avec la prospérité de la guerre et de l'après-guerre, a changé leur situation matérielle, et dans une certaine mesure leur statut social.

Les pionniers combattifs des syndicats du CIO ont seize ans de plus qu'en 1937. Ils vivent mieux que les grévistes loqueteux et affamés qui occupaient les usines en 1937 ; et beaucoup d'entre eux sont seize fois plus mous et plus conservateurs. Cette couche privilégiée des syndicats, qui jadis était le pilier de leur aile gauche, est aujourd'hui la principale base sociale de la bureaucratie conservatrice de Reuther. Ce n'est pas tant par l'habile démagogie de Reuther qu'ils sont convaincus, que par le fait que celui-ci exprime réellement leur propre attitude et leurs propres schémas de pensée, devenus conservateurs.

Mais ces ex-militants devenus conservateurs ne représentent qu'une partie des membres du CIO, et je ne pense pas que la résolution de notre congrès traite ce fait spécifiquement et de manière adéquate. Dans ces industries de production de masse, qui sont de vrais ateliers d'esclaves et de vrais enfers, il y en a beaucoup d'autres. Il y a une masse de jeunes ouvriers, qui n'ont aucun de ces avantages et de ces privilèges, ni aucun intérêt direct à l'accumulation de l'ancienneté. Ils sont le matériel humain pour une nouvelle radicalisation. Le parti révolutionnaire, qui regarde vers l'ave-

nir, doit en premier lieu tourner son attention vers eux.

Si nous, qui escomptons une nouvelle vague de luttes dans le mouvement syndical, nous nous tournons vers ceux qui avaient dirigé celle d'il y a seize ans, nous pouvons effectivement brosser un tableau inquiétant. Non seulement ils n'ont pas aujourd'hui un état d'esprit combatif, mais ce ne sont pas eux qui peuvent devenir le fer de lance d'une nouvelle radicalisation. Il faudra pour cela la jeunesse, la faim, le dénuement et un mécontentement amer face à l'ensemble des conditions de vie.

Nous devons nous tourner vers des gens nouveaux si, comme je le crois, nous sommes en train de penser en termes de la révolution américaine qui vient, et si nous ne limitons pas notre vision à la perspective d'une redistribution des cartes dans la bureaucratie et à des manœuvres et des combinaisons avec d'habiles charlatans « progressistes » pour des objectifs minables.

Cette nouvelle stratification dans les nouveaux syndicats est une caractéristique que le parti ne peut pas ignorer plus longtemps. D'autant plus que nous la voyons maintenant directement reflétée dans notre parti. Un certain nombre de militants du parti dans le syndicat de l'automobile appartiennent à cette couche supérieure privilégiée. C'est la première chose qu'il faut reconnaître. Certains des meilleurs militants, qui étaient autrefois les meilleurs piliers du parti, ont été affectés par le changement de leurs propres conditions de vie et par leur nouvel environnement.

Ils voient les vieux militants dans les syndicats, qui collaboraient avec eux autrefois, devenir plus lents, plus satisfaits

de leur sort, plus conservateurs. Ils gardent toujours des liens d'amitié avec ces ex-militants, et sont infectés par eux. Un état d'esprit pessimiste se développe chez eux du fait des réactions qu'ils reçoivent de tous côtés de la part de ces vétérans, et, sans s'en rendre compte, acquièrent une part de ce même conservatisme.

C'est à mon avis la raison de leur soutien à une tendance ouvertement conservatrice, pessimiste, capitularde dans notre bataille fractionnelle interne. Ceci, j'en ai peur, n'est pas une méprise de leur part. J'aimerais que ce soit le cas, car dans ce cas notre tâche serait facile. Les misérables arguments des cochraniens ne peuvent pas résister à la critique marxiste – mais à condition d'accepter les critères du marxisme révolutionnaire.

Mais c'est là que le bât blesse. Nos militants syndicaux devenus conservateurs n'acceptent plus ces critères. Comme beaucoup d'autres, qui « étaient eux-mêmes autrefois des radicaux », ils commencent à parler de nos « Thèses sur la révolution américaine » comme d'une idée « cinglée ». Ils ne « ressentent » pas les choses comme ça, et personne ne peut les amener par des discussions à changer la manière dont ils ressentent les choses.

Cela – et peut-être un sentiment de culpabilité – c'est la vraie explication de leur subjectivité, de leur grossièreté et de leur frénésie fractionnelle quand on essaie d'argumenter avec eux en partant du point de vue principal du « vieux trotskysme ». Ils ne suivent pas Cochran parce qu'ils ont pour lui une estime personnelle exceptionnelle, parce qu'ils connaissent Cochran. Ils reconnaissent simplement en Cochran, avec son défaitisme capitulard, et son programme qui consiste à se retirer de l'arène de la lutte pour devenir un cercle de propagande, l'authentique porte-parole de leur propre état d'esprit de recul et de repli.

Tout comme leurs aînés les syndicalistes allemands, plus qualifiés et plus privilégiés, soutenaient la droite contre la gauche, et comme leurs homologues russes soutenaient les menchéviks contre les bolchéviks, les « syndicalistes professionnels » dans notre parti soutiennent la tendance de Cochran dans notre bataille. Et pour les mêmes raisons fondamentales.

Pour ma part, je dois franchement reconnaître que je n'avais pas cette vision générale au début de la bataille. Je m'attendais à ce que certaines personnes fatiguées et pessimistes, qui cherchaient une sorte de rationalisation pour lever le pied ou abandonner la lutte, soutiennent n'importe quelle fraction d'opposition qui pourrait surgir. Ça arrive dans toutes les batailles fractionnelles. Mais je ne m'attendais pas à l'émergence d'une couche d'ouvriers devenus conservateurs, servant de groupe organisé et de base sociale à une fraction opportuniste dans le parti.

Je m'attendais encore moins à voir un groupe comme ça parader dans le parti et exiger des égards particuliers parce qu'ils sont des « syndicalistes ». Qu'y a-t-il d'exceptionnel là-dedans ? Il y a quinze millions de syndicalistes dans ce pays, mais pas tout à fait autant de révolutionnaires. Mais les révolutionnaires sont ceux qui comptent pour nous.

Quand on ne croit plus au parti

Le mouvement révolutionnaire, dans le meilleur des cas, est un dur combat, et il use beaucoup de matériel humain. Ce n'est pas pour rien qu'on a dit mille fois dans le passé que « la révolution est une dévoreuse d'hommes ». Le mouvement dans ce pays, le plus riche et le plus conservateur du

monde, est peut-être le plus vorace de tous.

Ce n'est pas facile de persévérer dans la lutte, de tenir, de rester ferme et de se battre à longueur d'année sans victoire ; et même, à des époques comme aujourd'hui, sans progrès tangible. Il faut pour cela une conviction théorique et une perspective historique, ainsi que du caractère. Et en plus de cela, il faut s'associer avec d'autres dans un parti commun.

La façon la plus sûre de perdre sa conviction, c'est de succomber devant son environnement immédiat ; de ne voir les choses que comme elles sont, et non comme elles sont en train de changer et doivent changer ; de voir seulement ce qu'on a sous les yeux et d'imaginer que c'est immuable. C'est le triste sort du syndicaliste qui se sépare du parti révolutionnaire. En temps normal, le syndicat, par nature, est un bouillon de culture pour l'opportunisme. Aucun syndicaliste, accablé par les préoccupations mesquines et les objectifs limités du quotidien, ne peut, sans le parti, garder une vision des questions plus larges et la volonté de se battre pour elles.

Le parti révolutionnaire peut faire des erreurs, et il en a fait, mais il n'a jamais tort dans la lutte contre les grincheux qui essaient de faire porter au parti la responsabilité de leurs propres faiblesses, de leur propre lassitude, de leur courte vue, de leur impulsion à démissionner et à capituler. Le parti n'a pas tort lorsqu'il appelle cette tendance par son nom.

En tant qu'individus, les gens agissent souvent différemment et donnent des explications de leurs actes différentes de quand ils agissent et parlent en tant que groupes. Quand un individu se fatigue et veut démissionner, habituellement il dit qu'il est fatigué et il démissionne ; ou il laisse juste tomber sans rien dire du tout, et ça s'arrête là. C'est ce qui se passe dans notre mouvement international depuis cent ans.

Mais quand le même type de gens décident, en tant que groupe, de se retirer de la ligne de tir en quittant le parti, ils ont besoin de la couverture d'une fraction et d'une rationalisation « politique ». N'importe quelle explication « politique » fait l'affaire, et en tout cas il est pratiquement certain que c'est une explication bidon. C'est aussi ce qui se produit depuis environ cent ans.

Le cas actuel des syndicalistes de la tendance de Cochran ne fait pas exception à cette règle. Comme si ça tombait du ciel, nous entendons dire que certains « syndicalistes professionnels » sont soudain contre nous parce que nous sommes « stalinophobes », et qu'ils sont farouchement partisans d'une orientation vers le stalinisme. Alors ça, c'est l'absurdité la plus énorme de tous les temps ! Ils n'avaient jamais eu cette idée en tête avant le début de cette bataille. Et comment auraient-ils pu l'avoir ? Les staliniens se sont isolés eux-mêmes dans le mouvement syndical, et les toucher est un poison. Aller chercher du côté des staliniens, c'est se couper du mouvement syndical, et ce n'est pas ce que ces « syndicalistes » du parti veulent faire.

Les gens du Michigan qui crient à tue-tête que nous devrions avoir une orientation vers les staliniens n'ont pas d'orientation comme ça sur leur propre terrain local. Et ils ont parfaitement raison sur ce point. Je ne nie pas que des gens comme Clarke, Bartell et Frankel ont entendu des voix et eu des visions d'une mine d'or cachée dans les collines staliniennes – et je traiterai de cette hallucination à un autre moment –, mais les syndicalistes partisans de Cochran n'ont pas la moindre intention d'aller prospecter là-bas. Ils ne regardent même pas dans cette direction. Ce qui est stupéfiant, c'est la



Wayne State Labor Archives

La grande grève et l'occupation de l'usine Dodge Main à Detroit dans le Michigan, en 1937. Les mobilisations ouvrières combattives des années 1930 conduisirent à la formation du CIO. Le panneau prévient les briseurs de grève : « Ils ne passeront pas ! »

mauvaise foi de leur soutien à l'orientation vers les stalinien. C'est complètement artificiel, pour des raisons fractionnelles. Non, il faut dire que l'orientation vers le stalinisme, en ce qui concerne les syndicalistes du Michigan, est bidon.

Et qu'est-ce qu'on entend dire ? Qu'ils ont plein de « griefs » contre le « régime » du parti. Je deviens toujours soupçonneux quand j'entends parler de griefs, particulièrement de la part de gens qui n'en parlaient pas avant. Quand je vois des gens se révolter contre le parti sur la base qu'ils ont souffert de l'horrible régime dans notre parti – qui est en réalité le plus équitable, le plus démocratique et le plus accommodant dans l'histoire de la race humaine –, je repense toujours à la formule de J. Pierpont Morgan. Il disait : « Tout le monde a au moins deux raisons de faire ce qu'il fait – une bonne raison, et la vraie raison. » Ils ont donné une bonne raison de leur opposition. Maintenant je veux savoir ce qu'est la foutue vraie raison.

Ca ne peut pas être l'hostilité du parti envers le stalinisme, comme ils le disent – parce que les syndicalistes de la tendance Cochran ne toucheraient pas les stalinien avec des pincettes, même si on était derrière eux avec des baïonnettes et si on mettait des pétards allumés sous leurs basques.

Ca ne peut être le « troisième congrès mondial », dont ils font soudain tout un plat. Ces camarades du Michigan ont beaucoup d'admirables qualités, comme on a pu le voir dans le passé, mais ils sont loin d'être la couche la plus internationaliste du parti ; tant s'en faut. Ils ne sont pas la couche du parti la plus intéressée par les questions théoriques. Le comité local de Detroit, c'est triste à dire, a fait jusqu'ici preuve de la plus grande négligence dans l'enseignement et l'étude de la théorie marxiste, et il le paie maintenant horriblement cher. Ce comité local n'a pas du tout fait de formation ; pas de cours sur le marxisme, pas de cours sur l'histoire du parti, pas de cours sur le troisième congrès mondial ou sur quoi que ce soit d'autre.

Alors quand ils brandissent soudain la revendication que le troisième congrès mondial soit cloué au fronton du parti,

je dis que c'est une « bonne » raison de plus, mais aussi une raison bidon.

La vraie raison est qu'ils sont en révolte contre le parti sans savoir tout à fait pourquoi. Pour un jeune militant, le parti est une nécessité qu'il place plus haut que tout le reste. Le parti était toute la vie de ces militants quand ils étaient jeunes et vraiment combattifs. Ils se fichaient de leur boulot ; aucun danger ne leur faisait peur. Comme tous les autres révolutionnaires de premier ordre, ils auraient quitté un emploi sans la moindre hésitation si le parti voulait qu'ils aillent dans une autre ville, voulait qu'ils fassent ceci ou cela. C'était toujours le parti d'abord.

Le parti est le bien le plus cher pour le jeune militant syndical qui devient un révolutionnaire, la prunelle de ses yeux. Mais pour le révolutionnaire qui se transforme en syndicaliste – nous avons vu tout cela arriver plus d'une fois –, le parti n'a aucune valeur. Celui qui est simplement syndicaliste, qui pense en termes de « politique syndicale », de « blocs de pouvoir » et de petits comités avec des petits charlatans qui sont candidats à de petits postes, en poussant ses intérêts personnels ici et là – pourquoi devrait-il appartenir à un parti révolutionnaire ? Pour une telle personne, le parti est un boulet à traîner, qui interfère avec sa réussite en tant que politicien syndical « pratique ». Et dans la situation politique actuelle dans le pays, c'est un danger – dans le syndicat, dans l'usine, et dans la vie en général.

La grande majorité des syndicalistes du parti comprennent tout ceci aussi bien que nous. L'appel « syndicaliste » vulgaire des partisans de Cochran ne fait que les rebuter, car ils se considèrent d'abord comme des révolutionnaires et ensuite comme des syndicalistes. En d'autres termes, ils sont des hommes de parti, comme le sont tous les révolutionnaires.

Je crois que ça témoigne de la force de notre tradition, pour nos cadres, pour la direction de notre parti, que d'avoir réussi à cantonner la tendance de Cochran à une mince couche des membres du parti. C'est une grande satisfaction, dans ces temps troublés et menaçants, que de voir la grande

majorité du parti rester ferme contre les pressions. Dans la discussion qui va continuer, nous donnerons des coups encore plus puissants et nous arracherons quelques militants ici et là. Nous ne voulons pas que quelqu'un quitte le parti si nous pouvons l'éviter.

Mais sauver des âmes n'est pas notre occupation principale. Nous sommes déterminés à protéger le parti de la démoralisation, et c'est ce que nous ferons. C'est dans ce cadre seulement que nous nous préoccupons des individus. Le sauvetage des éclopés politiques peut être laissé à l'Armée du Salut. Pour nous, le parti passe en premier, et personne ne sera autorisé à le désorganiser.

Cette bataille est de l'importance la plus décisive, car la perspective à laquelle est confronté notre parti est la perspective de la guerre, et tout ce qui va avec. Nous voyons les dangers et les difficultés – ainsi que les immenses opportunités – qui sont devant nous, et c'est justement pour ça que nous voulons que le parti soit en bonne forme avant que les pires coups ne s'abattent sur nous.

La ligne et les perspectives du parti, ainsi que la direction du parti, seront établies dans cette bataille pour une longue période à venir. Quand des temps plus durs arriveront, et quand de nouvelles opportunités se présenteront, nous ne voudrons pas laisser subsister le moindre doute, dans l'esprit d'aucun camarade, sur quell est la ligne du parti et qui sont les dirigeants du parti. C'est dans cette bataille que ces questions devront être réglées.

Le Socialist Workers Party a le droit, par son programme et son histoire, d'aspirer à un grand avenir. C'est mon opinion. C'était l'opinion de Trotsky. Il y a un passage du document de la tendance Cochran qui ironise sur la conférence du SWP de 1946 et sur les « Thèses sur la révolution américaine » adoptées à cette conférence. Le document déclare : « Nous sommes les enfants du destin, au moins dans nos esprits. » Cette façon de tourner en dérision l'aspiration du parti exprime l'entière de l'idéologie capitalarde et pessimiste de la tendance Cochran.

En 1929, quand Trotsky a été expulsé vers Constantinople, la victoire du stalinisme était totale, et il était isolé et presque seul. A l'extérieur de l'Union soviétique, il n'y avait que deux cents personnes environ dans le monde entier qui le soutenaient, et la moitié d'entre elles étaient les forces que nous avons organisées aux Etats-Unis. Trotsky nous a écrit une lettre à cette époque, où il saluait notre mouvement aux Etats-Unis. Il disait que notre travail avait une signification historique mondiale parce que, en dernière analyse, tous les problèmes de notre époque seraient résolus sur le sol américain. Il disait qu'il ne savait pas si une révolution se produirait ici plus tôt qu'en d'autres lieux ; mais dans tous les cas, disait-il, il fallait se préparer en organisant le noyau du parti de la future révolution.

C'est sur cette ligne que nous avons travaillé. Nos cadres ont été éduqués dans cette doctrine. Quand j'ai lu le document des cochraniens, ce cynique rejet de nos aspirations révolutionnaires, je me souviens d'un discours que j'ai prononcé devant nos jeunes camarades il y a treize ans à Chicago. C'était à l'occasion de notre Active Workers Conference [Conférence des travailleurs actifs], qui s'est tenue un mois environ après la mort du vieux, quand tout le monde se sentait orphelin ; quand la question dans l'esprit de tous, ici et dans le monde entier, était de savoir si le mouvement pouvait survivre sans Trotsky.

A la fin de la conférence, j'ai fait un discours et j'ai dit

aux jeunes activistes qui étaient rassemblés là : « Vous êtes les vrais hommes du destin, car vous seuls représentez l'avenir. » Dans les thèses de la conférence de 1946, nous avons exprimé la même conception.

C'est la position de tous nos militants qui sont restés solidaires dans cette longue et dure bataille. Un jeune camarade de Californie, un des principaux activistes du parti, a attiré mon attention sur la remarque ironique des partisans de Cochran et m'a dit : « Qu'est-ce que ça veut dire ? Si je ne pensais pas que notre parti a un grand avenir, pourquoi voudrais-je consacrer ma vie et tout ce que j'ai au parti ? » Quiconque dénigre le parti et fait une croix sur son avenir devrait se demander ce qu'il fait dans le parti. Est-il en visite ?

Le parti exige beaucoup, et vous ne pouvez pas donner beaucoup et tout risquer si vous ne pensez pas que le parti en vaut la peine. Le parti en vaut la peine, car c'est le parti de l'avenir. Et ce parti de l'avenir a une fois encore sa part de chance historique. Une fois encore, comme en 1939-1940, il a l'occasion de régler un conflit fondamental dans une discussion ouverte avant une guerre, à la veille d'une guerre.

Avant la Deuxième Guerre mondiale, le parti a été confronté à une fraction qui menaçait son programme, et par conséquent son droit à l'existence. Nous n'avons pas été obligés de nous précipiter dans la guerre avant que la question ne soit réglée. Nous pouvions travailler ouvertement alors que le reste de nos camarades en Europe étaient dans la clandestinité ou dans des camps de concentration. Nous, ici en Amérique, nous avons eu le privilège de conduire un débat pour l'Internationale tout entière pendant une période de sept mois.

La même chose se reproduit maintenant. Nous devons reconnaître cette chance historique et en profiter. La meilleure manière de le faire est d'étendre et d'amplifier la discussion. Je vais répéter ce que le camarade Dobbs disait, que notre but n'est pas de scissionner le parti mais de stopper la scission et de sauver le parti. Nous essaierons d'éviter une scission par une bataille politique qui frappera l'opposition tellement fort qu'elle ne pourra avoir aucune perspective dans une scission. Si nous ne pouvons pas éviter la scission, nous la réduirons à la plus petite taille possible.

Pendant ce temps, nous développerons le travail du parti sur tous les fronts. Aucun travail du parti ne sera saboté. Si cette tentative est faite, nous mobiliserons nos forces partout et nous prendrons le dessus. Nous ne permettrons pas que le parti soit perturbé par le sabotage ou détourné de son chemin par une scission, pas plus que nous ne l'avons fait en 1940. Nous avons pris un bon départ, et nous ne nous arrêterons pas avant d'avoir remporté une nouvelle fois une victoire complète dans la lutte pour un parti révolutionnaire. ■

Pour contacter la Ligue trotskyste et la Jeunesse spartaciste

Paris Le Bolchévik, BP 135-10
75463 Paris Cedex 10
Tél : 01 42 08 01 49

Rouen Le Bolchévik, BP 240
76003 Rouen Cedex
Tél : 02 35 73 74 47

Lutte fractionnelle et direction du parti

Cannon a prononcé le discours reproduit ci-dessous – probablement sa présentation la plus synthétique des caractéristiques d'un parti de cadres léniniste – lors d'un plénum du comité central du SWP, pour tirer les leçons de la lutte contre la fraction Cochran-Clarke. Les partisans de Cannon-Dobbs avaient auparavant gagné à leurs positions une majorité décisive lors d'un plénum du comité central au mois de mai. La fraction Cochran-Clarke avait accepté de se conformer aux décisions du plénum et d'atténuer sa bataille fractionnelle dans les comités locaux, en continuant les discussions politiques dans le bulletin intérieur. Mais à peine quelques semaines plus tard, la bataille fractionnelle éclata à nouveau, et les partisans de Cochran cessèrent leur contribution financière au parti et commencèrent à se retirer des activités du parti. En octobre, ils organisèrent un boycott systématique du banquet organisé pour le vingt-cinquième anniversaire du journal trotskyste, le *Militant*. Au plénum de novembre, ils furent exclus du parti.

Dans son discours, Cannon rappelle dans les grandes lignes l'histoire des scissions et des fusions à travers lesquelles l'organisation trotskyste américaine a été forgée ; il a relaté cette histoire de façon plus complète dans une série de conférences en 1942, publiées plus tard dans *The History of American Trotskyism* (L'histoire du trotskysme américain – New York, Pathfinder Press, 1944). Après avoir été exclus du Parti communiste en 1928, les premiers trotskystes américains fusionnèrent en 1934 avec l'American Workers Party d'A.J. Muste, pour fonder le Workers Party of the United States (WP/US). Cette fusion eut lieu malgré l'opposition d'un groupe sectaire à l'intérieur du parti, dirigé par Hugo Oehler. Le groupe Oehler allait bientôt scissionner du WP/US, étant opposé par principe à la proposition que les trotskystes américains entrent dans le Parti socialiste (SP), qui attirait alors des jeunes en mouvement vers la gauche. La plus grande partie des trotskystes entrèrent dans le SP en 1936, et firent plus que doubler leurs forces en une année d'intense combat politique. Le SWP fut fondé en 1938 ;

c'est la jeunesse gagnée du SP qui forma le gros de ceux qui scissionnèrent derrière Shachtman et Burnham environ deux ans plus tard. Martin Abern, partisan de longue date de Shachtman et qui n'avait jamais accepté la collaboration de Cannon et Shachtman après 1933, s'empessa avec enthousiasme de rejoindre le nouveau bloc anti-Cannon formé par Shachtman et Burnham.

De 1940 à 1952, comme Cannon le relate ici, il n'y eut que deux escarmouches fractionnelles mineures dans le SWP. Le groupe dirigé par Albert Goldman, l'avocat américain de Trotsky, et par Felix Morrow quitta le SWP pour l'organisation de Shachtman en 1946. J.R. Johnson (C.L.R. James) avait soutenu Shachtman en 1940 ; Johnson et ses partisans retournèrent dans le SWP en 1947 et scissionnèrent à nouveau en 1951. Les textes de Cannon sur ces batailles internes ont été publiés plus tard dans *James P. Cannon Writings and Speeches, 1945-47 : The Struggle for Socialism in the « American Century »* (Textes et discours de James P. Cannon, 1945-47 : la lutte pour le socialisme dans le « siècle américain » – New York, Pathfinder Press, 1977).

Cannon décrit aussi les bagarres fractionnelles imprincipielles qui sévissaient dans le Parti communiste américain (CP) des premières années. Après la mort soudaine de C.E. Ruthenberg, secrétaire général du CP, en 1927, son groupe fractionnel, dont Jay Lovestone prit la direction, soutint Boukharine contre Staline ; ses membres furent exclus en 1929. William Z. Foster, auparavant allié de Cannon, devint un des principaux larbins américains de Staline, tout comme William Weinstone. Quand Cannon et une centaine des partisans de sa fraction furent exclus pour trotskysme en 1928, celui avec lequel il dirigeait cette fraction, William F. (Bill) Dunne, était en mission pour le Comintern. Bill Dunne resta dans le CP, mais trois de ses frères allaient devenir des trotskystes et des dirigeants du comité local de Minneapolis.

Ce discours a été traduit de *Fourth International* (novembre-décembre 1953). Il a été ensuite publié en anglais dans le recueil *Speeches to the Party*.

Nous sommes tous conscients, camarades, d'être arrivés au terme de cette longue bataille fractionnelle dans le parti. Il ne nous reste plus qu'à en tirer le bilan.

Cela a été une longue bataille fractionnelle, et elle n'a été amenée à sa conclusion définitive que quand elle est parvenue complètement à maturité. La minorité cochranienne a eu une année entière pour travailler et s'organiser en fraction clandestine dans le parti. Une année entière. Ensuite, nous les avons finalement forcés à se montrer au grand jour, et nous avons eu cinq mois d'intenses discussions, avec davantage de bulletins internes publiés que même au cours de la grande bataille de 1939-40. Puis nous avons eu le plénum de mai et la trêve, que les cochraniens ont signée mais n'ont pas respectée.

Ensuite, encore cinq mois de bataille, pendant lesquels les

cochraniens ont développé leurs positions jusqu'à leur conclusion logique, et ont montré, dans l'action, qu'ils étaient une tendance antiparti, antitrotskyste. Ils ont organisé une campagne de sabotage des activités du parti et des finances du parti, dont le point culminant a été le boycott de notre meeting pour le 25^e anniversaire. Ensuite, nous en sommes arrivés à ce plénum de novembre, où les dirigeants cochraniens ont été mis en accusation pour leur trahison et suspendus. Et c'est la fin de la bataille fractionnelle dans le SWP.

Au vu des faits, personne, en toute justice, ne peut dire que nous avons été impatients ; que quoi que ce soit a été fait à la hâte ; qu'il n'y a pas eu une discussion libre et ample ; qu'il n'y a pas eu abondance de preuves de déloyauté avant qu'on en vienne aux mesures disciplinaires. Et surtout,

personne ne peut dire que la direction a hésité à faire tomber le couperet quand le temps était venu. C'était son devoir. Dans notre parti démocratique, les droits d'une minorité n'ont jamais inclus et n'incluront jamais celui d'être déloyal. Il n'y a ni lieu ni place pour les briseurs de grève dans le SWP.

* * *

Fusions et scissions

Trotsky a fait remarquer qu'unifications et scissions sont des méthodes similaires de construction du parti révolutionnaire. C'est une remarque d'une profonde vérité, comme l'expérience l'a montré. Le parti qui a mené la Révolution russe à la victoire était le produit de la scission de 1903 avec les menchéviks, de plusieurs fusions et scissions survenues entre-temps, et de la réunification finale avec Trotsky en 1917. La combinaison des scissions et fusions a rendu possible le parti de la victoire dans la Révolution russe.

Nous avons vu le même principe à l'œuvre dans notre propre expérience. Nous avons commencé par une scission avec les stalinien. La fusion avec le groupe de Muste en 1934, et plus tard avec l'aile gauche du Parti socialiste, ont été des jalons importants dans la construction de notre organisation. Mais ces fusions n'ont pas été plus importantes, et se situaient plutôt au même niveau, que la scission avec les sectaires ultra-gauches en 1935 ou avec les révisionnistes autour de Burnham en 1940, ou que la scission avec les nouveaux révisionnistes aujourd'hui. Tous ces épisodes font partie du processus de construction du parti révolutionnaire.

La loi énoncée par Trotsky, comme quoi les fusions et les scissions sont des méthodes similaires de construction du parti, n'est vraie qu'à la condition que la fusion comme la scission soient chaque fois correctement motivées. Si elles ne sont pas correctement préparées et correctement motivées, elles peuvent s'avérer avoir un effet perturbateur et désorganisateur. Je peux vous en donner des exemples.

La fusion de l'Opposition de gauche en Espagne, sous la direction de Nin, avec le groupe opportuniste de Maurín, qui donna naissance au POUM, a été un des facteurs décisifs de la défaite de la Révolution espagnole. Le délayage du pro-

gramme du trotskysme pour les besoins de l'unification avec un groupe opportuniste a privé le prolétariat espagnol du programme clair et de la direction résolue qui auraient pu faire la différence dans la Révolution espagnole en 1936.

Inversement, les scissions dans l'organisation trotskyste française avant la Deuxième Guerre mondiale – il y en a eu plusieurs dont aucune n'était correctement motivée – ont contribué à la démoralisation du parti. Nous avons eu la chance de ne pas avoir fait de fausses fusions et de fausses scissions. Nous n'avons jamais eu de scission après laquelle le parti n'est pas reparti de l'avant dès le lendemain, précisément parce que la scission était correctement préparée et correctement motivée.

Le parti n'était pas prêt pour la scission quand s'est ouvert notre plénum, en mai dernier. A cette époque, la minorité était loin d'avoir développé ses conceptions révisionnistes en actes d'une manière qui puisse convaincre chacun des membres du parti qu'elle n'avait rien à voir avec nous. C'est pour cette raison que nous avons fait des concessions considérables, pour éviter une scission. Avec le même raisonnement, c'est parce que tout était clair et que tout était mûr en novembre, que nous avons scissionné à ce moment-là – sans la moindre hésitation. Et si, en vous rappelant la bataille, vous reconnaissez la patience et la retenue méritoires dont la direction du parti a fait preuve dans cette longue lutte, n'oubliez pas d'ajouter qu'il faut mettre également à son actif l'action résolue et décisive engagée à ce plénum pour mettre un terme à cette affaire.

La scission de 1940

Je pense qu'il serait utile pour nous de faire une comparaison entre cette scission, que nous considérons comme progressiste et comme une contribution au développement du parti révolutionnaire en Amérique, et la scission de 1940. Il y a des similitudes et des différences. Elles sont similaires dans la mesure où la question fondamentale posée dans chacun des cas était le révisionnisme. Mais le révisionnisme de 1940 était loin d'être aussi profond et aussi tranché que le révisionnisme avec lequel nous avons scissionné aujourd'hui. Burnham, c'est vrai, avait abandonné le programme du marxisme, mais il ne l'a fait ouvertement que dans les dernières étapes de la bataille, quand il a jeté le masque. Et Shachtman ne l'a pas suivi complètement. Shachtman, jusqu'au moment de la scission, ne révisait pas ouvertement notre programme sur l'Union soviétique, qui était la question centrale en discussion.

Il laissait la question ouverte, et déclara même dans un de ses derniers documents que si les impérialistes attaquaient l'Union soviétique, il se prononcerait pour la défense. Quant au troisième dirigeant, Abern, il ne faisait absolument aucune concession théorique au révisionnisme. Il se considérait toujours comme un trotskyste orthodoxe, et pensait que toute cette bataille portait sur la question organisationnelle. Il se trompait lourdement, mais la lutte définitive entre le trotskysme orthodoxe et le révisionnisme n'était en aucune manière aussi claire, nette et profonde en 1940 qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cela a été illustré par le fait que quand Burnham, quelques mois plus tard, poussa son révisionnisme à sa conclusion logique et abandonna complètement le mouvement, Shachtman et Abern reculèrent.

Les deux scissions, celle-ci et celle de 1940, sont similaires en ce qu'elles étaient toutes deux inévitables. Dans les deux cas, les divergences avaient mûri jusqu'au point où



Cambio 16

Andres Nin, en s'unissant avec la tendance Maurín pour former le POUM, a subordonné les intérêts de la classe ouvrière au front-populisme bourgeois, pavant la voie à Franco et ses massacres sanglants.



Monard Press

Dirigeants du SWP, alors révolutionnaire, au cours du plénum du comité national de 1938. De gauche à droite Felix Morrow, Martin Abern, James Cannon, Max Shachtman, Nathan Gould (de dos), George Clarke et James Burnham.

nous ne pouvions plus parler le même langage ou vivre dans le même parti. Quand les partisans de Shachtman nous ont présenté leur ultimatum, et ont exigé d'être autorisés à avoir leur propre journal, leur propre revue, leur propre apparition publique, ils ne faisaient qu'exprimer leur conviction profonde qu'ils devaient parler un langage différent du nôtre ; qu'ils ne pouvaient pas, en conscience, diffuser ce que nous écrivions dans notre presse et qui était conforme à la ligne orthodoxe. Et comme nous ne pouvions pas tolérer cela, la scission était inévitable.

* * *

La scission actuelle est différente de celle de 1940, dans le sens où elle est plus définitive. Pas un seul participant à ce plénum n'envisage quelque relation future que ce soit à l'intérieur du même parti avec les briseurs de grève de la bande à Pablo-Cochran. Tout doute à ce sujet est exclu. Il est absolument certain que depuis hier matin, 11 heures, heure à laquelle ils ont quitté la salle – pas avec un éclat mais avec un ricanement – ils sont partis pour de bon. On peut envisager tout au plus que des militants individuels qui ont été pris dans la lame de fond puissent revenir au parti un par un. Et bien sûr, ils seront accueillis. Mais en ce qui concerne le noyau principal de la fraction minoritaire, ils ont rompu avec nous pour toujours. Le jour où ils ont été suspendus du parti, relevés de leurs obligations envers lui, était probablement le plus beau jour de leur vie.

Les partisans de Shachtman, par contre, ont continué à protester pendant longtemps qu'ils voulaient l'unité. Et même six ou sept ans après la scission, en 1946 et en 1947, nous avons effectivement engagé des négociations d'unification avec les shachtmanistes. A un moment, au début de 1947, nous avons conclu un accord de fusion avec eux, ce qui illustre le point que j'ai fait, comme quoi la scission de 1940 n'était en aucune manière aussi tranchée et finale que la scission d'aujourd'hui. Nous en avons fini avec Pablo et le pablisme pour toujours, non seulement ici mais au niveau international. Et personne ne nous fera perdre de temps avec des négociations pour un compromis, ou une quelconque absurdité de ce genre. Nous sommes en guerre avec ce nouveau révisionnisme, qui s'est épanoui en réaction aux évé-

nements qui ont suivi la mort de Staline en Union soviétique, en Allemagne de l'Est et dans la grève générale française.

Différences entre les scissions

Il existe également des différences entre les deux scissions à d'autres égards, des différences importantes, et plus favorables pour le parti. D'abord, en ce qui concerne la taille de la scission. En 1940, les shachtmanistes n'avaient pas moins de 40 % du parti et une majorité de l'organisation de jeunesse. Si vous comptez la jeunesse, qui n'avait pas le droit de vote dans le parti, c'était presque une scission à 50-50. Ce groupe-ci emporte avec lui à peine 20 %. C'est une des différences.

Une deuxième différence, c'est qu'en 1940 la scission a carrément coupé en deux la direction. On ne perdait pas seulement quelques personnes dont on pouvait facilement se passer. Pendant des années, le noyau politique central de la direction centrale du parti avait été Burnham, Shachtman et Cannon. Ils en ont pris deux sur les trois. Ils avaient la majorité au comité politique du parti, tel qu'il était constitué, jusqu'au moment où la bataille a éclaté, en septembre 1939. Nous avons dû réorganiser le comité politique au plénum d'octobre 1939, de façon à instaurer le contrôle de la majorité dans le comité politique.

Shachtman et Burnham n'étaient nullement de simples potiches dans le comité politique. Ils étaient les rédacteurs en chef de la revue et du journal et ils assuraient pratiquement tout le travail rédactionnel. Il y avait une division du travail entre eux et moi : je m'occupais de diriger le travail organisationnel et syndical, de l'administration et des finances – et de toutes les autres besognes dont les intellectuels, en règle générale, n'aiment pas s'embarrasser – et ils écrivaient, presque tout. Et quand ils avaient la bonne ligne politique, ils écrivaient très bien, comme vous le savez.

Donc, en 1940, il y a eu une réelle scission, non seulement dans la direction politique, mais aussi au niveau des cadres de l'appareil du parti. Au moment de la scission, il y avait beaucoup d'appréhension de la part de certains de nos camarades. Que diable allions-nous faire sans ces forces intellectuelles de première classe, sans ces écrivains

efficaces, etc. ? Et de leur part, il y avait une grande jubilation, et une conviction profonde que nous n'allions jamais pouvoir nous en sortir, parce qu'ils avaient pris tous les écrivains.

Eh bien, pratiquement tous les camarades qui dirigent le parti maintenant, et qui font tout le travail de cadres dirigeants, très peu d'entre eux étaient ne serait-ce que membres du comité national [équivalent de comité central] à cette époque. Ceux qui en étaient membres étaient en train d'acquiescer leur première expérience, et ils n'avaient pas encore vu reconnaître leurs talents d'écrivains, d'orateurs et de politiciens. Le camarade Dobbs, par exemple, qui vient du mouvement de masse, n'était à New York que depuis deux ou trois mois. Un certain nombre d'autres camarades, qui étaient membres ou membres suppléants du comité national, ne se considéraient pas encore, ou n'étaient pas considérés comme faisant réellement partie de l'équipe de cadres dirigeants du parti. En 1940, la scission a traversé au cœur du collectif dirigeant.

* * *

Et puis la scission de 1940 avait une troisième caractéristique. L'opposition petite-bourgeoise a quitté le parti avec la majorité de la jeunesse, qui, comme disait le camarade Dobbs, a plus de « pêche ». Ils étaient convaincus qu'avec leur dynamisme, avec leur capacité de partir au quart de tour, avec leur conception de « parti en campagne », et avec leurs écrivains, ils montreraient bientôt qu'ils pouvaient construire un parti plus vite, plus grand, meilleur – à la californienne – que nous. Nous n'étions pas d'accord avec eux, mais c'est comme ça qu'ils ont commencé.

Et n'oubliez pas qu'ils ont commencé presque la semaine d'après avec un nouveau parti. Ils l'ont appelé le « Parti des travailleurs » [Workers Party] et ils sont arrivés avec un nouvel hebdomadaire et une revue qu'ils nous ont volée. Pendant une période considérable, ils ont pensé qu'ils étaient pour nous des concurrents sérieux dans la lutte pour gagner l'adhésion de l'avant-garde des ouvriers de ce pays. Voilà à quoi nous étions confrontés en 1940. Nous avons été obligés de prendre des cadres sans expérience préalable et de les pousser dans des postes de responsabilité au comité politique [équivalent de bureau politique] et dans la presse ; et de commencer à les former en tant que dirigeants dans le feu de la lutte.

Le parti continue son chemin

La scission de 1953 est très différente, à différents égards. D'abord, j'ai mentionné la taille. Elle est beaucoup plus petite. Deuxièmement, cette fois-ci l'équipe de cadres dirigeants n'est pas coupée en deux, comme certaines personnes pourraient le croire en voyant ces noms – Cochran, Clarke, Bartell, Frankel, etc. Ce sont des gens talentueux ; ils faisaient partie du groupe des cadres dirigeants ; mais ils n'en étaient pas un élément indispensable. Nous avons eu cinq mois de « scission à froid » depuis le plénum du mois de mai, pour le confirmer par l'expérience. Pendant toute cette période, les cochraniens n'ont fait absolument aucun travail constructif pour le parti. Inspirés par le grand dieu Pablo, ils ont exclusivement consacré leurs efforts au fractionnalisme, à faire obstruction au travail du parti, et à saboter les finances du parti. Et quel en a été le résultat ? Nous nous sommes aperçus, dans les cinq mois qui ont suivi le plénum de mai, que ces gens-là ne sont nullement indispen-

sables au travail rédactionnel du parti, au travail politique du parti, au travail organisationnel du parti, ou au soutien financier du parti.

Le parti continue son chemin sans eux, et malgré eux, depuis cinq mois. La scission au niveau des cadres s'est avérée n'être que le départ d'un petit fragment. Nous en avons fait le test pendant cinq mois de scission à froid, avant de finalement faire face au problème avec une scission à chaud, et nous le savons. Il n'y aura absolument aucune perturbation dans la direction, pas de quête frénétique pour trouver qui va occuper les postes laissés vacants par ces extrotrskystes devenus des révisionnistes. Les postes sont déjà occupés, débordent presque, pour ainsi dire. Tout marche bien. Voilà l'expérience de la scission à froid qui a entraîné en longueur depuis le mois de mai.

* * *

Troisièmement, personne ne peut imaginer que ces gens-là oseront même envisager de lancer un nouveau parti et un journal d'agitation. Premièrement, ils ne croient pas en leur propre capacité à construire un parti. Deuxièmement, ils ne croient pas en la capacité de qui que ce soit à construire un parti. Et en troisième lieu, ils ne croient pas à un parti révolutionnaire d'avant-garde. Ils ne vont donc pas se confronter à nous avec un parti concurrent, qui prétendrait être l'avant-garde trotskyste et le noyau du futur parti de masse de la révolution.

Dans leurs plans optimistes maximum, leur ambition c'est d'être un petit cercle de propagande qui publiera une petite revue, dans laquelle ils observeront, ils analyseront et ils expliqueront les choses au profit des « éléments politiques sophistiqués », c'est-à-dire les staliniens et des charlatans « progressistes » du mouvement ouvrier. Des critiques qui restent sur la touche, des observateurs, des analystes et des abstentionnistes – voilà le genre d'opposition qu'ils vont nous offrir. Pas un parti concurrent.

Ils ne seront pas un obstacle pour nous dans notre lutte en tant que parti dans les campagnes électorales – parce qu'ils ne croient pas aux campagnes électorales. Dans la première période qui a suivi notre scission avec les partisans de Shachtman, ceux-ci avaient pris l'habitude de présenter leurs propres candidats contre nous à New York et ailleurs ; et en général, ils essayaient de nous faire concurrence, leur parti contre notre parti. Ça ne sera pas le cas avec les cochraniens. Si nous voulons avoir un débat quelconque avec ces gens-là, je pense que nous devons aller les débuser là où ils se cachent. Et à certains endroits, ce sera une tâche difficile, en particulier à Detroit et à San Francisco.

* * *

Un test pour une direction

Une lutte fractionnelle est un test pour une direction. La lutte fractionnelle fait partie du processus de construction d'un parti révolutionnaire des masses ; ce n'est pas toute la lutte, mais ça en fait partie.

Certains camarades, en particulier ceux qui font du travail de masse, qui veulent s'impliquer en permanence dans un travail constructif, qui sont perturbés et irrités par les argumentations, les querelles et les batailles fractionnelles, doivent apprendre qu'ils ne pourront avoir la paix dans le parti que s'ils se battent pour elle. La bataille fractionnelle est un des moyens d'obtenir la paix.

Le parti, comme vous le savez, a connu la paix et la solidarité au niveau interne pendant toute la période qui va de 1940 à 1951 ; onze ans, si l'on excepte cette petite escarmouche avec Goldman et Morrow, qui n'a pas été grand-chose – onze ans de paix et de vie interne normale. Cette « longue paix » fit traverser au parti la guerre, le procès et l'emprisonnement des 18, le boom de l'après-guerre et la première période de la chasse aux sorcières [maccarthyste]. Cette paix et cette solidarité internes ne sont pas tombées du ciel. Elles ne nous ont pas été « données ». Nous nous sommes battus pour ça, et nous l'avons obtenu par la lutte fractionnelle avec l'opposition petite-bourgeoise pendant les huit mois allant de septembre 1939 à avril 1940.

Chaque lutte fractionnelle sérieuse, correctement orientée par une direction consciente, se développe par étapes progressives ; elle a un début, un milieu et une fin : et à chaque étape de la lutte, la direction est mise à l'épreuve. Sans une direction consciente, le fractionnalisme peut dévorer et détruire un parti. Le fractionnalisme sans direction, parfois même la plus petite querelle, peut mettre un parti en pièces. Nous l'avons vu plus d'une fois. Tout dépend des dirigeants, de leur niveau de conscience. Ils doivent savoir comment et quand commencer la bataille fractionnelle ; comment la mener ; et comment et quand la terminer.

* * *

Les deux premières étapes de la lutte contre les révisionnistes-liquidateurs dans le SWP – le début et le milieu – sont déjà derrière nous. Maintenant on arrive à la fin. Nous aurons tout le temps de réfléchir sur l'expérience des deux premières étapes plus tard. Je pense que ce serait malvenu et pire qu'un gaspillage de temps, à l'étape où il faut finalement agir pour terminer la bataille, que de commencer à évoquer des souvenirs et à examiner combien d'erreurs ont été commises, qui a fait telle ou telle erreur, et ainsi de suite.

L'essentiel est que les cadres dirigeants du parti, dans leur ensemble, aient vu le problème à temps, aient pris la situation à bras le corps et l'aient exposée au grand jour, pendant cinq mois de discussion libre. Ensuite, au plénum de mai, nous avons proposé une trêve à la minorité, afin de lui donner une chance de reconsidérer la voie sur laquelle elle s'était engagée, ou de définir les questions plus clairement dans une discussion objective. Ensuite, quand les cochraniens ont rompu la trêve, nous avons vécu cinq mois de « scission à froid », et au plénum nous en avons finalement terminé.

Et tout cela a été accompli sans que le parti soit perturbé ou démoralisé. C'est la chose essentielle. Nous pouvons laisser pour plus tard les retours en arrière, les interrogations ou les analyses pour savoir si une petite erreur a été commise ici ou là par tel ou tel. Maintenant, ça n'est pas important. C'est le troisième point qui est important maintenant – comment finir la bataille fractionnelle. Et là encore, c'est une question de direction.

* * *

La question du parti

La direction est le problème non résolu de la classe ouvrière du monde entier. La seule barrière entre la classe ouvrière mondiale et le socialisme est le problème non résolu de la direction. Voilà ce que veut dire « la question du

parti ». C'est ce que veut dire le *Programme de transition* quand il déclare que la crise du mouvement ouvrier est la crise de la direction. Ça veut dire que tant que la classe ouvrière n'aura pas résolu le problème de créer le parti révolutionnaire, l'expression consciente du processus historique qui pourra diriger les masses en lutte, la question restera non résolue. C'est la plus importante de toutes les questions : la question du parti.

Et si notre rupture avec le pablisme, comme nous le voyons clairement maintenant ; si elle se réduit à un seul point et se concentre en un seul point, c'est ça : c'est la question du parti. Cela nous apparaît clairement maintenant, car nous avons vu, dans l'action, le développement du pablisme. L'essence du révisionnisme pabliste est le renversement de cette partie du trotskysme qui, aujourd'hui, est sa partie la plus vitale – la conception de la crise de l'humanité comme une crise de la direction du mouvement ouvrier, résolue dans la question du parti.

Le pablisme ne vise pas seulement à renverser le trotskysme ; il vise à renverser cette partie du trotskysme que Trotsky a apprise de Lénine. La plus grande contribution de Lénine, pour toute son époque, a été son idée et son combat résolu pour construire un parti d'avant-garde capable de diriger les ouvriers dans une révolution. Et il n'a pas limité sa théorie à l'époque de sa propre activité. Il est remonté jusqu'en 1871, et il a dit que le facteur décisif dans la défaite de la première révolution prolétarienne, la Commune de Paris, avait été l'absence d'un parti de l'avant-garde marxiste révolutionnaire, capable de donner au mouvement de masse un programme conscient et une direction résolue. C'est l'acceptation par Trotsky de cette partie de Lénine, en 1917, qui a fait de lui un léniniste.

C'est inscrit dans le *Programme de transition*, cette conception léniniste du rôle décisif du parti révolutionnaire. Et c'est ce que les pablistes jettent par-dessus bord, pour mettre à la place la conception que les idées pourront réussir d'une manière ou d'une autre à s'infiltrer dans la bureaucratie traître, les staliniens ou les réformistes, et puis d'une manière ou d'une autre, le « Grand Soir », la révolution socialiste sera accomplie et parachevée sans un parti marxiste révolutionnaire, c'est-à-dire léniniste-trotskyiste. C'est l'essence du pablisme. Le pablisme, c'est la substitution au parti et au programme de la secte et de la révélation.

* * *

Les cadres dirigeants

Le problème du parti a un autre aspect. Le problème du parti c'est le problème de la direction du parti. Je crois que tout comme le problème du parti est le problème que la classe ouvrière doit résoudre avant que la lutte contre le capitalisme puisse aboutir à un succès définitif, le problème du parti est le problème de la direction du parti.

On ne peut pas construire un parti révolutionnaire sans le programme. Nous le savons tous. Avec le temps, le programme créera le parti. Mais c'est là précisément le rôle des dirigeants conscients : gagner du temps. Du temps c'est l'essentiel, à notre époque, alors que les années comptent pour des siècles. Il est assurément difficile de construire un parti sans direction, sans cadres. En fait, c'est impossible.

Regardez dans le monde entier, regardez toutes les expériences du dernier quart de siècle, dans un pays après l'autre, là où l'on pouvait trouver les écrits et les enseignements de

Trotsky, là où le programme était connu, et que voyez-vous ? Là où ils n'avaient pas les dirigeants pour construire le parti, là où ils n'avaient pas les cadres, le parti n'a pas représenté grand-chose. D'un autre côté, les partis qui avaient produit des dirigeants capables de travailler ensemble en tant qu'équipe sont restés fermes et solides et ont préparé leur avenir de façon consciente.

Les cadres dirigeants jouent, relativement au parti, le même rôle décisif que le parti relativement à la classe. Ceux qui essaient de morceler les équipes de cadres des partis trotskystes, forgées par l'histoire, comme le font les pablistes dans un pays après l'autre, visent en réalité à briser ces partis et à liquider le mouvement trotskyste. Notez-le bien : j'ai dit « essayer » et « viser », je n'ai pas dit « réussir ». Ils ne réussiront pas. Les partis trotskystes liquideront les liquidateurs, et le SWP a le haut privilège historique de montrer l'exemple.

* * *

Une fois le programme donné, c'est la construction d'équipes de cadres dirigeants qui est la clé pour construire des partis révolutionnaires ; et la première de ces tâches nécessite un niveau de conscience encore plus élevé et un projet plus délibéré que la seconde. Bien sûr, chaque parti, à chaque génération depuis le *Manifeste du parti communiste* a eu une sorte de direction. Mais il y a eu très peu de choix conscients quant à sa sélection, et c'est pour cette raison, entre autres, que le vrai problème est resté non résolu. Les expériences du passé, à cet égard, sont riches de leçons sur le thème de ce qu'il ne faut pas faire.

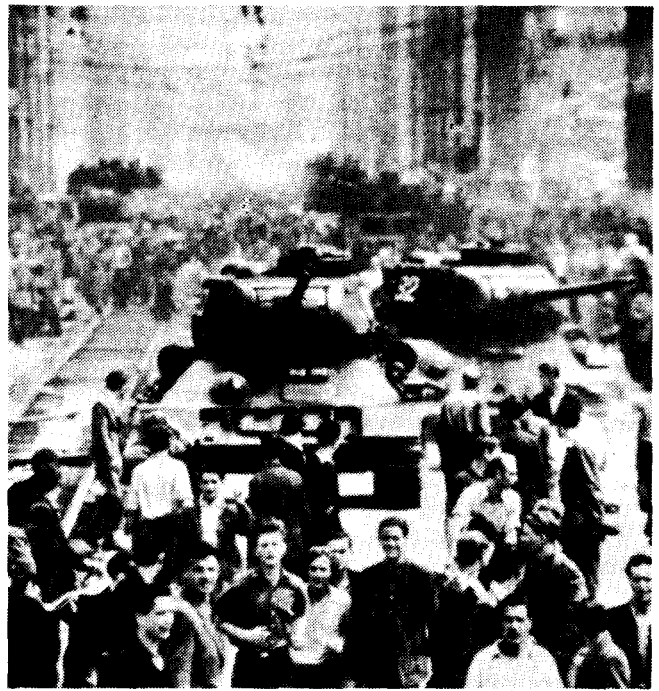
La génération actuelle de l'avant-garde révolutionnaire, qui peut bénéficier des enseignements de Lénine et de Trotsky, a maintenant pour devoir suprême d'étudier les erreurs tragiques du passé à cet égard, afin de les éviter et de remplacer les méthodes aléatoires par une théorie consciente et un projet délibéré pour construire des équipes dirigeantes.

Types de direction

Le premier, et peut-être le pire, des types de directions de parti que nous avons vues et connues, même dans la Quatrième Internationale, c'est la direction non organisée, composée de stars individuelles douées, qui tirent à hue et à dia, en gaspillant leur énergie dans des rivalités personnelles, en se disputant sur des brouilles, et qui sont incapables d'organiser une division du travail raisonnable. Cela a été l'expérience tragique de nombreuses sections de la Quatrième Internationale, en particulier de la section française. Je ne sais pas comment vont les choses en France aujourd'hui, mais ce que je sais, c'est que la section française de la Quatrième Internationale ne deviendra jamais un vrai parti si elle n'apprend pas à discipliner ses divas, et à les faire travailler ensemble.

Un deuxième type de direction est la direction d'une clique. Dans chaque clique dirigeante, il y a une certaine coordination, une certaine organisation et une certaine division du travail, et parfois ça a bonne apparence... tant que ça dure. Mais une clique se maintient par des relations personnelles – ce que Trotsky, qui détestait les cliques, appelait le « copinage » – et elle porte en elle, par ce fait même, un défaut rédhibitoire : des querelles personnelles peuvent la briser. C'est là le sort inévitable de toutes les cliques politiques.

Une clique permanente, ça n'existe pas, et ne peut pas



Der Spiegel

Insurrection ouvrière antistalinienne en Allemagne de l'Est, en 1953. Le courant liquidationniste de Pablo et de Cochran-Clark qui n'avait pas de perspective de révolution politique, cherchait, au contraire, une prétendue aile gauche du stalinisme, abandonnant la lutte pour un parti trotskyste.

exister, même si les meilleurs amis, les meilleurs copains du monde se mettent ensemble pour former un cercle exclusif et se disent : « Maintenant, nous avons les choses en main, et nous allons tout faire marcher bien. » Les grandes bourrasques et les vagues de la lutte de classe secouent continuellement cette petite clique. Des problèmes se posent. Des incompatibilités personnelles et des frictions se développent. Et ensuite viennent les querelles et les chamailleries personnelles, les batailles fractionnelles dénuées de signification et les scissions insensées, et la clique tourne au désastre. Le parti ne peut pas être dirigé par une clique. Pas pour très longtemps, en tous cas.

* * *

Il y a une troisième méthode de direction que je n'ai découverte, je vous l'avoue franchement, qu'après mon soixantième anniversaire. C'est la direction de secte. Je dois reconnaître que j'ai vécu soixante ans dans ce monde avant de me rendre compte, par hasard, que les sectes politiques ça existe. Je n'en croyais pas mes yeux quand j'ai vu le groupe Johnson en action dans notre parti. J'ai vu une secte dépendant d'une seule personne, une sorte de messie. Et je me suis dit : « Incroyable mais vrai ! On n'est jamais trop vieux pour apprendre quelque chose de nouveau. »

Une secte a besoin comme base de nigauds sans cervelle. Mais ce n'est pas tout. Pour qu'une secte existe, il ne suffit pas qu'un dirigeant ait des partisans attachés à sa personne – tous les dirigeants ont une influence personnelle, plus ou moins grande – mais le dirigeant d'une secte doit être lui-même animé d'une mentalité de secte. Il doit être un mégalomane qui reçoit des révélations de l'extérieur du domaine de la réalité. Le dirigeant mégalomane d'une secte est

susceptible de sauter dans n'importe quelle direction à n'importe quel moment, et tous les disciples le suivent automatiquement, comme des moutons de Panurge, même jusqu'à l'abattoir.

C'est ce qui s'est passé avec les johnsonistes. La secte a suivi Johnson, pas simplement à cause de sa théorie de l'Union soviétique – d'autres gens ont cette théorie ; il y a beaucoup de gens dans le monde qui ont cette théorie sur le « capitalisme d'Etat ». Les johnsonistes étaient les disciples personnels de Johnson en tant que messie ; et quand il leur a finalement fait signe de sauter hors de ce parti, pour des raisons connues de lui seul, mais soi-disant à cause de griefs personnels qu'il avait conçus, dont eux ignoraient tout et venaient juste d'apprendre l'existence, ils ont tous quitté le parti au même instant, heure de New York. Une secte, c'est ça. La secte pabliste est, comme n'importe quelle autre, capable de bondir dans n'importe quelle direction à n'importe quel moment, à chaque fois que le dirigeant a une révélation. On ne peut pas laisser le parti de l'avant-garde ouvrière dans les mains d'une secte ou d'un dirigeant de secte.

Il y a une quatrième méthode de direction, qui est assez courante. Je l'ai beaucoup vue en mon temps – c'est la direction d'une fraction permanente. Et c'est là quelque chose contre quoi nous devons être vigilants, parce que nous venons de traverser une bataille fractionnelle rude, et qu'à travers cette bataille des liens très étroits se sont tissés entre nous. Il est absolument nécessaire que la direction voit clairement ce qu'est une fraction temporaire, quels sont ses buts légitimes, quelles sont ses limites, et le danger que la fraction se durcisse en une fraction permanente.

* * *

Le durcissement des fractions

Il n'y a pas dans le mouvement ouvrier politique de pire abomination qu'une fraction permanente. Il n'y a rien qui puisse démoraliser la vie interne d'un parti plus efficacement qu'une fraction permanente. Vous allez dire que c'est en contradiction avec l'expérience de Lénine. N'a-t-il pas organisé une fraction en 1903, la fraction bolchévique, et cette fraction n'est-elle pas restée une fraction dure et solide jusqu'à la révolution ? Pas totalement. La fraction de Lénine, qui avait scissionné des menchéviks en 1903, et qui par la suite a eu des négociations avec eux, et à plusieurs reprises s'est unie avec eux dans un seul parti, tout en restant une fraction, n'était une fraction que dans sa forme extérieure.

Fondamentalement, le noyau du parti bolchévique de la révolution d'Octobre était la fraction bolchévique de Lénine. C'était un parti. Et la preuve que c'était un parti et non une fraction exclusive de Lénine, c'est qu'à l'intérieur de la fraction bolchévique il y avait différentes tendances. Il y avait des bolchéviks de gauche et de droite. A certains moments, certains d'entre eux ont polémique ouvertement avec Lénine. Les bolchéviks ont même eu des scissions et des réunifications entre eux. Lénine ne considérait pas la fraction bolchévique comme une corporation fermée qu'il allait garder toute sa vie avec lui.

Pendant les jours décisifs de 1917, quand il a produit ses Thèses d'avril, il a montré que sa conception était en réalité celle d'un parti en s'unissant avec Trotsky, ce qui faisait toute la différence du monde. C'était un acte pro-parti. Et

quelques mois plus tard, quand Zinoviev et Kamenev, les plus proches collaborateurs de Lénine, se sont lourdement trompés sur l'insurrection, il a fait cause commune avec Trotsky pour les terrasser. La fraction de Lénine était en réalité un parti.

* * *

Nous avons vu des fractions qui sont nées d'une lutte séparée, qui se sont consolidées et durcies, et qui se sont maintenues après que les événements qui les avaient fait naître ont cessé d'exister. C'était dans le vieux Parti communiste.

Son équipe dirigeante, dans son ensemble, était issue de la fusion de gens aux expériences différentes. Il y avait les New-Yorkais, et quelques autres, qui venaient du Parti socialiste, dont l'expérience était du domaine du socialisme parlementaire, des campagnes électorales, etc. – un groupement purement « politique ». Ruthenberg, Lovestone, etc. représentaient cette expérience. Il y avait une autre tendance dans le parti, représentée par « ceux de l'Ouest » – ceux qui avaient une expérience syndicaliste, de travail dans le mouvement syndical, dans les grèves, dans l'« action directe » de la lutte de classe. Foster, Bill Dunne, Swabeck, moi-même, etc. représentaient cette origine.

Nous avons formé tout naturellement des tendances différentes. Chacune avait en partie raison et en partie tort. Et dès le début nous n'avons cessé de ferrailer les uns contre les autres. Ces tendances ont fini par se durcir et devenir des fractions. Et plus tard, après quelques années d'expérience, nous en avons appris davantage les uns sur les autres, et les vraies divergences se sont réduites. Mais les fractions en tant que formations sont restées. Combien de fois les deux fractions se mettaient d'accord sur ce qu'il fallait faire ; se mettaient d'accord sur toutes les résolutions pour la convention ; et pourtant, les fractions continuaient à exister.

Dégénérescence du fractionnalisme

Dans de telles circonstances, les fractions ont dégénéré et sont devenues des bandes qui luttaient pour le pouvoir, et ceci a grandement facilité la dégénérescence du Parti communiste. Le Comintern aurait dû nous aider à unifier les cadres dirigeants, mais au lieu de cela, il a attisé les flammes du fractionnalisme afin de pêcher lui-même dans ces eaux troubles pour créer sa propre fraction stalinienne. C'était une époque amère. J'ai commencé à me révolter contre ce genre de lutte stérile, et j'ai fait plusieurs tentatives – des années avant que nous soyons exclus du parti pour trotskysme – j'ai fait plusieurs tentatives pour briser ces fractions politiquement dénuées de sens. Un certain nombre d'entre nous ont rompu avec la bande de Foster, ont formé un groupe séparé et se sont unis avec un groupe que Weinstone avait fait rompre avec les lovestonistes, avec la même révolte contre ce fractionnalisme de bande sans objet. Nous avons formé un « groupe du milieu », avec le mot d'ordre : « Dissolution des fractions. »

Nous avons mené une bataille pendant un an ou deux pour dissoudre les fractions dans le parti. Mais à cette époque, les partisans de Lovestone, comme de Foster, étaient tellement endurcis dans l'esprit de bande et de clique qu'il était impossible de le faire. Ceci a contribué à la dégénérescence du Parti communiste, parce que les fractions permanentes deviennent des cliques et excluent tous les autres. Si par hasard une fraction permanente s'empare de

la direction du parti et dirige le parti comme une fraction, elle exclut forcément les autres de toute responsabilité réelle dans la direction. Elle pousse par-là même les autres à organiser des contre-cliques et des contre-fractions, et il n'y a plus une équipe de cadres unique dans la direction du parti. Nous avons vu cela se produire dans le CP. Nous devons apprendre quelque chose de cette expérience.

* * *

Dans notre parti, sur la base de nos expériences et de nos études, nous avons une conception de la direction, non comme une collection de stars individuelles sans coordination entre elles ; non comme une clique ; non – pour l'amour du ciel ! – comme une secte ; et non comme une fraction permanente. Notre conception de la direction est celle d'une équipe de cadres dirigeants.

C'est un dessein conscient, élaboré patiemment pendant des années. Une équipe de cadres dirigeants, selon notre conception, a les caractéristiques fondamentales suivantes : elle est faite de gens qui sont, avant tout, unis sur le programme ; pas sur chaque question qui se pose dans le travail quotidien, mais unis sur le programme fondamental du trotskysme. C'est la première chose.

La deuxième caractéristique, c'est que l'équipe dirigeante est une sélection *inclusive*, et non *exclusive*. Elle n'a pas de composition fixe, mais laisse délibérément la porte ouverte pour inclure des éléments nouveaux, pour en assimiler et développer d'autres, de sorte que l'équipe dirigeante, insensiblement, s'élargit en nombre et en influence tout le temps.

Notre équipe de cadres dirigeants a une autre caractéristique. Elle construit le comité national comme une représentation démocratique large du parti. Je ne sais pas comment la direction est construite dans d'autres partis, mais notre parti ici n'est pas exclusivement dirigé par le groupe de travail politique central à New York. La direction, nous avons toujours insisté là-dessus, ce n'est pas le secrétariat. Ce n'est pas le comité politique. Ce n'est pas le comité de rédaction.

C'est le plénum. Le plénum inclut le secrétariat, le comité politique et le comité de rédaction, *plus* les camarades dirigeants de tous les districts du parti.

Une direction réellement représentative

Ces représentants de district, comme vous le savez, ne sont pas triés sur le volet à New York et poussés en avant par des manœuvres particulières. Nous savons tous comment faire ce genre de choses, et nous nous retenons délibérément de le faire. Les dirigeants centraux n'interviennent jamais dans les délibérations de la commission des nominations aux conférences du parti. Les représentants des districts sont choisis librement par les délégués de leur district, et confirmés par la commission des nominations. Ils représentent réellement leur section ou leur comité local, et quand ils siègent au plénum vous avez une représentation réellement démocratique du parti tout entier. C'est une des raisons pour lesquelles nos plénums ont une autorité aussi indiscutable dans le parti.

Quand le plénum a lieu, nous pouvons dire que nous sommes la direction parce que nous le sommes réellement. Chaque fois qu'il y a un plénum du comité national, c'est une petite conférence. Cela fait partie de notre programme pour construire délibérément une direction représentative, qui soit démocratiquement contrôlée.

* * *

Un troisième aspect de notre conception d'une équipe de cadres dirigeants, que nous recherchons en permanence de façon consciente et délibérée, est de cultiver parmi tous les dirigeants la capacité à travailler ensemble ; à ne pas être des stars individuelles ; à ne pas être des pédants impossibles à vivre, mais à être des gens qui s'intègrent dans une machine ; qui travaillent avec les autres ; qui reconnaissent les qualités des autres et respectent leurs opinions ; qui reconnaissent qu'une personne sans importance ça n'existe pas, que quiconque défendant le programme, et qui est



New York, 20 février 1939 : une mobilisation de front unique ouvrier appelée par le SWP contre les fascistes rassembla 50 000 personnes à Madison Square Garden.

envoyé au comité national par sa section ou son comité local a une contribution à apporter. La tâche des dirigeants centraux du parti est de lui ouvrir la porte, de découvrir ce qu'il peut faire, et de l'aider à se former pour faire mieux à l'avenir.

Etre capable de travailler ensemble est une caractéristique essentielle de notre conception de l'équipe des cadres dirigeants, et la caractéristique suivante est la division du travail. Il n'est pas nécessaire qu'un ou deux gros malins sachent tout et fassent tout. Il vaut beaucoup mieux, c'est plus solide et plus sûr, avoir un large choix d'individus, dont chacun apporte sa contribution aux décisions, fait un travail particulier spécialisé pour lequel il est qualifié, et coordonne son travail avec les autres.

Je dois dire que je suis extrêmement satisfait de la manière dont l'équipe de cadres dirigeants de notre parti a évolué et s'est développée dans la période qui s'est écoulée depuis le début de la bataille ouverte avec les révisionnistes de Pablo-Cochran. Je pense que cette équipe a fait au mouvement mondial une démonstration modèle d'un groupe fort, de personnes ayant des talents et des expériences différentes, qui ont appris à coordonner leurs efforts, à diviser le travail entre eux, et à travailler collectivement de sorte que les points forts de chacun deviennent les points forts de tous. Nous nous retrouvons avec une machine puissante, qui combine les talents de tous les individus qui la composent pour démultiplier leurs forces.

* * *

Et ce ne sont pas seulement les talents qu'on combine et dont on tire profit. On peut aussi parfois obtenir des résultats bons et positifs d'une combinaison de défauts. Cela aussi se produit dans un collectif dirigeant convenablement organisé et coordonné. Cette idée m'a été expliquée dans une lettre de Trotsky. Ce que je vous dis là n'est pas exclusivement ce que j'ai vu, vécu et ruminé dans ma tête. Ce n'est pas seulement l'expérience, mais aussi beaucoup de directives personnelles de Trotsky. Il avait pris l'habitude de m'écrire très souvent, quand il a compris que j'étais disposé à écouter, et que je ne me formalisais pas de critiques amicales.

Les conseils de Trotsky

Il me donnait tout le temps des conseils sur les problèmes de direction. En 1935 et en 1936 déjà, pendant la bataille avec les partisans de Muste et d'Oehler, il nous a donné de tels conseils. Il faisait toujours référence à Lénine, comment Lénine avait obtenu la cohésion de ses cadres dirigeants. Il disait : Lénine prenait un homme que ses impulsions portaient vers l'action, qui sentait les opportunités, et qui avait tendance à aller plus vite que la musique, et faisait contre-poids avec un homme qui était un peu plus prudent – et le compromis entre les deux produisait une décision équilibrée, bénéfique pour le parti.

Il m'a dit, par exemple, dans une lettre où il me conseillait de prendre bien garde à ne pas proposer une liste exclusive pour le comité, et de ne pas en exclure des gens qui avaient certains défauts qui me déplaisaient tout particulièrement – comme l'hésitation, le conciliationnisme et l'indécision en général ; il a dit, vous savez, Lénine disait autrefois de Kamenev qu'il était vacillant par nature ; qu'au moment crucial il avait toujours tendance à « mollir », à vaciller et à chercher la conciliation. Kamenev, effectivement, avait fait partie de la fraction des bolchéviks concilia-

teurs entre 1907 et 1917, avec une tendance à la conciliation avec les menchéviks, mais il était resté dans le Parti bolchévique.

Et Lénine avait coutume de dire – comme me l'a expliqué Trotsky – que nous avions besoin de Kamenev au comité central parce que sa tendance à vaciller et à chercher la conciliation reflétait une tendance de ce type à la base du parti, que nous voulions pouvoir surveiller. Quand Kamenev parlait, nous savions qu'il existait au sein du parti un sentiment du même type, que nous devions prendre en considération. Et sans pour autant accepter les vacillations et le conciliationnisme de Kamenev, nous ralentissions et nous en tenions compte, parce que quand nous allions de l'avant, nous voulions entraîner avec nous le parti tout entier. S'il soulevait trop d'objections, nous faisons une pause et consacrons un peu plus de temps à éduquer les rangs du parti, pour nous assurer que notre base était solide.

* * *

Notre force réside dans la combinaison et de nos défauts et de nos vertus. Ceci, pris dans son ensemble, est ce que j'appelle la conception d'une équipe de cadres dirigeants. Cette équipe, depuis presque un an, est constituée en fraction – du moins dans sa grande majorité. Nous nous sommes engagés dans une lutte fractionnelle. Mais dans quel but cette équipe s'est-elle organisée en fraction ? Ce n'était pas l'équipe toute entière ; c'était la majorité, mais pas tout le monde. Les camarades de Buffalo et Youngstown n'en faisaient pas partie. Il y avait là-bas au début un certain nombre de divergences, mais elles ont été pratiquement éliminées au cours de la bataille. Les décisions prises par ce plénum sont toutes unanimes. Mais, au début, la majorité de l'équipe s'est organisée en fraction, a tenu ses propres réunions, pris ses propres décisions, et ainsi de suite.

Cependant, cette fraction n'a pas été constituée pour le plaisir d'avoir une fraction. Elle n'a pas été constituée comme une combinaison permanente de gens de bien, qui vont rester ensemble jusqu'au jugement dernier et ne laisseront personne d'autre les rejoindre. Ce n'est ni une bande, ni un clan, ni une clique. C'est simplement une organisation politico-militaire constituée dans un but déterminé. Mais quel était ce but ? C'était de vaincre et d'isoler la fraction révisionniste de Pablo-Cochran. Cet objectif a été atteint.

Dissolution de la fraction majoritaire

Ceci étant fait, quel est maintenant le devoir de cette fraction ? Allons-nous rester ensemble en souvenir du bon vieux temps, former une sorte de « Grande armée de la République » [l'association des anciens combattants de l'armée de l'Union dans la guerre civile américaine], seuls habilités à porter des décorations, à exiger privilèges et honneurs particuliers ? Non. Le devoir de cette fraction maintenant est de dire : « La tâche est terminée, la fraction n'est plus nécessaire, et la fraction doit se dissoudre dans le parti. » Dorénavant, la direction du parti appartient à l'ensemble des cadres, rassemblés à ce plénum. Tous les problèmes, toutes les questions en discussion, doivent être portés directement devant les sections locales du parti.

Je voudrais inaugurer cette nouvelle étape de la vie du parti en annonçant ici, au nom de la fraction majoritaire du comité national, sa décision unanime : la fraction majoritaire qui avait été constituée pour les buts de la lutte, ayant accompli sa tâche, se dissout par conséquent dans le parti. ■

Meeting en hommage à James P. Cannon

James P. Cannon est mort le 21 août 1974. Une semaine plus tard, conjointement avec une conférence nationale de la Spartacist League/US, notre parti a organisé un meeting en hommage à Cannon. Au moment de sa mort, Cannon était secrétaire national honoraire du Socialist Workers Party (SWP) ; pourtant le parti avait abandonné le programme trotskyste plus de dix ans plus tôt. La tendance spartaciste est née dans la lutte contre la dégénérescence du SWP ; nous avons été exclus du SWP en 1963, alors que le parti évoluait vers la droite en direction du réformisme déclaré. Mais nous nous réclamons des traditions révolutionnaires authentiques établies par Cannon et son parti dans sa période antérieure, révolutionnaire.

Jim Robertson, membre du comité central de la Spartacist League/US, fit le discours reproduit ci-dessous au cours de notre meeting en hommage à Cannon. Il contient une évaluation critique du mouvement trotskyste américain sous la direction de Cannon, mais il est aussi personnel et anecdotique, avec beaucoup d'histoires d'origines diverses transmises oralement : ceci reflète le fait que Robertson est un des rares militants spartacistes à avoir connu personnellement Cannon, Max Shachtman et d'autres vieux trotskystes américains. Dans sa présentation, Robertson fait référence à ses efforts pour obtenir des documents sur la bataille obscure dans l'organisation trotskyste américaine au début des années 1930, qui préfigurait la grande scission de 1940 entre Cannon et Shachtman. Quelques-uns des documents du point de vue de la tendance de Cannon sont maintenant disponibles en anglais dans le recueil *James P. Cannon Writings and Speeches, 1928-31 : The Left Opposition in the US, 1928-31* (Ecrits et discours de James P. Cannon, 1928-31 : l'Opposition de gauche aux USA, 1928-31 – New York, Monad Press, 1985) et dans *James P. Cannon Writings and Speeches, 1932-34 : The Communist League of America 1932-34* (Ecrits et discours de James P. Cannon, 1932-34 : la Ligue communiste d'Amérique 1932-34 – New York, Monad Press, 1985) ; un certain nombre d'écrits de Trotsky sur ce sujet sont disponibles en anglais dans *The Writings of Leon Trotsky, Supplement (1929-33)* (Les écrits de Léon Trotsky, supplément (1929-33) – New York, Pathfinder Press, 1979).

Jeune étudiant membre du Parti communiste, Jim Robertson fut gagné en 1948 au Workers Party (WP) de Max Shachtman, qu'il considérait à l'époque comme le trotskysme « moderne ». Il adhéra également au groupe de jeunesse du WP, la Socialist Youth League. Le WP, qui avait changé de nom en 1949, pour devenir l'Independent Socialist League (ISL), évoluait rapidement vers la droite sous l'impact de la chasse aux sorcières maccarthyste qui commençait ; Robertson s'opposa à cette dérive. Quand, fin 1956, Shachtman et d'autres dirigeants de longue date de l'ISL, comme Al Gates (Albert Glotzer), proposèrent de liquider l'ISL dans le Parti socialiste américain, une organisation lamentablement pro-impérialiste, Robertson se joignit à d'autres jeunes sur la gauche pour former le Left Wing



Monad Press

James P. Cannon en 1938

Caucus (groupement de l'aile gauche) pour s'opposer à cette initiative. Sous l'impact des révélations de Khrouchtchev et surtout de l'insurrection des travailleurs hongrois de 1956, la majorité des membres du Left Wing Caucus se rapprocha rapidement du SWP, jusqu'à l'accord politique : elle abandonna la conception shachtmaniste selon laquelle l'Union soviétique était une nouvelle forme de société de classes, pour finalement adopter le programme trotskyste historique de défense de l'URSS. Robertson, Tim Wohlforth, Shane Mage et d'autres membres du Left Wing Caucus formèrent le noyau de la direction du groupe de jeunesse du SWP, la Young Socialist Alliance (YSA, Jeune alliance socialiste) quand celle-ci fut fondée en 1960.

Murry Weiss, dirigeant de longue date du SWP à Los Angeles qui avait une base personnelle, une clique, dans le parti joua un rôle clé pour gagner la jeunesse du Left Wing Caucus au SWP ; beaucoup de cadres de longue date du SWP, comme Tom Kerry, Farrell Dobbs, George Weissman et même Cannon lui-même, se méfiaient des organisations de jeunesse, la majorité de leur organisation de jeunesse ayant rejoint Shachtman dans la scission de 1940. Mais au début des années 1960, Weiss et ses partisans étaient à la droite du parti, et pour sa plus grande part, le noyau central

du parti autour de Farrell Dobbs avait perdu son tranchant révolutionnaire (voir l'introduction, page 2). Quand, au début de 1960 le SWP adopta une politique d'adulation acritique pour le « Mouvement du 26 juillet » nationaliste petit-bourgeois de Fidel Castro, Robertson, Wohlforth, Mage et d'autres fondèrent la Revolutionary Tendency (RT) pour combattre la dégénérescence du parti et continuer la lutte pour un programme prolétarien, révolutionnaire et internationaliste. La RT se battit aussi pour que le parti joue un rôle actif dans le mouvement des droits civiques et combattait la capitulation du parti devant la direction bourgeoise de ce mouvement, puis au nationalisme noir qui en a résulté. La RT n'était pas seule à combattre l'accommodation croissante du SWP au mouvement noir – nous avons soutenu les conceptions de Dick Fraser, qui dans les années 1950 développa le premier la conception de l'intégrationnisme révolutionnaire, dont la Spartacist League/US se réclame toujours aujourd'hui (voir « En défense de l'intégrationnisme révolutionnaire », *Spartacist* édition française n° 29). Fraser et ses partisans, concentrés dans le comité local de Seattle, quittèrent le parti en 1966.

Alors que la direction du SWP cherchait la réunification avec le Secrétariat international pabliste, dirigé à l'époque par Ernest Mandel et Pierre Frank, qui eux aussi étaient à la remorque de Castro, la RT se tourna vers les trotskystes antipablistes du Comité international, et en particulier vers la Socialist Labor League britannique de Gerry Healy. Mais l'orthodoxie alors trotskyste de Healy était mince comme du papier à cigarette : c'était en fait un *bandit politique*, prêt à

adopter n'importe quel drapeau quand il voyait une occasion de profit organisationnel. A la fin des années 1940, son organisation s'était liquidée dans le Parti travailliste britannique, tout comme les pablistes devaient se liquider dans les partis staliniens et sociaux-démocrates dans le reste de l'Europe quelques années plus tard.

Healy contribua à manigancer une scission sans principe dans la RT, utilisant le veule Wohlforth comme instrument sur place. Wohlforth et ses partisans aidèrent alors à faire exclure la RT du SWP ; peu de temps après, ils manigancèrent leur propre exclusion. La RT forma le noyau de la Spartacist League/US, qui fut fondée en 1966. De 1963 jusqu'à ce qu'il se fasse honteusement virer en 1975, Wohlforth dirigea l'organisation satellite américaine de Healy, se présentant en toute modestie comme le premier vrai trotskyste américain de tous les temps ! Aujourd'hui, il est devenu un apologiste geignard de l'impérialisme US (voir « Wohlforth : Who Is this Road Kill ? », *Spartacist* édition anglaise n° 52, automne 1995).

En 1983, le Socialist Workers Party, sous la direction de l'épigone Jack Barnes, renia toute adhésion, même formelle, au trotskysme lorsque Barnes dénonça publiquement la théorie de la révolution permanente ; tous les autres vétérans du parti qui s'opposaient à son révisionnisme déclaré furent exclus du parti une année plus tard. On trouvera une analyse plus complète de la dégénérescence du SWP dans « The SWP – A Strangled Party » (*Le SWP : un parti étranglé – Spartacist* édition anglaise n° 38-39, été 1986), où ce discours a été publié en anglais pour la première fois.

Jim Cannon suscitait en nous depuis longtemps des réactions douce-amères, alors quand il est mort nous avons donc éprouvé le sentiment faux – mais réel – d'une perte. La perte a eu lieu il y a longtemps, mais elle était restée incarnée dans le corps vivant de l'homme qui n'est plus. Je n'ai aucune thèse à proposer ce soir, mais j'argumenterai qu'il nous appartient, à nous et non au SWP. Et à l'évidence il savait pertinemment, longtemps avant sa mort, non qu'il nous appartenait, mais qu'il n'appartenait pas au SWP.

Ce que je veux vous présenter ce soir, c'est ce que les historiens appellent de l'histoire orale. Ce sont de vieux camarades du Socialist Workers Party et du Workers Party qui m'ont raconté ces choses. Ils se sont trouvés dans des situations où ils ont pu personnellement avoir connaissance de ces observations, anecdotes et caractérisations. Il y a inévitablement quelque chose qui se perd en l'absence de docu-

mentation, mais je crois qu'elles sont vraies. Je crois qu'elles sont vraies non seulement en général, mais précisément.

Comprendre les choses d'une génération à l'autre pose toujours problème. J'ai été élevé dans le WP (à l'âge de la plupart d'entre vous) avec l'idée que Jim Cannon était le cliquiste suprême, le tigre le plus impitoyable de la jungle bureaucratique (et l'expression « jungle bureaucratique » est un classique du mouvement shachtmaniste). Ensuite j'ai rejoint le SWP, et j'ai trouvé qu'il était inconcevable, à tout point de vue, que Cannon ait pu être un cliquiste. C'était un homme dur et solitaire. Et je me demandais pourquoi.

Voici une anecdote. Bill Farrell, qui était l'organisateur à San Francisco pendant la bataille avec Shachtman, a eu l'occasion, en tant que marin, d'effectuer une importante mission de liaison. Il avait voyagé plusieurs milliers de

De gauche à droite :
Martin Abern, James Cannon
et Max Shachtman, exclus du
Parti communiste américain
le 27 octobre 1928
pour trotskysme.



kilomètres dans une période très difficile, est arrivé dans le bureau du camarade Cannon et a dit : voici la chose. Cannon a dit : très bien, merci, tu peux partir. Pas de tape dans le dos, pas de verre de whisky, rien du tout. Cannon était un homme distant.

Art Sharon, qui a été le premier militant du SWP membre du Secrétariat unifié, un vieux de la vieille, disait toujours « James Perfide Cannon ». Et Sharon était un cannoniste dur ! C'était un ancien maître d'équipage devenu chef de chantier.

Et je me suis demandé pourquoi. Vous trouverez un indice dans certains textes de Cannon. La fraction Cannon dans le Parti communiste (CP) n'était pas la fraction Cannon, ce n'était pas la fraction Cannon-Shachtman ; c'était la fraction Cannon-Dunne. Dunne (William Dunne, Bill Dunne) était d'une stature un peu moindre que Cannon, mais c'était un dirigeant indépendant et fort, un personnage du Parti communiste américain dans les années 1920. Ils travaillaient en étroite collaboration : Cannon était le dirigeant politique, Dunne le syndicaliste. Ils étaient très proches personnellement. Bill et Margaret Dunne et Jim et Rose Cannon partageaient un appartement à New York (on appelle ça « communauté » aujourd'hui, je crois, mais la raison en était la même : faire des économies de loyer). Ils étaient très proches. Il y avait aussi beaucoup d'autres frères Dunne, environ cinq. Mais Bill Dunne a eu la malchance d'être en mission pour le Comintern en Mongolie extérieure quand la scission trotskyste a eu lieu aux États-Unis. Il est donc resté avec le CP. C'était le dernier meilleur ami de Cannon, autant que je sache. Il n'a pas eu d'autres amis après ça ; sur le plan personnel, il s'est entièrement tourné vers sa famille.

Cannon était déjà passé par beaucoup de batailles politiques. Comme je suis sûr que vous le savez tous, il avait été un ardent jeune Wobbly [activiste de l'IWW] – sur le modèle de Vincent St. John – dans la meilleure section syndicaliste révolutionnaire de l'IWW. Il est ensuite passé par toutes les bagarres fractionnelles dans le CP et cela ne l'a pas détruit. Simplement je ne pense pas qu'il se soit fait d'autres amis après ça. Je pense qu'il a probablement eu le sentiment que les amitiés politiques étaient trop éphémères, et qu'il s'en est tenu à sa famille.

L'idée que ce gars-là ait été un cliquiste est absurde ! En fait, la dimension humaine du collectif dirigeant fondateur du trotskysme américain a été ajoutée par Martin Abern. Martin Abern n'était pas un cliquiste dans le sens que nous donnons au mot « cliquiste ». Il se trouve que c'était un être humain très chaleureux et compatissant, un organisateur efficace, chez qui le caractère froid et distant de Cannon suscitait une profonde aversion. Vous voulez quelques témoignages ? Dans sa série de brochures *Education for Socialists* [Formation pour socialistes], le SWP a publié « La clique Abern », où Joseph Hansen, jeune aberniste, raconte comment il a été gagné par le froid, le distant, l'impersonnel James P. Cannon sur la base des *questions en jeu*. Je pense que Cannon, parce qu'il avait souffert personnellement, a tordu le bâton dans l'autre sens et n'était pas réceptif au côté personnel de la politique, aux besoins personnels des camarades. Alors ces besoins, que nous avons tous, ont eu tendance à devenir le monopole du groupe Abern-Shachtman. La cordialité et la sympathie du groupe Abern-Shachtman n'étaient pas artificielles ; elles répondaient en partie aux besoins des militants. Ceci a eu pour conséquence de contribuer à créer les bases d'une certaine

W. K. Ross



Rose Karsner, la compagne de Cannon, en 1925

situation de *double pouvoir* dans le mouvement trotskyste américain, pendant dix ans.

Donc pourquoi parlons-nous de Cannon ? Le camarade Cannon, pendant plusieurs dizaines d'années, dans la force de l'âge, avait de toute évidence « simplement » une capacité, qui a été dénigrée dans un article fondamental de Shachtman sur lequel je reviendrai, et de façon extravagante par des vermisses en tous genres comme Tim Wohlforth et toutes sortes de prétentieux (Wohlforth affirme lui-même en toute modestie être le premier marxiste américain). Tout ce que le camarade Cannon était capable de faire – et ce n'était pas un talent personnel, mais cela avait été acquis tout au long de son itinéraire et de ses batailles – c'était d'être le stratège et de mener à la victoire une révolution prolétarienne en Amérique du Nord ! C'était ce qu'il était. C'était sa force, et c'est pourquoi nous lui rendons hommage aujourd'hui.

Je ne sais pas grand-chose sur ses débuts. Parlons un peu de sa femme. Rose Karsner était une très forte personnalité, et semble correspondre au stéréotype de l'histoire cachée des femmes. Vous trouverez très peu de documents relatant ce qu'elle a accompli. C'était une dure à cuire, et elle a joué un rôle majeur : il y a toujours eu, de toute évidence, une collaboration politique significative entre Rose Karsner et Jim Cannon. C'était manifestement le cas.

Vers la fin, je l'ai constaté personnellement. C'était ma toute dernière rencontre avec Cannon, et Rose est entrée, elle était allée écouter cette horrible femme qui avait écrit quelque chose sur comment Shakespeare était un marxiste : Annette Rubenstein. Rubenstein faisait une tournée de meetings, et la tâche d'aller y assister avait échoué à Rose. Quand elle est rentrée, j'étais assis là, en train de discuter avec le vieux Jim. Elle est entrée, une petite créature pétillante de vitalité, un peu comme un moineau, et elle a dit : « Foutaise ! Dégoûtant ! Stalinien ! » Elle a vidé son sac devant le vieux Jim.

Ils n'étaient plus très jeunes quand ils se sont mis ensemble. Rose Karsner avait été la femme de David Karsner. C'était un des premiers biographes de Debs. Ils ont eu au moins un enfant. Elle est venue travailler dans l'International Labor Defense (ILD) que dirigeait Cannon et en est rapidement devenue directrice adjointe. Ce que je sais, c'est que lorsque Cannon était en déplacement, elle présentait les rapports devant le PolCom [comité politique] au nom de l'ILD.

De l'importance d'armer une nouvelle génération

« [...] Et pourtant je crois que le travail que je fais en ce moment – malgré tout ce qu'il a d'extrêmement insuffisant et fragmentaire – est le travail le plus important de ma vie, plus important que 1917, plus important que l'époque de la guerre civile, etc.

« Pour être clair je dirai ceci. Si je n'avais pas été là en 1917, à Pétersbourg, la Révolution d'Octobre se serait produite – conditionnée par la présence et la direction de Lénine. [...] »

« Ainsi je ne peux pas dire que mon travail ait été "irremplaçable", même en ce qui concerne la période 1917-1921. Tandis que ce que je fais maintenant est dans le plein sens du mot "irremplaçable". Il n'y a pas dans cette affirmation la moindre vanité. L'effondrement des deux Internationales a posé un problème qu'aucun des chefs de ces Internationales n'est le moins du monde apte à traiter. Les particularités de mon destin personnel m'ont placé face à ce problème, armé de pied en cap d'une sérieuse expérience. Munir d'une méthode révolutionnaire la nouvelle génération, par-dessus la tête des chefs de la Deuxième et de la Troisième Internationale, c'est une tâche qui n'a pas, hormis moi, d'homme capable de la remplir. Et je suis pleinement d'accord

avec Lénine (ou plutôt avec Tourguéniev) que le plus grand vice est d'avoir plus de cinquante-cinq ans. Il me faut encore au moins quelque cinq ans de travail ininterrompu pour assurer la transmission de l'héritage. »

– Léon Trotsky, *Journal d'Exil*,
25 mars 1935

* * *

« Je me souviens aussi de ce que Trotsky a écrit dans son *Journal d'Exil*, quand il était en Norvège et qu'il était pieds et poings liés, qu'il avait des problèmes de santé et qu'il avait 55 ans [...] Il disait : Il faut que je vive cinq ans de plus pour préparer la relève. J'ai souvent pensé à ces paroles [et] pensé que c'est le devoir suprême des dirigeants : préparer la relève. Et certains d'entre nous s'y sont attachés de façon consciente. Moi, en particulier. Un seul homme ne peut pas tout faire, contrairement à pas mal de cinglés qui pensent y arriver. Un individu n'est pas éternel et sa contribution la plus importante est d'en préparer d'autres à prendre sa place. »

– James P. Cannon, Interview avec Harry Ring,
13 février 1974

Concernant les enfants de Cannon. L'un d'eux est mort d'une façon triste et tragique. C'est un épisode de l'histoire du parti qui semblerait très étrange pour le SWP aujourd'hui – comme un acte d'aventurisme stupide. Ceux qui disent que le SWP, pendant la période de la Deuxième Guerre mondiale, n'essayait pas d'être internationaliste, feraient bien de réfléchir à ça. Le SWP savait que la révolution politique russe était très importante.

Nous avions beaucoup de marins dans le parti à cette époque ; certains ont fait le voyage de Mourmansk. Le camarade Bill est assez vieux pour savoir ce que ça voulait dire. Des convois entiers étaient dispersés, et vous surviviez 30 secondes dans l'eau. Jetez un coup d'œil au livre *Maritime* de Frederick J. Lang (Frank Lovell), et vous verrez combien on a perdu de camarades marins à la guerre. L'un d'eux était le gosse de Cannon [son beau-fils, Edward Parker].

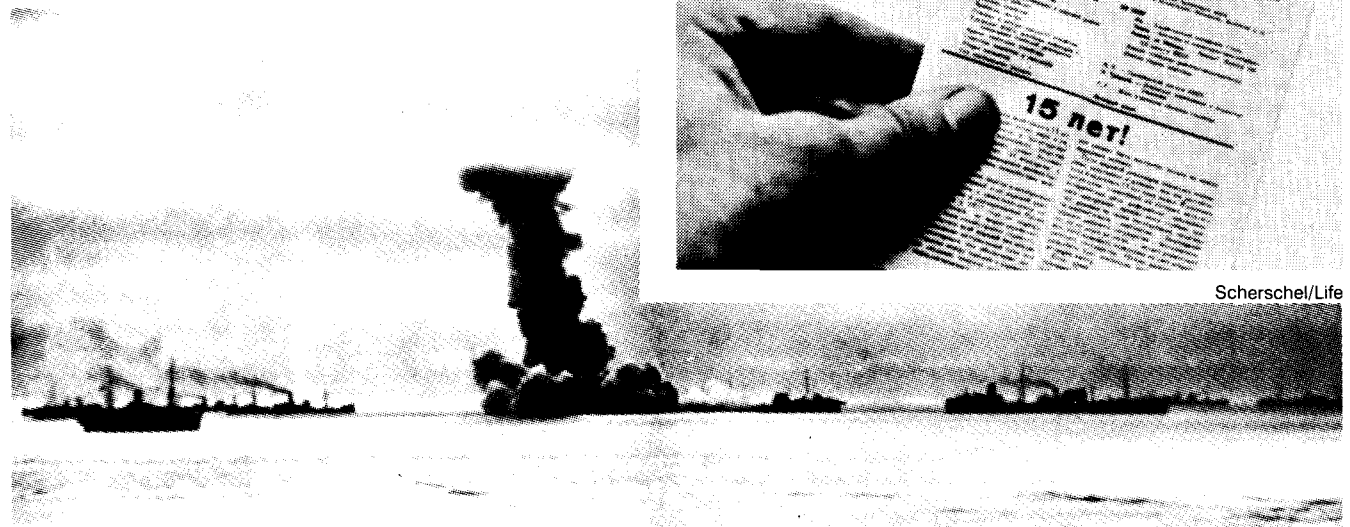
Je connaissais un camarade du parti, du comité local de Boston [Barney Cohen] qui était dans l'US Navy. Les convois pour Mourmansk étaient formés sur la Côte Est, la mise en place finale se faisant à Boston. Ensuite, ils faisaient le grand saut, autour du Cap Nord (où ils se faisaient tuer), et de là à Mourmansk dans le nord de la Russie. Finalement, le comité local s'est insurgé alors qu'un convoi était en formation – ils sont allés sortir tous les camarades du parti de ce convoi (qui bien sûr a été taillé en pièces). Cette insurrection a appris quelque chose à la direction du parti : que c'était un truc mécanique qui dévorait les membres du parti.

Je veux aborder quelques mythes et rumeurs qui courent sur Cannon. On dit qu'il buvait... (J'ai entendu une quantité

épouvantable de trucs comme ça dans l'organisation shachtmaniste, croyez-moi.) C'est sûr qu'il buvait. Mais ce n'était pas un alcoolique, il prenait des cuites. De temps en temps, il prenait une biture carabinée. Rose le suivait à la trace à travers tout le pays. Elle était vraiment très inquiète quand il partait en voyage. Il lui faisait des promesses ; elle essayait de le surveiller. Elle exerçait un grand contrôle sur lui et essayait de le faire arrêter de boire. Je ne sais rien de la manière dont il buvait avant, mais une de ses dernières cuites (il a arrêté longtemps avant sa mort) était je pense vers 1955. Il était allé à San Francisco dans le cadre d'une de ses toutes dernières tournées. On l'avait casé dans un hôtel, mais le vieux bougre a mis les voiles et s'en est pris une bonne. On l'a retrouvé, et l'organisateur (une femme sympa, Francis James, du groupe Weiss) était vraiment en colère. On a commencé à le bourrer de café, à le sermonner, à lui dire qu'on allait téléphoner à New York et lui faire passer un savon devant le comité national. Comment pouvait-il faire une chose pareille ? Bon, on l'a à peu près dessoûlé (pensait-on) et on l'a amené à la réunion. A cette époque, le SWP faisait un peu de manières, et il y avait Nora Roberts et plusieurs autres jeunes filles qui passaient dans l'assistance pour collecter de l'argent. Cannon a apparemment admirablement bien parlé, et les corbeilles sont revenues pleines d'argent. Et il a commencé à prendre cet argent et à lancer les billets par-dessus la tribune !

Rose l'a appris, bien sûr, et je pense que ça a été la dernière fois qu'il s'est saoulé pendant une tournée. Sérieusement. Vous voyez ce que je veux dire sur les anecdotes. Cette histoire est attestée par quatre ou cinq camarades qui étaient présents lors de cet incident, mais ça reste de l'histoire orale.

Un cargo détruit par des torpilles allemandes près de Mourmansk pendant la Deuxième Guerre mondiale. Au moins sept marins trotskystes américains sont morts durant la guerre, dont certains sur cet itinéraire périlleux qu'ils empruntaient pour essayer d'introduire en URSS des exemplaires miniatures du *Bulletin de l'Opposition* (encadré).



Basil Blackwell Inc.

Scherschel/Life

Ca a vraiment eu lieu (c'est pourquoi je prends la peine de vous le raconter), mais je ne pense pas qu'on puisse mettre ça dans une nécrologie. Je suppose que Cannon était sous une énorme pression, et que c'était une soupape de sûreté.

A propos, Rose était une féministe socialiste militante des années 1910 et 1920. A cette époque, « féministe » ça voulait dire autre chose – entre autres, que le mariage était une abomination : c'était s'abaisser et s'enchaîner devant un homme et devant l'État. Rose ne voulait pas se marier, et elle et Cannon ne se sont pas mariés jusqu'au moment où on leur a dit, alors qu'ils étaient devenus très vieux, que s'ils voulaient toucher une pension pendant leur retraite ils devaient être mariés. Ils avaient la soixantaine quand ils sont passés par la cérémonie légale – puis, au grand dégoût de Rose, ils ont découvert qu'une déclaration sur l'honneur à la place de cet acte odieux aurait fait l'affaire ! Mais j'ai le regret de vous faire savoir qu'ils sont morts mari et femme.

La source principale – virtuellement la seule source que je connaisse – de tout ce qui a été écrit contre Cannon vient d'un article de Max Shachtman dans le numéro de janvier-février 1954 de *New Internationalist* (« 25 ans de trotskysme américain » – première partie d'un article-bilan en deux parties). Pour mieux préparer son attaque contre Cannon, Shachtman a dû reconnaître, comme condition préalable, que Cannon était *le meilleur politicien communiste jamais produit dans ce pays*. Ayant expliqué l'importance de sa cible, Max a alors entrepris de la démolir. Et tout ce que Wohlforth et les autres ont écrit contre Cannon est directement tiré de cet article ! Personne ne veut le reconnaître, parce que l'auteur et les circonstances ne sont pas trop recommandables.

Shachtman a seulement écrit la première partie, et est allé jusqu'à 1940, et nous avons attendu longtemps, mais il n'a jamais pu écrire la deuxième partie. La raison était qu'il était déjà fort tard, et qu'il s'apprêtait à liquider l'International Socialist League et à reconnaître qu'il n'y avait pas

de base systématique et principielle pour un centrisme qui se situerait entre le marxisme révolutionnaire de Trotsky et la social-démocratie. Il était arrivé à cette conclusion ; alors il ne pouvait vraiment pas écrire l'histoire de l'après 1940. Mais il a essayé de s'attaquer à Cannon – il l'a d'ailleurs fait assez bien, et tout le monde s'en est inspiré.

Mais il y a un problème ici, et je veux dire quelques mots là-dessus. La vie est pour la plus grande part contradictoire et équivoque. Elle n'est pas écrite en noir et blanc, mais en nuances de gris – qui en même temps possèdent un caractère *qualitativement* décisif. Et c'est cette combinaison – tout est en nuances de gris, et en même temps, derrière les nuances de gris, il y a une vérité et une fausseté fondamentales – qui est une des choses les plus difficiles dans l'interprétation historique. Il faut saisir cela si on veut apporter une réponse à la question : « que faire aujourd'hui ? »

Il est regrettable qu'on ne puisse pas avoir accès à davantage de documents historiques sur le menchévisme russe, car les camarades pourraient apprécier à quel point les menchéviks ont été (à maintes occasions) plausibles, ont souvent eu raison, ont avancé des arguments sensés contre les bolchéviks. Ce qu'on nous présente à la place, c'est une version de la « vérité révélée », comme dans la Bible : Lénine disait ceci et cela, Martov disait ceci et cela ; il est évident que Lénine avait raison et que Martov avait tort. Ca, c'est la vérité fondamentale. Mais si vous aviez été là à cette époque, camarades, cela n'aurait pas été aussi évident, et sur certaines questions spécifiques Martov aurait eu raison ! Et Trotsky, qui était alors un menchévik, aurait eu raison aussi sur certaines questions politiques clés. C'est le problème de l'interprétation historique : ce n'est pas un acte religieux, trouver la pureté essentielle qui, parce qu'elle est essentielle, doit par conséquent être totale. S'il ne devait y avoir qu'une chose que les camarades apprennent de leurs lectures et de leurs études, ça devrait être ça. Parce que quand des batailles fractionnelles éclatent autour de nous,

il y a tellement de vérités des deux côtés que si vous en venez à accepter des raisons secondaires comme base déterminante de votre action, ou si vous avez recours au philistinisme ultime : « Bon, il y a du vrai des deux côtés, et il n'y a pas de fumée sans feu », vous feriez mieux de laisser tomber et de vous mettre à essayer de vendre des voitures d'occasion.

Donc il y a un problème avec les phénomènes contradictoires, équivoques, et Cannon était contradictoire. Cannon avait une faiblesse récurrente. En août 1940, il est devenu la principale autorité responsable du mouvement trotskyste mondial, mais au fond il n'a rien fait à ce titre (bien que le SWP fut internationaliste, et prêt à investir de l'énergie et des vies). Je pense que la raison était relativement simple : Cannon ne se sentait pas assez qualifié pour être un dirigeant mondial du mouvement marxiste, et il avait raison.

Il rentrait tout juste de France. Nous avons mis la main sur un bulletin intérieur du SWP particulièrement rare contenant le rapport de Cannon sur son voyage en France en 1939. Ce voyage, c'est clair, avait été une catastrophe. Cannon ne parlait pas le français ; les dirigeants français l'avaient ignoré. Il avait vu que tout partait à vau-l'eau. Il possédait sur le bout des doigts une *masse* d'expérience sur comment fonctionner mais personne n'écoutait. Cannon passa six mois en France et pendant ce temps-là Shachtman, Burnham et Abern s'affairaient aux Etats-Unis. Le voyage fut un échec : Cannon tira la conclusion qu'il ne pouvait pas travailler au niveau international. C'était en 1939... ensuite survint la grande bataille de 1940.

Et tout à coup il était censé être le principal dirigeant politique, de plus dans une situation où le monde, du fait de la Deuxième Guerre mondiale, était désespérément segmenté. Il a donc reculé devant ce rôle et a temporisé pendant la guerre. Dès que Michel Pablo, Pierre Frank et Ernest Mandel sont arrivés et ont proclamé qu'ils savaient comment faire – ont prétendu qu'ils avaient les capacités linguistiques, les connaissances, la science, le savoir-faire (pauvre vieux Jim : il n'était qu'un ancien cheminot du Middle-West) – Cannon a dit OK, ces gars-là vont faire le boulot. Ils n'ont aucune expérience ; ils ne savent rien ; ils sont arrogants. (Il y a une formule que les sociologues à la mode dans les universités aiment utiliser – et quand j'ai dû combattre les shachtmaniens de droite j'ai appris plein de ce jargon sociologique, de ces formules mystificatrices – « hubris » [outrecuidance]. Et entre autres particularités, bonnes et mauvaises, Pablo avait sûrement de l'hubris !)

Donc Cannon s'est mis en retrait, et nous nous retrouvons avec le boulot sur les bras. Il nous l'a laissé doublement sur les bras parce qu'il était bien meilleur que nous et quand je dis « il », je veux dire non seulement Cannon personnellement, mais l'équipe de collaborateurs immédiats qui formaient le « régime Cannon » (horrible mot : pendant 20 ans, tous les shachtmaniens frissonnaient d'effroi à l'évocation du régime, brutal, anti-intellectuel, pervers de Cannon).

Bon, il y avait un régime Cannon, et ils ont fait du mieux qu'ils pouvaient. Mais ils n'ont pas accepté le défi international, qui pourtant est une obligation. Oui, si vous savez que vous ne savez rien, avancez patiemment, doucement, avec persévérance ; lutez avec la plus grande patience et la plus grande attention pour les collaborateurs internationaux. C'est ainsi que nous devons procéder, et non nous mettre en retrait et attendre, dans l'isolement national, que quelqu'un d'autre arrive et dise « Je peux le faire », et alors dire :

« Très bien, nous te donnons notre autorité. » Nous devons persister ; nous devons intervenir.

Ca a été la carence récurrente de Cannon. Et puis, il nous a fait le coup une deuxième fois, dans la période 1952-1953. Le parti était complètement remonté en 1945-1946 : il grossissait à un rythme fou ; il avait survécu aux condamnations du Smith Act ; il avait recruté un millier d'ouvriers, noirs et blancs – les premiers cadres trotskystes noirs – des centaines d'ouvriers métallurgistes blancs, des ouvriers de l'automobile, noirs et blancs. Alors ils se sont dit « Youpi », et Cannon a écrit *The Coming American Revolution* [La révolution américaine qui approche]. C'était une affirmation de la puissance du prolétariat, mais déjà il y avait des points faibles – je vais vous en donner trois tout de suite : ce texte ne mentionnait pas la division raciale ; il ne mentionnait pas l'existence du Parti communiste ; et il ne mentionnait pas le reste du monde, en dehors des Etats-Unis ! Si on met à part ces trois critiques, c'était un très bon document. Vraiment. C'est ce qu'on appelle une position équivoque. Les fervents du SWP, toujours prêts à protéger leur héritage quoi qu'il arrive, diront que c'est un ensemble de thèses parfait ; si vous tombez sur quelqu'un qui dit que Cannon n'a jamais rien fait de correct, il dira que c'était une abomination.

Ce texte avait un point fort : c'était une affirmation de la puissance du prolétariat en Amérique. Cela ressort comme un phare. En même temps, il était très défectueux politiquement, et la réaction qui se serait de toute façon produite a peut-être été intensifiée par les défauts de ce document. « Cannon nous a promis ceci et cela, et maintenant nous sommes en train de perdre tous nos militants, et nous devenons cyniques ; nous devons trouver un raccourci, et en outre les stalinien^s existent bel et bien ! » – vous avez le phénomène du pablisme américain, qui n'est pas exactement la même chose que le pablisme européen.

Cannon était bon dans les batailles fractionnelles. Je vous recommande, camarades, de lire soit le livre *American Communism and Soviet Russia* [Le communisme américain et la Russie soviétique] de Theodore Draper ou *The First Ten Years of American Communism* [Les dix premières années du communisme américain] de Cannon, sur la fraction que Cannon a constituée en 1923-1924. Il a pris six mille fermiers finlandais, deux fractions mutuellement hostiles de la Fédération juive, d'autres syndicalistes hostiles les uns aux autres, des éléments mécontents des autres fractions – et il a mis tout ça ensemble, et il a fait marcher ça. Bon, il a fait la même chose en 1952-1953, et ça a été une erreur catastrophique. Les cochraniens ont attaqué sur deux fronts : ils ont attaqué le trotskysme en tant que programme politique, et ils ont attaqué l'existence du SWP comme organisation indépendante. Nous avions dans le parti à cette époque environ une centaine de jeunes camarades, dirigés par Murry et Myra Weiss, principalement à Los Angeles. Et ils avaient encore du cran et de l'énergie. La fraction Cannon-Weiss était donc formée de ceux qui voulaient défendre le *programme* du parti. Allez lire ce que Murry Weiss écrivait dans le *Militant* pendant l'été 1953 sur le soulèvement en Allemagne de l'Est : Hourra !, le prolétariat lève le poing. Ce qu'il faut maintenant, c'est un parti léniniste pour parachever la révolution politique et jeter les fondations de la révolution contre l'impérialisme capitaliste ! Très bien, très correct. Vous pouvez aussi lire ce que les cochraniens disaient : Hourra !, la bureaucratie russe se libéralise. Dans le

même journal, quelquefois dans des pages qui se faisaient face.

Mais les cochraniens ont aussi proposé de liquider l'organisation indépendante du parti, ce qui voulait dire attaquer les salaires et les retraites de Farrell Dobbs, Tom Kerry, Hansen, et quelques autres qui ne voyaient aucun inconvénient à laisser les pablistes européens faire tout ce qu'ils voulaient, ou à suivre n'importe quelle ligne politique dans ce pays, à la seule condition qu'elle soit poursuivie dans le cadre organisationnel du SWP. (Et ce n'est pas juste une question vénale, d'avoir besoin d'interventions chirurgicales prises en charge par le parti, de retraites et autres. L'organisation était toute leur vie.) Ils avaient perdu leur tranchant politique, mais ils n'étaient pas prêts à la liquidation organisationnelle.

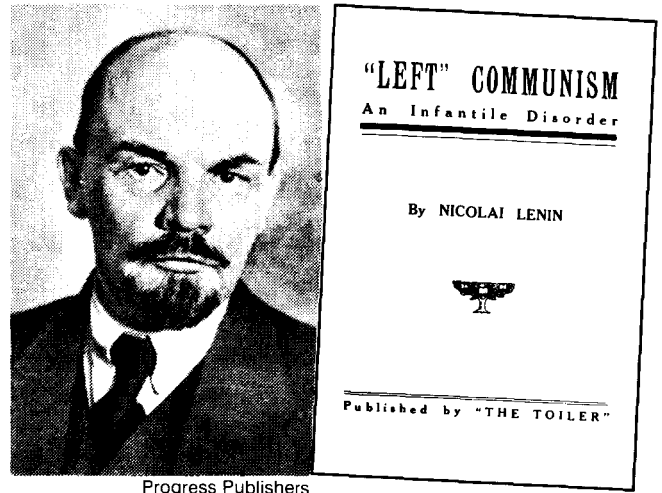
Le révisionnisme politique et le liquidationnisme organisationnel des pablistes américains provoquèrent donc en réaction la formation d'une fraction commune, qui était un bloc à l'intérieur du SWP, entre Cannon et Dobbs. Le marché était de se débarrasser des cochraniens et de rétablir la paix qui régnait antérieurement dans le parti. C'était une politique erronée. Cannon a dit à la fin de la bataille qu'il avait eu peur d'avoir à tout recommencer à zéro avec une centaine de gosses. Oh comme j'aurais voulu qu'il ait vraiment recommencé avec juste la fraction Cannon-Weiss ; il aurait fait le travail à notre place. (Le groupe Weiss a bien sûr été détruit dans les guerres de cliques qui ont suivi.) C'est donc la deuxième chose que Cannon nous a faite.

Il a fallu 25 ans à Dobbs pour se débarrasser de Cannon ! Ce n'est qu'en 1965 qu'ils ont finalement éjecté le vieux du comité national – éjecté par le haut, en le nommant membre honoraire (avec voix consultative). Ensuite, avec la plus grande satisfaction, Dobbs a fait venir Carl Feingold dans son bureau – Carl Feingold (actuellement avec le groupe International Socialists) qui était le représentant personnel et l'espion du vieux Jim dans le centre, et il a dit : Carl, tu es membre du comité national et du comité politique ; sors d'ici, je ne veux plus jamais te revoir. Cela parce que Cannon n'était plus dans le comité.

Mais à cette époque, Dobbs était un vieil homme à la santé fragile ; il vieillissait plus vite que Jim. J'ai voyagé un peu avec Dobbs en 1960, et son visage était devenu gris ; il était fatigué, épuisé, il n'était plus à la hauteur. Mais ça fait partie de l'histoire ultérieure du SWP, et comment ils se sont finalement retrouvés avec Barnes (après avoir essayé au milieu des années 1960 quelques-uns des esprits les plus indigents parmi les dirigeants du parti que j'ai connus).

Dobbs n'a donc jamais obtenu satisfaction – il n'est jamais réellement devenu le dirigeant du parti. Pendant 25 ans, il était resté au second plan ; Cannon n'arrêtait pas de partir à Los Angeles en disant : Ca y est ; j'abandonne ; je comprends que de plus jeunes doivent prendre la relève – et puis quelque chose se produisait, et Cannon reprenait son téléphone. Donc je ne pense pas que Dobbs ait eu une vie très heureuse.

Dobbs n'a jamais été un dirigeant politique. Cela soulève un point intéressant, incidemment, sur quel genre de dirigeant Cannon était. C'était un dirigeant politique, pas un syndicaliste. Si vous lisez le truc de Shachtman, vous pensez que c'était un syndicaliste ; ce n'était pas le cas. Il était le dirigeant politique *communiste* en qui les syndicalistes du parti avaient confiance, et vers qui ils se tournaient – aussi longtemps qu'eux-mêmes voulaient être des communistes.



Progress Publishers

Lénine en 1920, année où il écrivit la *Maladie infantile du communisme : le gauchisme*. Cannon était le rédacteur en chef de la revue communiste *The Toiler* [le travailleur], qui publia une des premières éditions de ce livre.

C'est l'essence de son lien avec les fils Dunne et le reste de cette bande à Minneapolis, et Tom Kerry, et ceux qui étaient profondément implantés dans le Sailors Union of the Pacific [syndicat des marins du Pacifique] sur la Côte Ouest, et Bert Cochran et la bande qui travaillait dans l'UAW [le syndicat de l'automobile]. C'étaient eux les syndicalistes. Et ils avaient confiance en lui ; ils se tournaient vers Cannon parce qu'ils pensaient qu'il essayait de construire un parti ouvrier. (Avec Max, ils n'étaient pas trop sûrs, il faisait trop de blagues.)

Par rapport à ça, une des choses particulièrement perverses que Shachtman a faites à Cannon dans cet article a été de suggérer qu'être un syndicaliste signifiait entre autres, comme chacun sait, être un idiot, une brute incapable de s'exprimer. Suggérer que Cannon était « juste » un syndicaliste était une manière de dire que Cannon ne pouvait pas penser ou écrire ; vous trouverez un long passage sur comment Cannon n'a jamais rien écrit. Mais Cannon était un très bon journaliste. On a fait une espèce de recueil de morceaux choisis que vous devriez lire ; ça s'appelle *Notebook of an Agitator* [Carnets d'un agitateur], et si vous voulez voir le genre d'articles que *Workers Vanguard* devrait essayer d'avoir, c'est ça. C'est très clair. C'est la chose la plus difficile au monde, camarades, d'écrire simplement des choses correctes, parce qu'écrire des choses correctes a tendance à impliquer des phrases complexes avec des mots complexes. Cannon était aussi, dans ses polémiques, un écrivain politique extrêmement précis et efficace – très puissant. Il essayait de garder un ton populaire dans ses écrits.

Mais si j'avais à donner une description de Cannon, il a été pendant sa vie, jusqu'à ce qu'il devienne très âgé, un léniniste. Le léninisme voulait dire quelque chose de précieux pour lui. Pour nous, c'est une « doctrine reçue », et c'est ce que j'ai un peu attaqué : il y a un inconvénient dans une doctrine reçue, à savoir que c'est juste une doctrine reçue. Mais le camarade Cannon s'est colleté avec tous les problèmes auxquels le léninisme répondait. Dans sa jeunesse, c'était un syndicaliste révolutionnaire, et il devait se colleter avec les questions maximalisme/minimalisme, possibilisme/impossibilisme, parlementarisme/antiparlémentarisme – toutes ces

questions. Pour lui, *la Maladie infantile du communisme* (le « gauchisme ») a été une révélation, parce que ça lui a montré comment on peut à la fois être *principliel* et être *intelligent*. Le léninisme a comblé cette brèche.

Quand Cannon s'est rallié au léninisme, c'était quelque chose de tout nouveau : de l'alchimie particulière des développements combinés dans la Russie tsariste est sortie cette doctrine qui offrait une solution aux impasses du mouvement ouvrier à l'Ouest. C'était la signification contemporaine du léninisme pour cette génération. Cannon avait été un syndicaliste, et non un parlementaire. Je pense que c'est Trotsky qui disait que quand nous avons fondé le mouvement communiste, les meilleurs que nous avons eus venaient du mouvement syndicaliste. Parce que voyez-vous, c'était un choix : les sociaux-démocrates préféraient être intelligents plutôt que principliels, et les syndicalistes préféraient être principliels plutôt qu'intelligents. Il y a une question de tripes ici et l'Internationale communiste a fait une meilleure affaire avec ceux qui venaient du syndicalisme qu'avec ceux qui venaient de la social-démocratie.

Cannon était quelqu'un de froid et distant, mais il était aussi, au fond, manifestement très sentimental. Avez-vous lu ce que Cannon a écrit sur Martin Abern ? Cannon disait : Martin Abern a passé dix ans à se battre contre le régime Cannon. Mais ils avaient aussi été longtemps ensemble dans les années 1920. En 1949, Martin Abern est mort, et Cannon est arrivé saoul et en larmes à ses funérailles. Cannon est venu parce qu'il le connaissait depuis trop longtemps. Martin Abern n'était pas un mauvais bougre, et il n'était pas un cliquiste calculateur. Je ne pense vraiment pas que ce soit le cas, et vous serez du même avis si vous lisez les documents. Je pense qu'il avait tendance à faire passer les relations personnelles avant les relations politiques, et à être très profondément loyal dans ses relations personnelles. Bien sûr, cela donne le type de cliquiste le plus terrible, acharné, efficace – vous savez, celui qui y croit vraiment, qui n'est pas juste un manœuvrier cynique, mais qui subordonne réellement la politique aux considérations personnelles.

Bon, s'il y a une chose qui a vraiment été une acquisition historique importante pour la Spartacist League, c'est de s'être procuré les bulletins des cinq premières années de la Communist League of America. Il est clair depuis longtemps pour moi que je ne pourrai jamais essayer de finir l'histoire du trotskysme américain sans étudier la bataille de Cannon contre Shachtman au début des années 1930 – la première grande bataille dévastatrice. Même les documents qui sont maintenant accessibles à vous tous, à savoir les lettres de Trotsky qui ont été publiées dans les œuvres complètes [en anglais] qu'ils sont en train de sortir, étaient complètement inconnues quand j'étais un jeune militant. Maintenant nous avons les bulletins.

Si vous lisez ces textes, c'était de manière rudimentaire, sans base programmatique claire, une préfiguration, une anticipation, de la bataille de 1940. Ils se battaient comme des chiffonniers, et Trotsky a dit : Arrêtez ! Vous êtes en train de vous tuer ; ce qui se passe n'est pas clair. Alors ce qui s'est passé, c'est que *Shachtman s'est rallié*. Seulement Shachtman. La fraction Shachtman est restée en opposition : Glotzer (Gates), Abern, la jeunesse. Et il y avait une situation de double pouvoir, mais aussi longtemps que le régime Shachtman-Cannon s'est maintenu, Shachtman a pu neutraliser ses ex-partisans. Il y a eu aussi un autre marché : le

James P. Cannon sur la continuité révolutionnaire

« Sur la base d'une longue expérience historique, on peut énoncer comme une loi que les cadres révolutionnaires qui se révoltent contre leur environnement social et qui organisent des partis pour diriger des révolutions, peuvent eux-mêmes, si la révolution se fait trop attendre, dégénérer sous les influences et pressions constantes de ce même environnement [...].

« Mais la même expérience historique montre aussi qu'il y a également des exceptions à cette loi. Les exceptions ce sont les marxistes qui restent marxistes, les révolutionnaires qui restent fidèles à leur drapeau. Les idées fondamentales du marxisme, les seules sur lesquelles un parti révolutionnaire peut être construit, s'appliquent d'une façon ininterrompue et ce depuis un siècle. Les idées du marxisme, qui créent les partis révolutionnaires, sont plus fortes que les partis qu'elles créent, et survivent toujours à leur chute. Elles trouvent toujours des représentants dans les vieilles organisations pour diriger le travail de reconstruction. »

– James P. Cannon, Introduction à *The First Ten Years of American Communism*
[Les dix premières années du communisme américain] (1962)

plus dur des cannonistes était Hugo Oehler. Il n'a pas accepté le marché, et il est parti. Donc le parti fonctionnait dans une situation dont on ne peut imaginer comment Cannon a pu s'accommoder : la tension de toujours gagner du temps, de toujours marchander, de toujours négocier. Finalement, en 1939, les questions programmatiques fondamentales, sous les pressions de la guerre et de l'anticommunisme, ont opéré sur chacune des fractions. Et ça a explosé. C'était surprenant de découvrir que le mouvement trotskyste américain des années 1930 n'a jamais vraiment existé – au sommet, en un certain sens. Ça avait toujours été une trêve fragile.

C'est pourquoi il faut aller lire les documents. Pas juste sans réflexion, mais dans le but de répondre aux questions que doivent soulever des considérations historiques plus larges.

On a envie aussi de livrer des souvenirs personnels. C'était le meilleur communiste que l'Amérique a produit, et il est mort. J'ai eu quatre contacts avec lui. Il m'a écrit une lettre une fois. C'est la seule lettre qu'il ait jamais envoyée à un membre de la YSA.

Incidemment, je voudrais noter que notre fraction dans le SWP n'a jamais été une bande de ronchonners. Nous aimions bien la direction du parti. Tom Kerry, Farrell Dobbs, Joe Hansen, Jim Cannon, George Weissman, et toute la bande – il y avait beaucoup de choses qui n'allaient pas, nous étions assez lucides là-dessus. Mais il y avait aussi beaucoup de choses bien chez eux. Notre fraction travaillait dans le SWP. Nous avons fait un choix politique, et nous savions ce que ça voulait dire. Wohlforth ne s'était pas bien

intégré dans le SWP, il faut que vous sachiez ça. Ils ne l'aimaient pas, ils ne lui faisaient pas confiance.

J'ai donc reçu cette lettre de Cannon. C'était une lettre agréable. Il me demandait de transmettre ses salutations personnelles à un professeur de l'université de Brown, un historien de l'American Federation of Labor qui, disait-il, avait fait quelque chose de beaucoup plus important dans sa jeunesse : il avait été un bon Wobbly, et nous avions travaillé ensemble, et je me demande si tu veux bien lui dire, lui transmettre mes salutations personnelles. J'ai trouvé que c'était une mission *très* agréable.

J'ai eu l'occasion de connaître assez bien Cannon en 1958, je crois. Le SWP me déroulait le tapis rouge. C'était agréable d'avoir le tapis rouge. Donc il y a eu un camp d'été sur la Côte Ouest, et par « hasard » nous étions logés avec Rose et Jim Cannon. Donc j'ai eu l'occasion de discuter longuement avec le vieux Jim. Et c'était bien. A ce moment-là, il pensait qu'il allait devenir aveugle. Il avait la cataracte, et il devait bientôt subir une opération qui aurait pu mal tourner. Alors il était furieux, assis désespérément avec sa pipe et du thé fort (parce qu'alors il ne buvait plus d'alcool), en train de lire, peut-être pour la dernière fois de sa vie, pensait-il. Quel livre ? *la Révolution trahie*. Il essayait de l'apprendre par cœur, le livre tout entier. Je l'aimais bien. Je ne pense pas que c'était réciproque. Il pensait que j'étais un petit futé d'étudiant. Mais je l'aimais bien.

Et juste après, nous avons eu une conférence de la YSA à Detroit pendant les fêtes, nous sommes rentrés en voiture et nous avons traversé le désert pour voir Cannon et lui faire un rapport personnel. Il avait déjà eu le « vrai » rapport de cette petite fouine, Feingold, qui était aussi à la conférence. Nous avons pu voir Cannon dans le désert, et ça a été très utile, parce que dans le WP/ISL nous avions toujours entendu le mythe : les enfants de Cannon sont très riches et Cannon vit dans le désert du sud de la Californie dans un palais de marbre. Hélas !, il vivait dans une petite chambre de motel tristounette. Et la raison pour laquelle il vivait dans le désert, c'était que sa femme avait eu une primo-infection et avait besoin d'un climat très sec et chaud. Ils étaient là cloîtrés pendant l'hiver, vivant dans ces conditions extrêmement frugales, et à l'étroit. Alors si jamais vous tombez sur le mythe du palais de marbre de Cannon : J'y étais. Nous sommes mieux ici aujourd'hui.

Et la dernière fois que je l'ai vu, nous étions en opposition, et c'était une réunion plutôt formelle. Je passais à Los Angeles dans le cadre d'une tournée de réunions pour l'organisation de jeunesse. En même temps, je savais qu'on m'avait tranché la gorge, Cannon savait qu'on m'avait tranché la gorge ; seul Wohlforth ne savait pas qu'on lui avait tranché la gorge. Donc je suis allé là-bas, et j'ai eu ma réunion formelle avec le camarade Cannon. Nous sommes mutuellement tombés d'accord, sans rien dire, pour ne pas parler des questions politiques actives. Et j'étais là et j'ai eu trois ou quatre heures de discussion avec lui, à bâtons rompus. (C'est pendant cette discussion que Rose a fait irruption, venant juste de voir cette horrible Annette Rubenstein.) Juste pour ce que ça vaut, voilà mes souvenirs personnels du camarade Cannon, et ils ne se rapportent pas à la politique et à la principale période de sa carrière, parce que je ne l'ai connu que tout à la fin.

J'ai dit que je pensais qu'il n'aimait pas beaucoup le SWP, et voici pourquoi. En 1965, j'ai discuté avec la direction du SWP à Seattle (le groupe Fraser) qui venait d'être

jetée dehors ou de démissionner, et ils m'ont dit que Cannon était sorti de ses gonds pendant le camp d'été sur la Côte Ouest, et que devant deux cents personnes il avait dénoncé le nationalisme noir en prônant l'unité de classe. En fait, il l'avait fait de la *droite*. Ce n'était pas très bon. A ce moment-là, certains membres du SWP jouaient avec quelque chose (ça a l'air tellement bizarre aujourd'hui) qui s'appelait la « triple révolution » : la pauvreté a été abolie, la guerre a été abolie, le racisme a été aboli par la nouvelle technologie. Maintenant qu'il y a eu cette triple révolution, qu'allons-nous faire ? Est-ce que cela ne semble pas absurde aujourd'hui ? Mais c'était une idée à la mode, et Cannon a été d'une certaine manière attiré là-dedans.

Mais il était aussi violemment opposé à toute forme de nationalisme. Allez lire dans *The First Ten Years of American Communism* son article « La Révolution russe et le mouvement noir américain », et vous verrez qu'il pensait qu'il n'y avait qu'une seule chose : une révolution prolétarienne. Et donc la combinaison de son quiétisme d'homme très âgé et de son instinct fondamental pour une solution de classe... il est sorti de ses gonds et a dénoncé la ligne du parti devant deux cents personnes. Jack Barnes, qui passait à Seattle, a dit : Bon, nous serons peut-être obligés de prendre une sanction disciplinaire contre Jim Cannon. Il ne peut pas s'en tirer comme ça avec ce genre de truc. Mais à cette époque, il était vraiment très âgé ; il ne pouvait pas être question d'une autre lutte, sous quelque forme que ce soit. Le SWP était ce à quoi il devait s'accrocher, et il a choisi d'y demeurer jusqu'à la fin. En même temps, il était vieux, il était fragile, et sa femme venait de mourir – et elle était beaucoup pour lui. Alors je pense que probablement Cannon était content de mourir. Il ne lui restait plus grand-chose. Il était usé.

Donc voilà. Et le problème est que cette histoire est une histoire humaine assez ordinaire – à savoir qu'il était révolutionnaire, et qu'il est devenu – un partisan passivement consentant, prêtant son autorité à un parti qui était devenu contre-révolutionnaire (et c'est ça la signification du SWP). Et c'est assez triste. Cependant, au bout du compte notre tâche est, non pas d'ignorer les dix dernières années, mais d'étudier aussi très attentivement les cinquante premières années.

Je vais vous donner un exemple. Georges Plékhanov fut le fondateur du marxisme russe, un propagandiste brillant – pas un théoricien, il n'était pas si bon que ça – mais un propagandiste brillant. Il a écrit les livres qui ont formé la génération de Lénine. Il a essayé plusieurs fois de passer du menchévisme au bolchévisme, mais il rechutait sans cesse. Il a joué un rôle méprisable pendant la Première Guerre mondiale, en défense du tsarisme. Et finalement, il est mort en 1919 sans jamais avoir levé le petit doigt contre la Révolution russe. Il disait : les ouvriers russes ont fait une terrible erreur, mais c'est leur choix et je ne vais pas m'opposer à eux pour le compte de la bourgeoisie. Une figure *contradictoire*. Mais quiconque pense que nous devrions effacer un Georges Plékhanov, ou un Jim Cannon, de l'héritage du marxisme n'a qu'une conception théologique à la Wohlforth (pas même une vraie conception : voyez-vous, il y a la théologie, qui représente simplement la sur-simplification fondamentale). C'est à la fois une falsification et un point de vue théologique. Et c'est tout ce que j'ai à dire en fait. Je suppose que ça se ramène à ça : quand finalement la vie s'est éteinte dans le corps de ce vieil homme, je me suis senti un peu plus orphelin. ■

Procès des dirigeants staliniens

Cannon a prononcé le discours ci-dessous lors d'un meeting appelé pour protester contre le premier procès de dirigeants du Parti communiste, un des premiers épisodes de la chasse aux sorcières anticommuniste qui accompagna la Guerre froide aux Etats-Unis. Ces onze dirigeants staliniens avaient été inculpés en vertu de l'Alien Registration Act (loi sur l'enregistrement des étrangers) de 1940 (le « Smith Act ») pour « complot » visant à prôner le renversement du gouvernement des Etats-Unis par la violence. Quand Cannon fit ce discours, le procès se déroulait depuis quelques semaines au tribunal fédéral de Foley Square ; il s'acheva en octobre 1949 – ce fut à l'époque le plus long procès criminel de l'histoire des Etats-Unis. Non seulement les onze prévenus furent condamnés (la plupart à la peine maximum de cinq ans), mais leurs avocats furent aussi condamnés à des peines de prison pour « outrage » à la cour.

Huit ans plus tôt, en 1941, Cannon avait été parmi les vingt-huit dirigeants connus du Socialist Workers Party (SWP) et du Local (section) 544 du syndicat des camionneurs de Minneapolis condamnés en vertu de ce même Smith Act pour leur opposition à la Deuxième Guerre mondiale interimpérialiste. La déposition de Cannon à son procès fut publiée plus tard par le SWP sous forme de livre, sous le titre *Socialism on Trial* (Le procès du socialisme, New York, Pioneer Publishers, 1942). Dix-huit des trotskystes inculpés furent condamnés et envoyés en prison pour douze à dix-huit mois ; les lettres que Cannon écrivit depuis sa prison aux dirigeants du SWP furent plus tard publiées dans le livre *Letters from Prison* (Lettres de prison, New York, Merit Publishers, 1968). Le Parti communiste, avec sa ligne front-populiste, était alors un des partisans les plus enthousiastes du président américain Roosevelt et de l'effort de guerre de l'impérialisme américain, et s'employa avec zèle à aider à la persé-

cution des trotskystes, en s'efforçant de saboter les campagnes de défense dans le mouvement ouvrier.

En condamnant, en 1948, le procès des dirigeants staliniens, Cannon fait référence à une longue tradition de campagnes de défense non sectaires et unitaires dans le mouvement ouvrier américain – tradition que les staliniens avaient fait de leur mieux pour détruire. C'est avec la campagne pour la libération de « Big Bill » Haywood et Charles Moyer, deux dirigeants de la Western Federation of Miners (Fédération des mineurs de l'Ouest) que l'Etat avait essayé d'accuser du meurtre, en 1905, du gouverneur de l'Idaho, que Cannon s'était engagé pour la première fois dans l'action politique. Haywood, dirigeant de l'IWW (International Workers of the World), aida plus tard à diriger les campagnes de défense victorieuses de Joe Ettor et d'Arturo Giovannitti, deux dirigeants de la grande grève du textile de 1912 à Lawrence, dans le Massachusetts.

C'est Haywood (contraint par les persécutions incessantes du gouvernement à s'enfuir à Moscou en 1921) et Cannon qui, ensemble, conçurent le projet d'organiser l'International Labor Defense (ILD), une organisation de défense de front unique fondée par le Parti communiste des Etats-Unis et dirigée par Cannon de 1925 à 1928. Car c'est l'Internationale communiste de Lénine et de Trotsky qui continua la tradition de défense ouvrière unie popularisée aux Etats-Unis par le mot d'ordre de l'IWW : « Une attaque contre un est une attaque contre tous. » L'ILD était la section américaine de l'Organisation internationale pour le secours aux combattants révolutionnaires, désignée aussi par son sigle russe MOPR, ou plus couramment sous le nom de Secours rouge international. Les partis communistes, dans le monde entier, fondèrent des sections du Secours rouge international pour défendre leurs frères de classe persécutés pour leurs actions

Sans crédit



Jim Cannon (à gauche) et William « Big Bill » Haywood à Moscou en 1922. En 1925, ils fondèrent l'ILD, conformément au vieux principe ouvrier « Une attaque contre un est une attaque contre tous ». La campagne pour sauver la vie des anarchistes Sacco et Vanzetti fut la cause la plus célèbre de l'ILD.

Labor Defender





Pathfinder Press

Le gouvernement des Etats-Unis, avec le soutien du CP, jeta en prison dix-huit dirigeants du SWP et de la grève des camionneurs de Minneapolis pour leur opposition active à la guerre impérialiste. Quinze d'entre eux sont ici en route vers la prison, en décembre 1943. En 1948, le SWP, conformément au principe de la défense ouvrière non sectaire, protesta contre le procès des dirigeants staliniens.

révolutionnaires. Le communiste salvadorien Farabundo Martí, profondément internationaliste, qui participa aux luttes révolutionnaires au Guatemala, au Nicaragua et aux Etats-Unis, était le secrétaire général de la section salvadorienne du Secours rouge international. Quand il fut exécuté pour le rôle dirigeant qu'il avait joué dans le soulèvement ouvrier de 1932 au Salvador – le premier soulèvement dirigé par des communistes sur le continent américain –, ses dernières paroles devant le peloton d'exécution furent « Vive le Secours rouge international ! » (« Viva el Socorro Rojo ! »)

Le MOPR, dont l'ILD était le centre, dirigea la campagne internationale pour défendre les anarchistes Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti, qui furent exécutés par le gouvernement américain en 1927, malgré des actions de protestation ouvrières massives dans le monde entier. C'est l'ILD qui combattit pour la libération de Tom Mooney et Warren Billings, deux organisateurs syndicaux emprisonnés sous l'accusation mensongère d'avoir fait exploser une bombe pendant un défilé pro-guerre à San Francisco en 1916. L'ILD prit aussi la défense de sept membres de l'IWW emprisonnés pour avoir défendu la salle de réunion des

ouvriers bûcherons à Centralia, dans l'Etat de Washington, contre une émeute réactionnaire en 1919. Un grand nombre d'articles écrits par Cannon pour l'ILD et destinés à un large public furent plus tard publiés dans le recueil *Notebook of an Agitator* (Carnet d'un agitateur, New York, Pioneer Publishers, 1958).

Aujourd'hui, les organisations de défense fondées par les sections de la Ligue communiste internationale dans un certain nombre de pays se réclament des traditions de l'ILD et du Secours rouge international. Nos organisations de défense fraternelles, comme le Partisan Defense Committee, une organisation de défense légale et sociale non sectaire qui travaille en accord avec les positions de la Spartacist League/US, ou en France le Comité de défense sociale qui est lié à la Ligue trotskyste, ont été très actives dans la campagne internationale pour la libération des anciens Black Panthers Mumia Abu-Jamal et Geronimo Pratt.

Ce discours de Cannon est traduit du *Militant* (14 février 1949). Il a été plus tard publié en anglais dans *Speeches for Socialism* (Discours pour le socialisme – New York, Pathfinder Press, 1971).

Il y a une impression largement répandue dans la population que les dirigeants du Parti communiste qui sont sur le banc des accusés du tribunal fédéral de Foley Square sont des criminels, et doivent être jugés. Je suis personnellement d'accord avec ce sentiment populaire. Les dirigeants staliniens sont effectivement des criminels, et ils devraient être jugés pour leurs crimes. Mais nous ne sommes pas d'accord avec ce procès. C'est un exemple de vrais criminels accusés pour les mauvais crimes. Et ils sont jugés par le mauvais tribunal.

Comme le camarade Dobbs, je pourrais témoigner en tant qu'expert sur ces questions. Je propose ici publiquement aux avocats des staliniens qui passent en jugement mes services pour les défendre contre de fausses accusations. Je suis qualifié comme expert sur ces questions, pour les raisons suivantes :

J'ai été un militant actif du Parti communiste depuis sa fondation en 1919 jusqu'à 1928, c'est-à-dire pendant neuf ans. Je suis à l'école de la théorie marxiste et léniniste que les staliniens sont à tort accusés d'enseigner. Je suis depuis vingt ans un opposant actif au stalinisme.

Et finalement, je connais très bien le passage sur la liberté d'expression de la Constitution des Etats-Unis qui stipule que « le congrès n'adoptera aucune loi [...] restreignant la liberté de parole, ou de la presse ». J'ai appris ça à l'école, et ensuite j'ai eu l'occasion de le relire et de le méditer pendant treize mois dans une université fédérale au pénitencier de Sandstone.

Trois motifs

Donc, muni de ces qualifications, je contesterais l'inculpation des dirigeants du parti stalinien pour les trois

motifs suivants :

1. Le crime qui leur est reproché – qu'ils ont « conspiré pour prôner » le renversement du gouvernement des Etats-Unis par la force et la violence – n'est pas un crime dans ce pays aux termes de la Constitution.

2. Les staliniens ne sont même pas coupables de ce crime qui n'est pas un crime. Ils ne prôneraient pas le renversement du gouvernement des Etats-Unis par la force et la violence, ni autrement.

3. Le tribunal fédéral du capitalisme américain n'a aucun droit de les juger, parce que les crimes du stalinisme n'ont pas été dirigés contre le système que ce tribunal représente. Les dirigeants staliniens devraient passer en jugement devant un tribunal de la classe ouvrière internationale pour crimes et délits contre la classe ouvrière mondiale, et aussi de ce pays, depuis de nombreuses années ; crimes et délits qui vont de la perversion du marxisme à la collaboration de classes et au soutien au gouvernement impérialiste des Etats-Unis dans la Deuxième Guerre mondiale, sans oublier toutes les sortes de violations possibles de la déontologie du mouvement ouvrier, depuis les falsifications et les tromperies jusqu'aux procès truqués et aux meurtres.

Les staliniens sont coupables de ces crimes. Les staliniens sont les plus grands criminels de l'histoire. Mais le procès actuel dans le tribunal fédéral du Southern District de New York, à Foley Square, est un coup monté contre eux. Ils ne sont pas coupables de ce dont on les accuse, d'avoir prôné le renversement du gouvernement capitaliste des Etats-Unis.

Tout le cours du stalinisme, depuis son apparition, a servi à soutenir le capitalisme mondial, et non à le renverser. Le stalinisme a commencé il y a vingt-cinq ans avec la promulgation de sa théorie fondamentale du « socialisme dans un seul pays », à savoir la Russie. Cela signifiait « pas de socialisme dans aucun autre pays ». Cela signifiait le renoncement à toute perspective de révolution internationale ; une offre faite par la bureaucratie soviétique de faire des compromis avec le capitalisme mondial aux dépens du mouvement ouvrier international. C'est ça la théorie qui est à l'origine du stalinisme.

Crimes staliniens

La pratique a découlé de la théorie : l'exclusion, les procès truqués et les assassinats en masse de dizaines de milliers de bolchéviques qui avaient fait la révolution et qui étaient réellement pour la révolution internationale contre toutes les institutions capitalistes ; la conduite des staliniens en Espagne, où ils ont soutenu et maintenu le gouvernement bourgeois au prix de l'assassinat en masse des révolutionnaires espagnols ; la politique du « front populaire », politique de collaboration avec des partis capitalistes et de participation dans des gouvernements capitalistes ; le pacte soviéto-nazi, par lequel les staliniens ont joint leurs efforts à ceux de Hitler dans le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale ; le pacte anglo-soviéto-américain, aux termes duquel les staliniens américains ont vendu la classe ouvrière des Etats-Unis et se sont mis sur les rangs pour soutenir la guerre.

Oui, ces antécédents montrent clairement que les staliniens sont des criminels. Mais les tribunaux capitalistes sont disqualifiés pour les juger à cause de cette accumulation de faits connus, et à cause de ce que stipule clairement la Constitution des Etats-Unis, et même pour des considérations de gratitude pour les services que les staliniens leur ont rendus, en particulier pendant la guerre.

D'un autre côté, malgré le fait que nous accusons les staliniens d'être des criminels confirmés, nous, et toutes les autres organisations ouvrières, qui n'avons aucune raison d'aimer les staliniens ni d'avoir de la gratitude envers eux, nous avons un intérêt vital à protester contre les poursuites engagées contre eux dans cette affaire-ci. C'est là le but de notre meeting ce soir.

Ce n'est pas un procès au pénal pour des actes qui violent des lois constitutionnellement définies. C'est un procès politique. La liberté de « prôner » n'importe quelle doctrine, y compris la révolution, est fondamentale pour la liberté d'expression et la démocratie. Ce procès attaque les fondements mêmes de ces droits démocratiques pour toutes les organisations ouvrières.

Un dangereux précédent

Il faut garder en tête que l'inculpation des staliniens ne leur impute pas une seule action contre le gouvernement des Etats-Unis. La seule base de ce procès est qu'ils ont conspiré pour « prôner » le renversement du gouvernement des Etats-Unis. C'est-à-dire qu'ils ont conspiré pour parler et pour écrire.

Justement, la clause de la Constitution à laquelle j'ai fait référence a été spécifiquement conçue pour empêcher le Congrès d'adopter des lois qui interdiraient de « prôner » quelque doctrine que ce soit. Mais cette inculpation aux termes du Smith Act – la même loi aux termes de laquelle nous avons été poursuivis et condamnés à Minneapolis – est une inculpation contre le fait de parler et d'écrire. Or une fois établi le précédent comme quoi il est possible d'interdire un type de discours ou de choses « prônées », on jette la base pour en réprimer n'importe quel autre. On légitime la répression de la liberté de parole et de la liberté de la presse.

Malheureusement, notre procès et notre condamnation aux termes du Smith Act à Minneapolis, et par la suite notre emprisonnement, et le refus de la Cour suprême de rouvrir ce dossier ont déjà établi un précédent. Cela a porté un coup très dur à la liberté d'expression et à la démocratie dans ce pays, et les staliniens sur le banc des accusés sont en train de pâtir de ce précédent.

Les intérêts propres du mouvement ouvrier

Il est vrai, comme l'a fait remarquer le camarade Dobbs, et comme je pense vous le savez tous, que les staliniens ont fait tout ce qu'ils ont pu, de toutes les sales manières qu'ils connaissaient, pour aider l'accusation à nous mettre en prison. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour que nous restions en prison pour purger la totalité de notre peine. Il est vrai que ces scélérats ont même essayé de saboter et de faire éclater notre comité de défense, pour l'empêcher de collecter des fonds auprès d'organisations amies afin de payer les avocats. Si les staliniens avaient eu gain de cause, nous n'aurions pas pu nous défendre devant le tribunal, de façon à laisser une trace de ce combat. Leur conduite honteuse a pavé la voie à leur propre inculpation, aux termes de cette même loi.

Tout cela est vrai, et a été relaté de façon tellement vivante ici ce soir par le camarade Dobbs. Mais cela ne peut pas déterminer la politique d'une organisation révolutionnaire, ni d'ailleurs de n'importe quelle organisation ouvrière. Le pur intérêt tout simplement, le nôtre et celui de toute organisation ouvrière honnête, pèse plus lourd dans ce cas que les sentiments de vengeance.

Si le précédent établi dans notre procès est renforcé par une autre condamnation dans ce procès des staliniens, et recueille l'approbation de l'opinion publique, au point qu'il soit accepté comme une chose normale, les libertés traditionnelles dont le mouvement ouvrier a besoin pour progresser dans la voie des lumières se heurteront à chaque pas à de nouvelles entraves. La tendance à une police de la pensée dans un Etat policier, qui menace, sera considérablement accélérée.

C'est là la question plus large qui est en jeu, et qui transcende toutes les autres considérations, dans le procès des staliniens qui se déroule aujourd'hui. C'est pourquoi ce procès nous inquiète tant, et c'est pourquoi nous appelons toutes les organisations ouvrières, et en particulier celles qui nous ont soutenus dans notre procès, à protester contre le procès politique des staliniens. Je pense que nous avons expliqué avec suffisamment de clarté que notre point de vue dans cette affaire n'est pas motivé par le pardon chrétien ou la bêtise, et encore moins par une volonté de conciliation politique avec le stalinisme perfide. Notre position se base uniquement sur notre conception des intérêts les plus vitaux de la classe ouvrière et de ses luttes futures.

Une grande tradition

On tenait jadis pour acquis dans le mouvement ouvrier que malgré toutes les divergences et les controverses entre les différents partis, fractions et groupes, tous s'unissaient et coopéraient quand n'importe quelle section du mouvement ouvrier était attaquée dans les tribunaux de l'ennemi de classe. Nous sommes bien loin de cette vieille tradition de solidarité contre les persécutions et les coups montés. C'était une bonne tradition, et nous devons essayer dans une certaine mesure de la rétablir.

Certaines des plus belles pages de l'histoire du mouvement ouvrier américain ont été écrites dans les luttes unies pour la justice et la liberté d'expression. Le mouvement ouvrier d'aujourd'hui, qui ne tombe pas du ciel, est le produit et le fruit de nombreuses luttes du passé, et doit beaucoup à ces luttes de front unique pour la liberté d'expression, la justice et la liberté de s'organiser.

J'ai été attiré à l'origine dans le mouvement socialiste et ouvrier par le grand mouvement de protestation en défense de Moyer et Haywood en 1906. Ils avaient été arrêtés et inculpés sur des accusations de meurtre fabriquées de toutes pièces, mais leur véritable délit était leurs activités syndicales, leur combativité et leur incorruptibilité. On ne les a pas laissés seuls pour se défendre du mieux qu'ils pouvaient. C'étaient des dirigeants de la Western Federation of Miners, qui était alors affiliée à l'IWW. Cependant, toutes les sections du mouvement ouvrier comprirent que cette tentative de légitimer les coups montés contre les dirigeants du mouvement ouvrier était une menace pour elles-mêmes et pour leur avenir tout entier.

Une formidable machine de protestations et de défense fut construite, d'un bout à l'autre du pays, sous forme de « conférences Moyer-Haywood ». Toutes sortes d'organisations, représentant toutes les sections du mouvement ouvrier et tous les points de vue, envoyèrent des délégués à ces conférences de front unique. L'AFL [American Federation of Labor] et les syndicats indépendants, l'IWW, le Parti socialiste, le Socialist Labor Party, les groupes anarchistes et des groupes de « libéraux », et des gens de bonne volonté – tous marchaient ensemble sous la bannière des « conférences

Moyer-Haywood » pour constituer un puissant mouvement en défense des accusés. Le sol tremblait sous leurs pas.

Les conspirateurs qui avaient pensé ôter la vie à Moyer et Haywood furent mis en échec. Le coup monté fut vaincu par la menace du mouvement ouvrier uni. Le grand Bill Haywood, dont nous chérissons la mémoire, avait raison quand il prit la parole devant le premier meeting de masse de 200 000 personnes à Chicago, venues l'acclamer à sa sortie de prison, et qu'il dit : « Nous devons la vie à votre solidarité. »

Cette même solidarité s'est manifestée dans la défense d'Ettor et Giovanitti, les dirigeants de la grève de Lawrence en 1912 ; et dans la défense de Mooney et Billings. C'était le cas, dans une large mesure, dans l'affaire des dirigeants de l'IWW pendant la Première Guerre mondiale, et dans les affaires Debs et Sacco et Vanzetti. Tous les ouvriers ayant une conscience de classe sentaient bien que c'était un devoir élémentaire, qui allait de soi, que de s'unir contre les attaques de l'ennemi de classe.

Le rôle de l'ILD

Le Parti communiste lui-même était jadis le porteur de cette fière tradition de solidarité. L'International Labor Defense, fondée en 1925 et directement inspirée par le Parti communiste, était vouée spécifiquement au principe de la défense ouvrière non sectaire, à la défense de tout membre du mouvement ouvrier, quelles que soient ses idées, qui était persécuté par les tribunaux capitalistes à cause de ses activités ou de ses opinions.

Je peux en parler en connaissance de cause, parce que j'ai participé à l'élaboration de l'ILD, et que j'en ai été le secrétaire national depuis le commencement et jusqu'au moment où nous avons été chassés du Parti communiste en 1928. L'International Labor Defense est réellement « née à Moscou » : cela, je suis obligé de l'admettre, même si c'était strictement une institution américaine par ses méthodes et ses pratiques. L'ILD est née à Moscou au cours de discussions avec Bill Haywood. Le vieux combattant, exilé par l'Amérique où l'attendait une condamnation à vingt ans de prison, était profondément préoccupé par les persécutions infligées aux travailleurs en Amérique. Il voulait que quelque chose soit fait pour les hommes presque oubliés qui croupissaient en prison dans tout le pays.

Il y avait plus de cent hommes : organisateurs syndicaux, dirigeants de grève et militants détenus à cette époque dans des prisons aux Etats-Unis, des membres de l'IWW, des anarchistes, Mooney et Billings, Sacco et Vanzetti, McNamara et Schmidt, les prisonniers de Centralia, etc. Au cours de discussions là-bas à Moscou en 1925, nous avons élaboré le plan et la conception de l'International Labor Defense comme organisme non sectaire qui défendrait tout membre du mouvement ouvrier, quelles que soient ses opinions ou son appartenance, s'il tombait sous le coup des persécutions de la loi capitaliste.

Je n'oublierai jamais ces réunions avec Bill Haywood. Quand nous avons terminé les plans qui devaient plus tard devenir réalité avec la fondation de l'ILD ; et quand je lui ai promis que je rentrerais en Amérique et que je ferai en sorte que les plans ne restent pas sur le papier ; que nous allions réellement nous mettre sérieusement au travail et venir en aide aux hommes oubliés en prison, le feu d'autrefois s'est allumé dans les yeux du vieux lion – ou plutôt dans son unique œil. Il a dit : « J'aurais voulu pouvoir rentrer donner

un coup de main pour ce travail. » Il ne pouvait pas revenir parce qu'il était un hors-la-loi aux Etats-Unis, non pour quelque crime qu'il aurait commis mais pour toutes les bonnes choses qu'il avait faites pour la classe ouvrière américaine. Jusqu'à la fin de sa vie, il a continué à participer activement au travail de l'ILD par correspondance.

Une défense non sectaire

Les plans de l'International Labor Defense en tant qu'organisation de défense non sectaire, élaborés là-bas, dans la chambre de Bill Haywood à Moscou, furent mis en pratique dans les premières années [de cette organisation]. Il y avait cent six prisonniers de la guerre de classe aux Etats-Unis : de nombreux militants de l'IWW, victimes de machinations en Californie, au Kansas, en Utah et dans d'autres Etats en vertu des lois qui faisaient du syndicalisme un crime. Nous avons trouvé quelques obscurs anarchistes dans le Rhode Island ; un groupe de mineurs de charbon de l'AFL en Virginie occidentale ; deux organisateurs syndicaux à Thomaston, dans le Maine – en plus des prisonniers plus en vue et plus connus que j'ai mentionnés tout à l'heure. Ils étaient cent six en tout, emprisonnés à cette époque sur cette terre de la liberté pour leurs activités dans le mouvement ouvrier. Ils n'étaient nullement des criminels, mais des dirigeants de grèves, des organisateurs, des agitateurs, des dissidents – ils étaient des nôtres. Pas un seul de ces cent six prisonniers n'était membre du Parti communiste ! Mais l'ILD les a tous défendus et aidés.

L'ILD avait adopté comme politique de se souvenir d'eux tous, et de collecter de l'argent pour eux. Nous avons créé un fonds pour envoyer tous les mois cinq dollars à chacun des cent six prisonniers de la guerre de classe. Tous les Noël, nous faisons une collecte spéciale pour leurs familles. On rappela l'existence du groupe de l'IWW de Centralia, presque oublié depuis des années, on fit connaître leur affaire et des efforts furent faits pour les aider. Il en fut de même avec toutes les vieilles affaires à moitié oubliées. L'ILD fut le centre organisateur du grand mouvement mondial de protestation en défense des deux anarchistes Sacco et Vanzetti. Tout ce travail de solidarité avait l'appui et le soutien du Parti communiste, mais c'était avant qu'il ne devienne totalement stalinisé et qu'il ait exclu les révolutionnaires honnêtes.

Le principe de l'International Labor Defense, qui l'a rendu tellement populaire et tellement cher aux militants, était la défense non sectaire, sans discrimination politique. Le principe était la solidarité. Si l'on considère tout ceci et que l'on compare avec les pratiques ultérieures des staliniens ; si l'on se rappelle ce qui est arrivé depuis une vingtaine d'années, il faut dire que les staliniens ont fait davantage que n'importe qui d'autre pour déshonorer cette tradition de solidarité. Ils ont fait plus que n'importe qui d'autre pour perturber l'unité pour la défense contre l'ennemi de classe.

Effet boomerang

Cette terrible corruption, cette division face à l'ennemi de classe a pénétré aussi d'autres couches du mouvement ouvrier. Les sociaux-démocrates font beaucoup de pieuses leçons de morale sur le compte des staliniens, mais leur conduite n'est guère meilleure, si tant est qu'elle le soit. Pour la plupart, ils ne protestent pas contre les persécutions que subissent les staliniens. Les responsables syndicaux,

ceux du CIO [Congress of Industrial Organizations] comme ceux de l'AFL, se tiennent à l'écart, et beaucoup même soutiennent les poursuites judiciaires.

Ils pensent qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter du Smith Act ; c'est seulement pour les staliniens. C'est ce que les staliniens pensaient quand nous étions sur le banc des accusés il y a sept ans : que cette loi malfaisante et inconstitutionnelle est seulement pour les trotskystes. J'ai entendu dire à San Francisco qu'un orateur du parti stalinien, harcelé par quelqu'un qui lui demandait quels étaient les rapports entre leur procès et le nôtre, a dit : « Tout ce procès est une erreur et un malentendu. Le Smith Act visait les trotskystes. » Mais le Smith Act s'est retourné contre eux comme un boomerang, et la même chose peut aussi arriver à d'autres.

Si les staliniens sont condamnés, établissant ainsi un précédent supplémentaire qui viendra s'ajouter à celui de notre procès, cette même loi pourra être employée contre d'autres organisations politiques, contre des professeurs d'université, et même contre des prédicateurs qui se trouvent avoir des opinions contraires à celles des puissances dirigeantes, et qui ont le courage de les exprimer. C'est une grande erreur, une terrible erreur, que de négliger ce procès et de refuser de protester ; une erreur pour laquelle nous aurions tous à payer – eux et nous, et nous tous, tous ceux qui aspirent par quelque moyen que ce soit, ou par quelque programme ou doctrine que ce soit, à un monde meilleur et plus libre, à travers l'unité et la solidarité des travailleurs. Nous aurons tous à payer si le procureur fédéral gagne ce procès et l'emporte avec le soutien de l'opinion publique. C'est pourquoi nous voudrions que tous les efforts soient faits, aujourd'hui même, pendant le procès, pour renverser la tendance actuelle, pour surmonter la passivité et l'indifférence.

Rejoignez la protestation !

Il est bien sûr utopique d'espérer ou d'attendre qu'un grand mouvement uni, coopérant loyalement comme c'était le cas jadis, puisse être formé avec les staliniens. Les staliniens ne peuvent coopérer loyalement avec personne. Nous leur avons proposé un front unique. Ils l'ont refusé. Même maintenant, quand la chasse aux sorcières et les purges pour manque de loyalisme sont dirigées contre eux, ils refusent de dire un seul mot en défense de James Kutcher, l'ancien combattant amputé des jambes qui a été révoqué de son emploi dans l'administration des anciens combattants dans le New Jersey à cause de ses opinions politiques en tant que membre du Socialist Workers Party.

A cause de cette attitude des staliniens, ainsi que pour d'autres considérations, il serait utopique d'espérer un front unique qui réunirait tout le monde. Mais les syndicats et les organisations politiques antistaliniennes doivent se réunir, pour leurs propres raisons, et dans leur propre intérêt, pour protester contre ce procès. Nous participerons à de tels efforts, et nous leur apporterons notre soutien. Mais dans tous les cas, que cela puisse être fait en coopération ou séparément, tous doivent élever leur voix pour protester contre le procès politique qui s'est ouvert à Foley Square. Non pour le bien de la bande stalinienne, mais pour le bien de la liberté d'expression, pour ces droits démocratiques que le mouvement ouvrier a chèrement gagnés et dont il a tant besoin pour sa lutte consciente, en connaissance de cause, pour s'élever à un niveau supérieur. ■

Nos buts et nos tactiques dans les syndicats

Cannon a prononcé le discours suivant à une conférence de mineurs de charbon communistes à Saint-Louis (Etats-Unis). A l'époque, Cannon était secrétaire exécutif adjoint et membre du comité exécutif central (comité central) du Workers Party (Parti des travailleurs), qui était le nom du Parti communiste des Etats-Unis de 1922 à 1929.

Le travail syndical du parti était alors organisé sous la direction de la Trade Union Educational League (TUEL – Ligue syndicale d'Education), qui était affiliée à l'Internationale syndicale rouge ou Profintern. La TUEL avait été créée par William Z. Foster, et c'était la base de pouvoir de la fraction Foster dans le parti. Durant toutes les années 1920, le parti avait une implantation importante parmi les membres de l'United Mine Workers of America (UMW – syndicat des mineurs), et en particulier parmi les mineurs combattifs du sud de l'Illinois. Pendant toute cette période, ceux-ci subissaient attaques sur attaques à cause de la mécanisation de l'industrie houillère. A la fin des années 1920, le syndicat avait été décimé. John L. Lewis, président de l'UMW, se battait avec acharnement pour se débarrasser de

toute espèce d'opposition à son pouvoir dictatorial et pro-capitaliste. A l'intérieur du syndicat, les communistes s'alliaient parfois à Alex Howat, un dirigeant dissident des mineurs du Kansas, ainsi qu'à d'autres groupements soi-disant « progressistes ». Frank Farrington, dirigeant UMW de la fédération de l'Illinois, s'opposait à Lewis mais était aussi féroce anticommuniste. Cannon argumente ici que la fraction du parti a fait trop de concessions à Farrington au congrès de la fédération de l'Illinois, qui s'était tenu en mai.

Cet exposé explique clairement et simplement quel est le but du travail des communistes dans les syndicats : élever la conscience du prolétariat au niveau de ses tâches révolutionnaires historiques. Il fut publié à l'origine dans le supplément au *Daily Worker* du 2 août 1924. Nous l'avons traduit de *James P. Cannon and the Early Years of American Communism, Selected Writings and Speeches, 1920-1928* (James P. Cannon et les premières années du communisme américain. écrits et discours choisis, 1920-1928 – New York, Prometheus Research Library, 1992).

Camarades, ces conférences de membres du parti dans les syndicats importants, auxquelles participent des représentants du comité exécutif central, ont lieu de plus en plus fréquemment. Il faut considérer cela comme un signe de bonne santé. Cela montre que nous sommes en train de mûrir en tant que parti de révolutionnaires en théorie et en pratique, et que nous commençons à maîtriser nos tâches fondamentales. L'étroite collaboration entre les camarades actifs sur le terrain et l'instance dirigeante du parti a un résultat bénéfique dans les deux sens.

Le contact étroit et intime avec les problèmes pratiques du combat quotidien, et avec les camarades qui y sont directement confrontés, est à coup sûr un correctif à toute tendance qui pourrait exister dans le parti à traiter ces problèmes de façon abstraite ou purement doctrinaire. D'un autre côté, la participation de représentants du parti garantit que l'aspect politique fondamental de la lutte syndicale sera mis au premier plan dans ces conférences syndicales. On ne peut pas sous-estimer l'importance de ce fait. Autrement, il y a constamment le danger que le travail de nos camarades dans les syndicats soit trop influencé par les expédients et le soi-disant esprit pratique. Des conceptions unilatérales, des points de vue purement syndicaux prennent le dessus, et les enjeux de classe généraux de la lutte passent au second plan. Il faut se garder de telles situations. Nous savons trop bien qu'elles conduisent au réformisme et à la futilité.

Nous sommes rassemblés ici aujourd'hui pour examiner les problèmes du syndicat particulier auquel vous appartenez, du point de vue du parti, qui est le point de vue de tous les communistes. Et je crois que je prends les choses dans le

bon ordre si je pose comme prémisses les buts révolutionnaires de notre parti, et si je propose que nous soupons et jugions chaque question syndicale qui se présente, quelle que soit l'importance ou le caractère pratique qu'elle semble avoir, à la lumière de nos buts ultimes.

Un parti révolutionnaire

Notre parti est le parti de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat. La révolution prolétarienne est la seule solution au problème de la classe ouvrière, et tout notre travail doit mener à ce but. C'est notre point de départ dans les syndicats, comme dans tous les autres domaines de la lutte de classe. C'est cette conception fondamentale qui nous différencie de tous les autres partis et groupes dans le mouvement ouvrier. C'est le ruban d'acier qui nous lie tous ensemble dans un seul parti.

C'est notre but révolutionnaire qui façonne notre politique dans la lutte quotidienne. Les aspirations révolutionnaires de nos camarades dans le parti créent l'enthousiasme et l'esprit de sacrifice qui donnent au parti son dynamisme. Malheur à nous si nous devenons tellement « pratiques » que nous l'oublions ne serait-ce qu'un seul instant. Tout notre travail doit conduire à la révolution prolétarienne. Si nous gardons toujours cela à l'esprit, et si nous mesurons notre travail quotidien à cette aune, nous resterons sur la bonne voie. Les principes révolutionnaires que nous nous sommes engagés à défendre nous confèrent des responsabilités et des devoirs que nous ne pouvons pas éviter ni esquiver si nous voulons être à la hauteur de notre conception du parti en tant qu'avant-garde des travailleurs. Nous devons nous battre fermement pour les véritables



Minnesota Historical Society

Les trotskystes dirigèrent la grève générale de Minneapolis, en mai 1934. Cette victoire historique inspira les batailles de classe pour la syndicalisation qui suivirent, ainsi que les grèves avec occupation d'usine aux Etats-Unis.

intérêts de la classe ouvrière dans son ensemble, à chaque tournant.

Avec les masses, mais à leur tête

Nous voulons être avec les masses, mais il nous faut aussi être en avance sur les masses, et ne pas avoir peur d'adopter une position impopulaire lorsque c'est nécessaire pour combattre leurs préjugés. Prenez par exemple le Ku-Klux-Klan. Voilà une organisation qui est antiouvrière par sa nature même – et pourtant beaucoup de mineurs de charbon font l'erreur de la soutenir. Se battre contre le Ku-Klux-Klan, dénoncer sa nature réactionnaire et convaincre les ouvriers de le rejeter, c'est une tâche difficile et quelque peu dangereuse dans certaines parties du pays, mais c'est notre devoir envers la classe ouvrière que de mener cette lutte. Nous ne serions pas dignes du nom que porte fièrement notre parti si nous esquivions cette lutte sous un prétexte quelconque.

Notre travail dans les syndicats se développe. On peut le constater de tous les côtés. Des conférences comme celle-ci prouvent que nous faisons des progrès rapides. Nous avons déjà accumulé une riche expérience, et cette expérience met en lumière les aspects à la fois positifs et négatifs de notre travail. Une de nos tâches principales est de faire le bilan de toute notre activité de temps en temps, pour renforcer et améliorer ce qui est bien et découvrir ce qui est mauvais afin de le rejeter.

Il va sans dire que nous, communistes, avons beaucoup d'estime les uns pour les autres, mais que quand nous nous réunissons dans des conférences comme celle-ci, ce n'est pas pour se lancer des fleurs et des compliments creux, mais pour s'exprimer franchement et ouvertement ; pour passer au crible tout notre travail et le critiquer, afin que les erreurs puissent être découvertes et corrigées. Vous êtes en droit d'attendre du comité exécutif central qu'il parle franchement. J'ai pleine confiance que s'il est fait mention dans

cette discussion de certaines erreurs dans votre travail, ou que les erreurs individuelles de camarades sont signalées amicalement et fraternellement, quoique fermement, comme il est de coutume entre communistes, aucun d'entre vous ne se sentira offensé. La discussion a pour seul objectif d'améliorer notre efficacité et de renforcer le parti pour la lutte.

Nos précieuses expériences

La puissance d'un parti discipliné, fondé sur des principes révolutionnaires, et qui se préoccupe de manière professionnelle de tous les aspects de la lutte syndicale, a déjà commencé à se manifester. Au dernier congrès des mineurs de l'Illinois, par exemple, tout le monde pouvait constater que le parti commence à mûrir, à avoir les épaules plus larges, à prendre sa place sur la scène de l'actualité. Notre parti y est apparu comme le leader de la lutte pour les intérêts de ceux qui sont dans la mine. Il était aux premières lignes, c'était celui qui portait les coups les plus durs aux agents de la bourgeoisie qui ont usurpé les postes de direction dans le syndicat des mineurs. Le travail de nos camarades à ce congrès a énormément contribué à rendre le syndicat des mineurs plus apte à la lutte de classe, et a du même coup augmenté le prestige de notre parti. Il faut commencer par reconnaître cela.

Nous avons pu observer le même phénomène dans toute une série de congrès syndicaux ces derniers mois. Notre petit parti, qui hier encore sortait de la clandestinité et commençait à rassembler les forces éparpillées des ouvriers révolutionnaires, était maintenant devenu l'épicentre du combat contre la réaction dans le mouvement ouvrier. Nous n'en sommes pas encore à diriger les masses dans les syndicats, mais nous sommes devenus les leaders de la lutte pour leurs intérêts. Le reste suivra en temps voulu. Nous pouvons compter là-dessus.

Ce n'est pas un hasard si notre parti pousse en avant partout, et se met à la tête des luttes. C'est parce que notre parti

est le seul parti qui veuille se battre pour les intérêts immédiats des travailleurs, et le seul parti qui préconise de résoudre les problèmes de la classe ouvrière par le renversement révolutionnaire du capitalisme. Tous les intérêts de la classe ouvrière sont indissolublement liés à la révolution, dans l'immédiat comme au bout du compte. Et si nous faisons des erreurs ici et là, si nous ne profitons pas de toutes les occasions qui nous sont offertes dans le cours de la lutte, c'est parce que nos camarades dans les syndicats, principalement à cause de leur inexpérience, n'ont pas totalement maîtrisé l'art de prendre une position concrète sur chaque question qui se pose et de la relier avec habileté aux objectifs finaux de notre mouvement.

Corriger nos erreurs

Faire du travail pratique tout en approfondissant et développant la conscience de classe des travailleurs, et en les conduisant à lutter pour le pouvoir : voilà l'essence de notre tâche dans les syndicats. Si nous examinons de ce point de vue les événements qui se sont produits au dernier congrès des mineurs de l'Illinois, nous obtiendrons des résultats fructueux. Si nous reconnaissons avec franchise les aspects tant négatifs que positifs de notre activité au dernier congrès, notre puissance sera décuplée au congrès suivant.

Une des principales erreurs que nos camarades y ont fait, c'était de ne pas avoir pleinement réalisé que le schéma éhonté de collaboration de classes présenté au congrès dans le rapport de Frank Farrington révélait le fondement politique et idéologique de toute la corruption et toute la trahison de la bureaucratie de l'UMW, de Lewis à Farrington. Nos camarades auraient dû attaquer ce rapport le plus agressivement possible. Ils auraient dû le mettre en pièces sur la base qu'il représentait la théorie qu'il y a des intérêts communs entre les mineurs et les parasites qui les exploitent et qui s'engraissent sur leur labeur et leur misère. Ils auraient dû y opposer le principe de la lutte de classe, la théorie que le salut des travailleurs passe par la lutte sans compromis contre leurs exploités.

Une telle lutte aurait été un poignard visant le cœur même de la bureaucratie syndicale corrompue et traître, car elle aurait été dirigée contre le système d'idées mensongères avec lequel ils empoisonnent le mouvement ouvrier. Il aurait fallu utiliser cette lutte comme le meilleur moyen d'ouvrir les yeux aux mineurs et de leur faire voir quel est leur vrai problème. Toutes les autres batailles du congrès, la bataille sur le pouvoir de nomination aux postes, la bataille pour une meilleure législation dans les affaires syndicales, pour la réintégration de Howat, etc., auraient dû être considérées par nos camarades comme reliées et subordonnées à la bataille fondamentale pour le principe de la lutte de classe – et ils auraient dû l'expliquer aux délégués. Cela aurait été le meilleur moyen d'éveiller la conscience des délégués honnêtes de la base et de resserrer les liens avec eux.

Une autre erreur dans ce congrès a été la façon dont on a traité la question de la résolution sur la reconnaissance de la Russie soviétique. Là encore, c'était du principe de la lutte de classe dont il s'agissait. L'appareil de Farrington a habilement manipulé les délégués avec cette résolution, en appelant à reconnaître la Russie soviétique dans un paragraphe pour en annuler ensuite tout l'effet en ajoutant la clause que la Russie soviétique devait reconnaître certaines obligations, qui sont exactement les obligations que les gouvernements

capitalistes du monde entier essaient en vain de lui imposer depuis six ans. Nos camarades ont fait l'erreur de penser que la question de la reconnaissance formelle de la Russie soviétique était le véritable enjeu, et de considérer qu'une telle résolution était une victoire pour nous.

Tout cela était beaucoup trop une vision « politicienne ». Nous sommes pour la reconnaissance de la Russie soviétique, parce que c'est un Etat ouvrier et parce que nous reconnaissons que les intérêts de la classe ouvrière du monde entier sont liés à elle. La reconnaissance de la Russie soviétique est pour nous un enjeu de lutte de classe, et nous aurions dû nous battre purement sur cette base, et faire entrer dans la tête des délégués l'idée qu'il faut que la solidarité ouvrière, l'unité de la classe ouvrière mondiale dans la lutte pour renverser le capitalisme, soient acceptées comme le principe qui guide le mouvement ouvrier. Nous n'aurions peut-être pas gagné la majorité au congrès si nous avions mené la lutte sur cette base, tout comme nous n'aurions peut-être pas gagné la majorité si nous avions mené clairement un combat de classe contre le schéma de collaboration de classes de Farrington, mais c'est une question secondaire. Nous aurions mis le principe au premier plan. Nous aurions clarifié les idées de beaucoup de délégués et renforcé nos liens avec eux. Ce qui est important, ce n'est pas la victoire de pure forme, mais la bataille.

Organisation inadéquate

C'est en partant du même point de vue qu'il faut mettre le doigt sur le développement insuffisant du groupement de l'aile gauche au congrès. Certains camarades étaient contre ces groupements sur la base que les espions de Farrington pourraient être présents et obtenir à l'avance des informations sur les batailles que nous avons l'intention de mener au congrès. Cette attitude est erronée. Elle provient d'un excès de prudence et de trop de préoccupation pour des victoires techniques et législatives immédiates. Qui plus est, elle revient dans une certaine mesure à céder inconsciemment devant la position des bureaucrates réactionnaires, qui naturellement voient d'un mauvais œil toute tentative d'organiser la base contre eux. Cette question va plus loin qu'il semble au premier abord. Ne pas organiser dans un groupement de combat les délégués de gauche au congrès, poussé à sa conclusion logique, nous conduirait à ne pas organiser les forces de gauche dans l'ensemble du syndicat. Ça veut dire abandonner, sous la pression des bureaucrates, le droit d'organiser la Ligue syndicale d'Education. « Ne faites pas une montagne d'une taupinière » est une bonne maxime ; mais elle est tout aussi bonne si on la met à l'envers et qu'on dit aux camarades qui sont prêts à céder sur ce petit point : « Ne faites pas une taupinière d'une montagne. » Si nous nous battons sérieusement pour briser le contrôle de la bureaucratie syndicale, nous ne devons pas négliger d'organiser nos troupes.

Notre lutte pour conquérir le syndicat est au fond une lutte pour organiser les ouvriers du rang avec nous sur une base de lutte de classe. Il faut par conséquent les éclairer sur nos buts et nos plans.

Les congrès devraient être considérés comme les meilleures occasions de faire en sorte que ce processus se développe. Les congrès nous donnent l'occasion d'entrer en contact étroit avec les délégués de la base, et de combattre leurs préjugés et leurs conceptions erronées dans des discussions et des argumentations ; de les réunir dans notre camp



Labor Herald



Labor Defender

Pennsylvanie, 1928 : Un groupe de mineurs arrêtés sur les piquets de grève est relâché par la police. Alexander Howat, dirigeant des mineurs dans le Kansas (photo de droite) faisait souvent des alliances avec les communistes dans le syndicat dans les années 1920.

en groupe organisé, afin de se battre pour régénérer le mouvement ouvrier. Et pour ce travail, nous avons besoin du groupement de l'aile gauche.

Il est beaucoup plus important pour nous de faire la connaissance d'une dizaine de nouveaux ouvriers et de les intégrer dans la lutte organisée que de faire adopter une douzaine de résolutions au congrès par une majorité accidentelle.

Ce que nous voulons, c'est le soutien conscient des travailleurs. Nous nous battons pour gagner leur esprit et leur cœur. Ne l'oubliez pas, camarades. Les bureaucrates peuvent transformer nos meilleures résolutions en simples chiffons de papier. Ils peuvent rester en place en truquant les élections, mais ils ne peuvent pas nous enlever les travailleurs que nous avons gagnés à notre façon de penser et de lutter. Les bureaucrates peuvent se maintenir au pouvoir pendant un certain temps, grâce à des milliers de ruses et de pratiques frauduleuses. Mais une fois que nous aurons mis les masses de notre côté, nous pourrons leur faire la nique. Pour nous, diriger les syndicats veut dire diriger les masses. Et c'est cela, et seulement cela, qui nous assurera la victoire finale.

Les communistes et les postes syndicaux

Je voudrais maintenant passer à une autre question, qui va devenir de plus en plus importante au fur et à mesure que nos forces se développent dans les syndicats. Nous avons déjà rencontré ce problème un certain nombre de fois. C'est la question d'avoir des camarades à des postes syndicaux, et de poser sa candidature à de tels postes. Cela peut devenir pour nous un des plus grands dangers, et une des plus importantes sources de corruption des membres du parti, si nous ne mesurons pas correctement l'importance de cette question et que nous ne prenons pas de position ferme là-dessus dès le début.

Dans les discussions que nous avons eues ici aujourd'hui, un des camarades a fait la remarque que notre lutte dans les syndicats est une lutte pour des positions stratégiques. C'est une vision unilatérale, et si nous ne voyons

que cet aspect des choses, nous allons faire une grave erreur. Nous devons adopter le point de vue que notre combat est un combat pour développer la conscience de classe des travailleurs de la base, et pour les gagner au principe de la lutte révolutionnaire contre le capitalisme, sous la direction de notre parti.

Si nous lions notre lutte pour des positions stratégiques à ce but politique large, et que nous la subordonnons à ce but, nous sommes sur du solide. Autrement, nous allons assister au spectacle peu réjouissant de membres du parti qui considèrent la lutte pour des postes comme un but en soi ; qui vont éviter ou mettre de côté des questions de principe avec lesquelles les masses ne sont pas familiarisées ; qui vont manœuvrer et calculer trop mesquinement afin d'avoir des postes syndicaux. Bien sûr les camarades justifieront tout cela en disant qu'une fois qu'ils auront obtenu leur poste ils pourront faire de grandes choses pour le parti. Mais très souvent on verra que ces mêmes camarades qui utilisent ces méthodes pour gagner un poste syndical prennent l'habitude de continuer à y avoir recours pour garder ce poste. Ils finissent ainsi par dégénérer pour devenir des gens qui ne font que s'agripper à leur poste ou en briguer un. Ils perdent la confiance et le respect des ouvriers combattifs à la base, et notre parti, qui a à répondre d'eux, verra son prestige en souffrir énormément.

Pourtant, les positions stratégiques sont très importantes, et nous ne devons pas avoir une position doctrinaire à cet égard. Un camarade ici a exprimé l'opinion que dès que quelqu'un est élu à un poste il devient petit-bourgeois dans ses intérêts et sa vision des choses, et qu'on ne devrait donc rien avoir à faire avec des postes syndicaux. Ce n'est pas correct. Il est vrai que les postes de direction, particulièrement dans le mouvement syndical américain, ont conduit dans le passé beaucoup de gens à la corruption et à la trahison des ouvriers, mais ça ne veut pas dire que les communistes doivent être corrompus. Nous devons avoir la conception qu'un vrai communiste peut aller partout où le parti l'envoie, faire tout ce que le parti lui demande et rester un communiste, rester fidèle à la classe ouvrière. Le camarade

Lénine avait un poste de direction. Il avait plus de pouvoir que Frank Farrington, mais il n'est pas devenu comme Frank Farrington. La garantie contre la corruption pour les membres du parti qui accèdent à des postes de responsabilité, c'est qu'ils restent proches du parti et que leur lutte pour des postes repose sur le soutien de la base pour une politique de lutte de classe, et qu'ils ne deviennent pas trop habiles et trop « malins », qu'ils n'essaient pas de « se faufiler » à des postes en mettant la pédale douce et en louvoyant sur des questions de principe qui risquent d'être impopulaires, mais que les communistes ont néanmoins le devoir de défendre.

Un parti de combat

Notre parti est un parti de travailleurs révolutionnaires de la base, un parti de combat révolutionnaire contre le capitalisme et tous ses rouages, et nous attendons des camarades qui se retrouvent à des postes de responsabilité qu'ils gardent cette conception fondamentale et qu'ils la mettent en pratique dans tout leur travail de responsables. Ils ne doivent pas se laisser influencer par leur position et adopter une attitude trop prudente. Et surtout, ils ne doivent pas acquérir une psychologie de « responsable » et s'abstenir de remplir leurs obligations envers le parti par crainte de mettre leur poste en danger. Nous ne mettons pas des communistes à des postes de responsabilité syndicale pour qu'ils en fassent moins pour le parti, mais pour qu'ils en fassent plus.

L'atmosphère dans les milieux de responsables syndicaux américains est fétide. Elle est complètement imprégnée d'usages et de traditions de caractère non prolétarien. Prenez garde, vous les camarades qui devenez des responsables syndicaux, de ne pas sombrer dans ce marais. Souvenez-vous toujours que vous êtes des communistes et accrochez-vous à votre esprit communiste rebelle. Ne succombez pas aux usages et aux traditions développés par les agents de la bourgeoisie qui se cramponnent au mouvement ouvrier à des postes de responsabilité, amenez au contraire avec vous votre propre éthique et vos propres usages révolutionnaires.

La discipline du parti

La question de la discipline du parti devient particulièrement importante quand il s'agit de camarades qui ont des postes de responsabilité. Les camarades dans cette situation doivent s'attacher étroitement au parti, ne faire qu'un avec lui, et toujours considérer le parti comme leur meilleur ami. L'union étroite entre le responsable syndical communiste et le parti est la meilleure garantie qu'il pourra conserver son point de vue révolutionnaire et faire son devoir envers la classe ouvrière. Le parti attend des camarades qui ont des postes de responsabilité et de direction qu'ils fassent preuve d'encore plus de discipline que les autres membres du parti. Il n'a pas peur des responsables même les plus importants qui vont à l'encontre des décisions du parti, et qui poursuivent une politique en conflit avec lui. Les camarades qui ont des postes de responsabilité, si importants soient-ils, ne peuvent se comporter comme des individus indépendants sans être rappelés à l'ordre par le parti.

Notre travail à l'épreuve

On peut résumer toute la question en quelques mots. Nous ne sommes pas des progressistes, mais des révolutionnaires. Notre rôle dans le mouvement syndical est d'organi-

ser les masses pour la révolution prolétarienne, et de les diriger dans la lutte pour cette révolution. Tout notre travail quotidien doit être lié et subordonné à cela. Notre travail ne sera jamais testé par des victoires formelles sur le papier, mais par le développement de la conscience de classe des travailleurs à la base, par la mesure dans laquelle ils sont organisés sur ces principes, et par le développement de l'influence et de l'autorité de notre parti. Les positions stratégiques dans le mouvement syndical ont de l'importance principalement dans la mesure où elles permettent au parti d'avancer et de développer son travail, qui est de gagner les masses à la révolution.

Soyons malins et ayons l'esprit pratique, absolument. Apprenons comment aborder toutes les questions qui sont posées dans le syndicat d'une façon réaliste et professionnelle. Devenons des experts dans le travail syndical de tous les jours, et pour manœuvrer pour des positions stratégiques, mais souvenons-nous aussi toujours du danger de dégénérer en de simples brigueurs de postes professionnels.

Les syndicalistes actifs, et particulièrement ceux qui ont des postes de responsabilité, sont assaillis par mille tentations qui les incitent à s'écarter de la voie de la lutte de classe. C'est seulement en s'unissant étroitement au parti qu'ils pourront résister à ces tentations. Avec l'aide du parti, ils apprendront à servir les ouvriers dans la lutte quotidienne et à lier toute leur activité à la tâche de diriger les masses vers notre but, la révolution. Ils apprendront à mesurer leurs progrès à chaque pas, non dans des victoires sur le papier mais par le développement de la conscience de classe des ouvriers et de l'influence du parti, par la mesure dans laquelle leur activité communique aux ouvriers l'esprit de combat déterminé qui est l'esprit du communisme.

Nous allons rencontrer beaucoup de difficultés dans la tâche que nous avons entreprise, mais avec l'aide du parti et de l'Internationale, nous les résoudrons toutes. Nous gagnerons les masses à la cause du communisme ; nous arracherons le mouvement ouvrier des mains des agents de la bourgeoisie, et nous le transformerons en de puissants instruments pour la révolution prolétarienne. ■

Коммунистический Интернационал после Ленина

Un ouvrage clé de Trotsky publié en russe pour la première fois

L'Internationale communiste après Lénine contient les documents de fondation du trotskysme mondial de 1928 par lesquels James P. Cannon fut gagné au trotskysme : « Critique du programme de l'Internationale communiste », « Et maintenant ? », ainsi que « La question chinoise après le VI^e congrès » et « Qui dirige aujourd'hui l'Internationale communiste ? » Publié en 1993 à Moscou par la Prometheus Research Library et la Ligue communiste internationale. La présente édition comprend aussi une introduction de la PRL.

75 FF (port inclus)

309 pages

ISBN 5-900696-01-4

Pour toute commande :

Le Bolchévik, BP 135-10, 75463 Paris Cedex 10, France

Mouvement noir...

Suite de la page 64

Etats-Unis à majorité noire), fut, comme Cannon le montre, la plupart du temps passé sous silence par le parti. Celui-ci s'était placé aux premières lignes des luttes combattives des Noirs du Sud pour des syndicats et contre la ségrégation, les expulsions, les lynchages, etc., et donc, malgré son adhésion formelle à la ligne de l'« autodétermination », le CP construisit une réelle base parmi les ouvriers et les métayers noirs sans terre du Sud.

La popularité des communistes parmi les Noirs s'accrut de façon spectaculaire quand le parti s'engagea dans l'affaire des « Scottsboro Boys », neuf adolescents noirs sans le sou qui en mars 1931, en pleine récession, commirent l'erreur de voyager dans un wagon de marchandises d'une ligne ferroviaire du Sud avec deux jeunes femmes blanches tout aussi pauvres qu'eux, et qui se retrouvèrent condamnés à mort pour « viol ». Au début, l'organisation des classes moyennes noires, la National Association for the Advancement of Colored People (Association nationale pour l'avancement des gens de couleur, NAACP) ne voulut pas toucher à cette affaire socialement explosive (ce qui illustre bien le fait que l'oppression des Noirs en Amérique ne se réduit pas à l'exploitation de classe). Forcée finalement de défendre les Scottsboro Boys à cause de l'agitation du CP, qui avait fait de l'affaire une cause célèbre au niveau international, la NAACP chercha ensuite à prendre la campagne de défense en main et à en exclure les communistes. La condamnation

résultant de cette machination judiciaire ne fut jamais annulée, mais les accusés échappèrent à l'exécution.

Pendant cette même période, le CP mena campagne pour la défense d'Angelo Herndon, un communiste noir condamné, sur la base d'une vieille loi contre les « insurrections d'esclaves », pour avoir organisé une manifestation interr raciale de chômeurs à Atlanta. Cette répression contre un organisateur communiste montrait à quel point le gouvernement, dans le Sud, était un Etat policier raciste qui déniait les droits élémentaires de citoyenneté aux Noirs. Mais quelques années plus tard, dans l'intérêt de son « front populaire » derrière Franklin D. Roosevelt (dont le Parti démocrate dirigeait le Sud par l'intermédiaire des « dixicrates », les politiciens racistes du Sud), le CP allait trahir ouvertement les masses noires, abandonnant les milliers de prolétaires noirs pro-communistes qui avaient été attirés vers le parti par le courageux travail de militants comme Herndon. A la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le Socialist Workers Party (SWP) recruta un grand nombre de travailleurs, noirs et blancs, dont beaucoup étaient d'ex-militants déçus du CP.

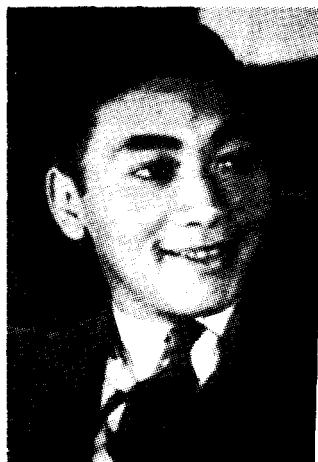
Si le SWP a fait un travail exemplaire en combattant pour l'égalité légale et sociale complète des Noirs pendant la Deuxième Guerre mondiale, sa compréhension théorique et programmatique de l'oppression des Noirs en Amérique était seulement partielle. Le SWP ne voyait pas cette question comme centrale pour le succès de la révolution prolétarienne (pour une histoire détaillée des positions du SWP sur cette question, lire « En défense de l'intégrationnisme révolutionnaire », *Spartacist* édition française n° 29). Dans les années 1950, l'imprécision de la compréhension théorique du parti sera manipulée par George Breitman et d'autres dirigeants du parti pour justifier un soutien au nationalisme noir et au mot d'ordre d'« autodétermination » ; en 1963, le parti adoptera une position de soutien total au nationalisme noir.

A la différence du SWP, la tendance spartaciste défend la conception que la question noire aux Etats-Unis n'est pas une question nationale, mais que la population noire représente une caste raciale basée sur-la couleur, doublement opprimée, intégrée au prolétariat américain et ségréguée au bas de l'échelle sociale. La lutte des Noirs pour la liberté et l'égalité est stratégique pour la révolution prolétarienne américaine. La lutte de la classe ouvrière tout entière pour les droits des Noirs n'est pas seulement une nécessité élémentaire pour l'unité de classe du prolétariat multiracial contre la classe capitaliste. Le racisme anti-Noirs, inscrit dans la trame fondamentale de la société américaine, a été dans chaque période sociale la pierre de touche de la réaction américaine. En sourdine dans les périodes d'agitation et de luttes sociales, le racisme et les atrocités racistes tiennent le haut du pavé dans un climat réactionnaire. Toutes les luttes des Noirs aux Etats-Unis, depuis l'époque de l'esclavage, ont été dirigées non pas vers le séparatisme, mais pour l'égalité des droits et l'intégration complète dans la société. Ce n'est que dans les périodes où de tels objectifs semblent sans espoir que les courants séparatistes noirs ont bénéficié d'un certain crédit parmi les masses, comme en ce moment avec la popularité des projets de Louis Farrakhan pour un « capitalisme noir » qui exploiterait la « communauté noire ». Cannon fait référence à un cas antérieur de popularité d'un démagogue noir anti-intégrationniste : Marcus Garvey et son mot d'ordre de « retour à l'Afrique ». Le mouvement de Garvey a atteint son apogée au milieu des années 1920, ce qui concordait



Der Spiegel

Lynchage raciste dans les années 1930 en Floride, aux Etats-Unis. La lutte contre la terreur raciste doit être menée par le parti révolutionnaire, en tant que « tribun du peuple » et comme partie intégrante de la lutte pour la révolution socialiste.



Arno Press

**Pledge Your
Solidarity to
ANGELO
HERNDON**

Leaving Wednesday Night to Begin Serving
18 to 20 Years on The Georgia Chain Gang

Be One of those who will join in the
Solidarity Demonstration at the
Manhattan Opera House
311 WEST 34th STREET

Wed. October 23
5 to 7:30 P. M.

Hour ANGELO HERNDON and Other Prominent Speakers
Herndon Leaves for Atlanta Georgia
Wednesday Night

ADMISSION 25c.

ADMISSION 25c. - 50c. - 1.00 - 2.00 - 3.00 - 4.00 - 5.00 - 6.00 - 7.00 - 8.00 - 9.00 - 10.00 - 11.00 - 12.00 - 13.00 - 14.00 - 15.00 - 16.00 - 17.00 - 18.00 - 19.00 - 20.00 - 21.00 - 22.00 - 23.00 - 24.00 - 25.00 - 26.00 - 27.00 - 28.00 - 29.00 - 30.00 - 31.00 - 32.00 - 33.00 - 34.00 - 35.00 - 36.00 - 37.00 - 38.00 - 39.00 - 40.00 - 41.00 - 42.00 - 43.00 - 44.00 - 45.00 - 46.00 - 47.00 - 48.00 - 49.00 - 50.00 - 51.00 - 52.00 - 53.00 - 54.00 - 55.00 - 56.00 - 57.00 - 58.00 - 59.00 - 60.00 - 61.00 - 62.00 - 63.00 - 64.00 - 65.00 - 66.00 - 67.00 - 68.00 - 69.00 - 70.00 - 71.00 - 72.00 - 73.00 - 74.00 - 75.00 - 76.00 - 77.00 - 78.00 - 79.00 - 80.00 - 81.00 - 82.00 - 83.00 - 84.00 - 85.00 - 86.00 - 87.00 - 88.00 - 89.00 - 90.00 - 91.00 - 92.00 - 93.00 - 94.00 - 95.00 - 96.00 - 97.00 - 98.00 - 99.00 - 100.00

Angelo Herndon, activiste et talentueux organisateur communiste à Atlanta, aux Etats-Unis. Sa lutte exemplaire parmi les ouvriers et la campagne pour sa libération (affiche à droite) ont attiré des milliers d'activistes noirs au Parti communiste.

précisément avec une flambée de terreur raciste blanche, quand, en 1925, 40 000 fascistes du Ku Klux Klan avec robes et cagoules défilèrent à Washington.

Dans cet essai, Cannon évoque aussi le début aux Etats-Unis du mouvement des droits civiques, qui a brisé le consensus d'autosatisfaction de la période de guerre froide de l'après-guerre. Des événements comme le boycott de masse des bus à Montgomery, en Alabama, par les Noirs qui refusaient de s'asseoir « à l'arrière du bus », et la tentative de neuf étudiants noirs triés sur le volet de suivre des cours dans un lycée de Little Rock, en Arkansas, s'inscrivaient dans un mouvement de masse auquel allaient plus tard participer, d'un bout à l'autre des Etats-Unis, des millions de personnes remettant en cause la ségrégation raciale dans le Sud. Pour la première fois depuis la défaite des régimes de la « Reconstruction radicale » mis en place dans le Sud après la défaite de l'aristocratie esclavagiste sudiste dans la guerre

civile de 1861-1865, les Noirs cherchaient à exercer leurs droits civiques comme le vote ou l'utilisation des aménagements publics. La « Reconstruction » s'était terminée en 1877 avec le retrait des dernières troupes fédérales du Sud, un retrait qui laissait les Noirs sans défense face à la terreur raciste incarnée par le Ku Klux Klan.

Entravé politiquement par le rôle dominant que jouaient des organisations conservatrices comme la NAACP et des personnalités religieuses, allié au gouvernement fédéral qui cherchait à redorer son image internationale, mais qui n'avait pas la moindre intention de remettre en cause les structures de pouvoir du Sud basées sur la « suprématie blanche », le mouvement des droits civiques a réussi à obtenir des acquis légaux formels pour les masses noires, mais a buté sur la ségrégation de fait dans le Nord. Et même les acquis minimaux qui avaient été obtenus sont aujourd'hui de plus en plus menacés dans le climat politique actuel de racisme et de frénésie anti-immigrés. L'ancienne couche de petits-bourgeois et de petits businessmen noirs, dont la position sociale repose sur l'exploitation des quartiers noirs (la base naturelle pour le programme de « capitalisme noir » de Louis Farrakhan), a été massivement renforcée par les « largesses » du gouvernement. Il existe maintenant une couche substantielle de fonctionnaires et d'entrepreneurs noirs dont le principal employeur est le gouvernement. Ces éléments de la nouvelle « classe moyenne », qui ne dépendent plus du ghetto pour vivre, ont pour une large part quitté le centre des villes. Et parallèlement, l'appauvrissement de la majorité de la population noire des ghettos s'est dramatiquement aggravé dans les décennies qui ont suivi la « victoire » du mouvement des droits civiques. Ces réalités soulignent le fait que la libération des Noirs ne peut être obtenue que par la révolution prolétarienne, qui ouvrira la voie à l'intégration politique et sociale complète des masses noires dans une société égalitaire et socialiste.

Cet essai est traduit de l'*International Socialist Review* (été 1959). Il a ensuite été publié en anglais sous forme d'annexe à *The First Ten Years of American Communism*. De larges extraits ont déjà été publiés dans le *Bolchévick* n° 116, janvier-février 1992.

8 mai 1959

Tout au long des dix premières années du communisme américain, le parti s'est préoccupé de la question noire et il est arrivé graduellement à une politique différente et supérieure à celle du radicalisme américain traditionnel. Pourtant, dans les documents que j'ai publiés concernant cette période, la question noire n'apparaît nulle part comme étant l'objet de controverses internes entre les principales fractions. La raison en est que les dirigeants américains n'ont élaboré d'eux-mêmes aucune idée nouvelle sur ce problème explosif ; et qu'aucune des fractions, en tant que telle, n'a été à l'initiative d'aucun des changements d'approche, d'attitude et de politique qui avaient été graduellement effectués au moment où le parti achevait sa première décennie d'existence.

Les principales discussions sur la question noire ont eu lieu à Moscou, et c'est là-bas qu'a été élaborée la nouvelle approche du problème. Dès le deuxième congrès du Comintern, en 1920, « les Noirs en Amérique » était un point de l'ordre du jour, et il y eut une discussion préliminaire sur la question. La recherche historique établira de manière pro-

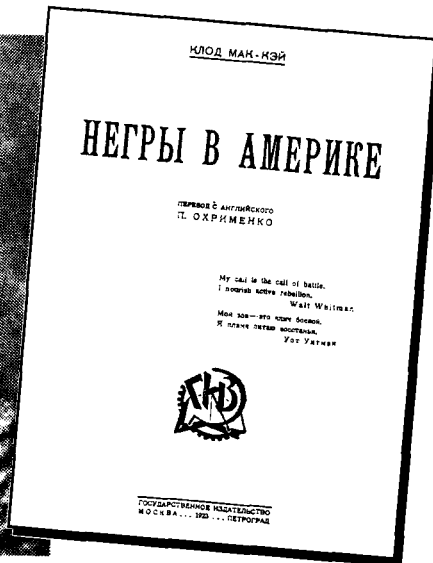
bante que l'impulsion initiale de la politique du CP sur la question noire est venue de Moscou, et qu'en outre l'élaboration ultérieure de cette politique, jusques et y compris l'adoption du mot d'ordre d'« autodétermination » en 1928, est venue de Moscou.

Sous l'aiguillon et la pression constante des Russes au sein du Comintern, le parti engagea pendant ses dix premières années un travail en direction des Noirs ; mais il n'en recruta qu'un nombre très limité, et son influence dans la communauté noire ne représentait pas grand-chose. Il serait facile d'en tirer la conclusion pragmatique que toutes les discussions et tous les efforts portant sur cette politique pendant ces dix ans, de New York à Moscou, ont été beaucoup de bruit pour rien, et que les résultats de l'intervention russe ont été complètement négatifs.

C'est là peut-être l'opinion commune en ces jours de guerre froide, où l'aversion pour tout ce qui est russe tient communément lieu d'opinion réfléchie. Mais ce n'est pas conforme à l'histoire – et de très loin. Les dix premières années du communisme américain sont une période trop



Wide World



L'écrivain et poète jamaïcain Claude McKay a participé au quatrième congrès du Comintern, devant lequel il a pris la parole sur la question noire aux Etats-Unis. Sa brochure *les Noirs en Amérique* fut publiée en Russie soviétique en 1923.

courte pour porter un jugement définitif sur les résultats de la nouvelle approche de la question noire imposée au parti américain par le Comintern.

L'analyse historique de la politique et de l'action du Parti communiste sur la question noire, et de l'influence russe dans leur formulation pendant les dix premières années d'existence du parti, aussi exhaustive et détaillée soit-elle, ne peut être satisfaisante si les investigations ne sont pas étendues aux dix années suivantes. Il a fallu au jeune parti ces dix premières années pour s'engager de façon significative dans ce domaine auparavant inexploré. On ne peut pas comprendre les résultats spectaculaires des années 1930 sans se référer à la décennie de changement et de réorientation qui a précédé. C'est là que les actions et les résultats ultérieurs trouvent leur origine.

* * *

Une analyse sérieuse du processus dans toute sa complexité doit commencer par la constatation qu'au début des années 1920 les communistes américains, comme toutes les autres organisations radicales de l'époque et de la période précédente, n'avaient pour point de départ sur la question noire qu'une *théorie* inadéquate, une *attitude* fautive ou indifférente et l'adhésion de quelques Noirs de tendance radicale ou révolutionnaire.

A ses débuts, le mouvement socialiste duquel le Parti communiste est issu n'avait jamais reconnu la moindre nécessité d'un programme spécifique sur la question noire. Celle-ci était purement et simplement considérée comme un problème économique, faisant partie de la lutte entre les ouvriers et les capitalistes ; rien ne pouvait être fait concernant les problèmes spécifiques de discrimination et d'inégalité avant l'avènement du socialisme.

Les meilleurs de ces socialistes des premières années étaient représentés par Debs, qui avait une attitude fraternelle envers toutes les races et était totalement exempt de préjugés. Mais la déclaration suivante de Debs exprime les limites des vues de ce grand agitateur sur ce problème, qui était loin d'être simple : « Nous n'avons rien de spécifique à offrir aux Noirs, et nous ne pouvons pas nous adresser séparément à toutes les races. Le Parti socialiste est le parti de la classe ouvrière tout entière, sans considérations de couleur – la classe ouvrière tout entière, du monde entier » (Ray Ginger, *The Bending Cross*). Ceci était considéré à l'époque comme

une position très avancée, mais ne laissait pas de place à un soutien actif aux revendications spécifiques des Noirs pour un peu d'égalité ici et maintenant, ou dans un avenir proche, dans la marche vers le socialisme. Un Noir persécuté et traqué ne pouvait avaler ça avec une bière, si tant est qu'il ait quelques *cents* et puisse trouver un salon de Blancs où boire un verre de bière – dans un coin au fond du bar.

Et Debs lui-même, avec sa formule générale qui passait à côté du point principal – la question brûlante de la discrimination omniprésente à laquelle les Noirs étaient confrontés, de quelque côté qu'ils se tournent –, était très supérieur sur ce sujet, comme sur tous les autres, à Victor Berger, qui était un partisan déclaré de la suprématie blanche. Voici une déclaration sommaire de Berger dans un éditorial de son journal de Milwaukee, le *Social Democratic Herald* : « Il ne peut y avoir aucun doute que les Noirs et les Mulâtres constituent une race inférieure. » C'était ça le « socialisme de Milwaukee » sur la question noire, exposé par son dirigeant-patron impudent et ignorant.

Les préjugés non déguisés de Berger n'ont jamais été la position officielle du parti. Il y avait d'autres socialistes, comme William English Walling, qui prônait l'égalité des droits pour les Noirs et qui fut un des fondateurs de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP) en 1909. Mais de telles personnalités n'étaient qu'une petite minorité parmi les socialistes et les militants radicalisés avant la Première Guerre mondiale et la Révolution russe.

Le caractère inadéquat de la politique socialiste traditionnelle sur la question noire est amplement documenté par les historiens du mouvement, Ira Kipnis et David Shannon. L'attitude générale qui prévalait au sein du Parti socialiste envers les Noirs est résumée ainsi par Shannon : « Ils n'étaient pas importants pour le parti, le parti ne faisait pas d'efforts spécifiques pour attirer des militants noirs et le parti, de façon générale, ne s'intéressait pas aux efforts des Noirs pour améliorer leur condition dans la société américaine capitaliste, quand il n'y était pas en réalité hostile. » Et plus loin : « Le parti soutenait que le seul salut des Noirs était le même que le seul salut des Blancs : le "socialisme". »

En attendant, il n'y avait rien à faire concernant la question noire en tant que telle, et moins on en parlait, mieux ça valait. On la mettait dans sa poche, avec son mouchoir dessus.

Telle était la position traditionnelle dont le Parti communiste hérita, à ses débuts, du mouvement socialiste qui l'avait précédé, et dont il était issu. La politique et la pratique du mouvement syndical étaient pires encore. Pour être membre de l'IWW [International Workers of the World], il n'y avait aucune restriction « de race, de couleur ou de croyance ». Mais les syndicats prédominants, ceux de l'AFL [American Federation of Labor], à quelques rares exceptions près, étaient des syndicats corporatistes exclusivement blancs. Eux non plus n'avaient rien de spécifique à offrir aux Noirs ; rien du tout, en fait.

* * *

La différence – et c'était une différence *profonde* – entre le Parti communiste des années 1920 et ses ancêtres socialistes et de tendance radicalisée s'est manifestée par sa rupture avec cette tradition. Les communistes américains des premières années, sous l'influence et la pression des Russes au sein du Comintern, apprenaient lentement et péniblement à changer leur *attitude* ; à assimiler la nouvelle théorie de la question noire comme une question *spécifique* de citoyens de deuxième classe doublement exploités, question qui nécessitait un programme de revendications spécifiques faisant partie intégrante du programme d'ensemble – et à commencer à faire quelque chose à ce sujet.

La véritable importance de ce profond changement, dans toutes ses dimensions, ne peut pas être mesurée de façon adéquate par les résultats obtenus dans les années 1920. Les dix premières années doivent être avant tout considérées comme une période préliminaire de réexamen et de discussion, de changement d'attitude et de politique sur la question noire – pour préparer l'activité future sur ce terrain.

Ce changement et cette préparation, amenés par l'intervention russe pendant les années 1920, devaient manifester leurs effets de façon explosive au cours de la décennie suivante. Les conditions hautement favorables pour l'agitation et l'organisation radicales parmi les Noirs, engendrées par la grande dépression, trouvèrent le Parti communiste prêt à s'engager sur ce terrain comme aucune autre organisation radicale ne l'avait jamais fait auparavant dans ce pays.

* * *

Tout ce qui était neuf et progressiste sur la question noire est venu de Moscou, après la Révolution de 1917, et comme résultat de cette révolution – non seulement pour les communistes américains qui ont réagi directement, mais aussi pour tous ceux qui se préoccupaient de cette question.

Par eux-mêmes, les communistes américains n'ont jamais imaginé quoi que ce soit de nouveau ou de différent par rapport à la position traditionnelle du radicalisme américain sur la question noire. Cette position, comme le montrent les citations ci-dessus, tirées des ouvrages de Kipnis et Shannon, était théoriquement assez faible et plus faible encore en pratique. La formule simpliste qui affirmait que le problème noir était simplement économique, un élément du problème capital-travail, ne trouva jamais d'écho parmi les Noirs – qui savaient à quoi s'en tenir, même s'ils ne le disaient pas ; ils devaient vivre avec une discrimination brutale, chaque jour et chaque heure.

Cette discrimination n'avait rien de subtil ou de dissimulé. Tout le monde savait que le Noir était toujours le plus mal loti, mais presque personne ne s'en préoccupait ni ne voulait faire quoi que ce soit pour essayer d'atténuer ou de changer cet état de choses. La majorité blanche, 90 % de la

société américaine, était complètement imprégnée de préjugés anti-Noirs, y compris sa composante ouvrière, au Nord comme au Sud ; et le mouvement socialiste reflétait ces préjugés dans une large mesure – même si, par considération pour l'idéal de la fraternité humaine, l'attitude socialiste était silencieuse, et prenait la forme de l'esquive. La vieille théorie du radicalisme américain s'avérait être dans la pratique une formule pour l'inaction sur le front noir, et aussi – incidemment – un rempart pratique pour les préjugés raciaux latents des militants blancs eux-mêmes.

L'intervention russe changea tout cela, et le changea radicalement et pour le mieux. Avant même la Première Guerre mondiale et la Révolution russe, Lénine et les bolchéviks se distinguaient de toutes les autres tendances du mouvement socialiste et ouvrier international par l'attention qu'ils portaient aux problèmes des nations opprimées et des minorités nationales, et par le soutien actif qu'ils apportaient à leurs luttes pour la liberté, pour l'indépendance et pour le droit à l'autodétermination. Les bolchéviks accordaient ce soutien à tous les « peuples sans droits égaux » de façon sincère et sérieuse, mais il n'y avait là rien de philanthropique. Ils avaient aussi compris le grand potentiel révolutionnaire que renfermait la situation des nations et des peuples opprimés, et voyaient en eux des alliés importants de la classe ouvrière dans la lutte révolutionnaire contre le capitalisme.

Après novembre 1917, cette nouvelle doctrine – avec une insistance spécifique sur les Noirs – a commencé à être transmise au mouvement communiste américain, avec derrière elle l'autorité de la Révolution russe. Au sein du Comintern, les Russes prenaient à partie les communistes américains en leur demandant avec fermeté et insistance de se débarrasser de leurs propres préjugés non exprimés, de s'intéresser aux problèmes et aux doléances spécifiques des Noirs américains, de faire du travail parmi eux et de se faire

Vient de paraître

(en anglais)

Lettres et articles présentant la position marxiste sur des questions clés en débat dans la gauche sud-africaine : pour une opposition révolutionnaire prolétarienne au gouvernement de « néo-apartheid » de l'ANC nationaliste-bourgeois ; le débat sur un « parti ouvrier de masse » ; le programme trotskyste de la révolution permanente opposé à la doctrine de la « construction de la nation » dans les pays coloniaux et néo-coloniaux.

5 FF

Commande :

Le Bolchévik, BP 135-10, 75463 Paris Cedex 10, France



Rejoignez la campagne pour libérer Mumia Abu-Jamal !



Jennifer Beach

Mumia Abu-Jamal, ancien membre des Black Panthers, journaliste reconnu, poursuivi par la police raciste, a été condamné à mort après un procès truqué en Pennsylvanie, aux Etats-Unis. Le CDDS et les autres organisations de défense liées aux sections de la LCI, qui se battent pour lui depuis des années, ont lancé une campagne internationale pour sa libération et contre la peine de mort raciste et barbare. Pour plus de renseignements, écrire à :

**Comité de défense sociale
BP 202
75822 Paris Cedex 17, France**

**Partisan Defense Committee
PO Box 99, Canal Street Station
New York, NY 10013, USA**

Envoyez vos chèques de soutien à :

CDDS, BP 202, 75822 Paris Cedex 17 – avec la mention « Mumia Abu-Jamal »

les champions de leur cause dans la communauté blanche.

Il a fallu du temps aux Américains, éduqués dans une tradition différente, pour assimiler la nouvelle doctrine léniniste. Mais les Russes ont continué à insister, année après année, accumulant les arguments et augmentant la pression sur les communistes américains jusqu'à ce que, finalement, ils aient appris et changé, et qu'ils se soient mis au travail pour de bon. Et ce changement dans l'attitude des communistes américains, qui a eu lieu graduellement pendant les années 1920, devait avoir quelques années plus tard une influence profonde *dans des cercles beaucoup plus larges*.

* * *

La rupture du Parti communiste avec la position traditionnelle du radicalisme américain sur la question noire coïncidait avec des changements profonds parmi les Noirs eux-mêmes. La migration à grande échelle depuis les régions agricoles du Sud vers les centres industriels du Nord s'accéléra considérablement pendant la Première Guerre mondiale et continua pendant les années qui suivirent. Ceci amena certaines améliorations dans leurs conditions de vie, par rapport à ce qu'ils avaient connu dans le Sud profond, mais pas assez pour compenser la déception d'être parqués dans des ghettos et d'être toujours soumis de tous côtés à la discrimination.

Le mouvement noir, tel qu'il existait à l'époque, avait soutenu patriotiquement la Première Guerre mondiale « pour que la démocratie règne dans le monde entier » ; et 400 000 Noirs avaient servi dans les forces armées. Ils rentrèrent au pays en voulant pour eux-mêmes une petite récompense démocratique, mais ne purent guère en trouver nulle part. On répondit à leur volonté nouvelle de s'affirmer par une recrudescence des lynchages et une flambée d'émeutes racistes dans tout le pays, au Nord comme au Sud.

Tout ceci mis bout à bout – les espoirs et les déceptions, la volonté nouvelle de s'affirmer et les représailles féroces – contribua à l'émergence d'un nouveau mouvement noir, qui était en train de prendre forme. En nette rupture avec la tradition d'acceptation d'une situation d'infériorité dans le monde de l'homme blanc, représentée par Booker T. Washington, une nouvelle génération de Noirs commença à revendiquer l'égalité.

* * *

Ce dont avait surtout besoin le nouveau mouvement noir qui émergeait – une minorité de 10 % [de la population des

Etats-Unis] – et dont il était presque entièrement dépourvu, c'était d'un soutien efficace dans la communauté blanche en général et dans le mouvement ouvrier, son allié indispensable, en particulier. Le Parti communiste, qui se faisait activement le champion de la cause des Noirs, et qui appelait à une alliance des Noirs et du mouvement ouvrier combatif, arriva dans cette situation nouvelle au bon moment, comme un catalyseur.

C'est le Parti communiste, et personne d'autre, qui fit des affaires de Herndon et de Scottsboro des causes célèbres au niveau national et mondial, et qui mit sur la défensive les bandes sudistes qui pratiquaient le lynchage légal – ceci pour la première fois depuis l'effondrement de la Reconstruction. Les activistes du parti dirigeaient des luttes et des manifestations pour que les Noirs au chômage soient dignement traités par les bureaux d'assistance, et pour réinstaller le mobilier des familles noires expulsées dans leur appartement vide. C'est le Parti communiste qui présenta exprès un Noir comme candidat à la vice-présidence en 1932 – quelque chose qu'aucun autre parti radicalisé ou socialiste n'avait jamais imaginé faire.

Par de telles actions, ou des actions et de l'agitation similaires dans les années 1930, le parti secoua tous les cercles plus ou moins libéraux et progressistes de la majorité blanche et commença à provoquer un changement d'attitude radical sur la question noire. En même temps, le parti devenait un facteur réel parmi les Noirs, et les Noirs amélioreraient leur statut et leur confiance en eux-mêmes – *en partie comme résultat de l'agitation agressive menée par le Parti communiste sur cette question*.

On ne peut pas se débarrasser des faits en disant : les communistes agissaient pour leurs propres intérêts. Toute agitation pour les droits des Noirs apportait de l'eau au moulin du mouvement noir ; et l'agitation des communistes, à cette époque, était – et de loin – plus énergique et plus efficace que toute autre.

Ces nouveaux développements semblent contenir un élément contradictoire qui, à ma connaissance, n'a jamais été ni abordé ni expliqué. L'expansion de l'influence communiste dans le mouvement noir pendant les années 1930 a eu lieu malgré le fait qu'un des nouveaux mots d'ordre imposés au parti par le Comintern – le mot d'ordre d'« autodétermination » – autour duquel beaucoup de choses ont été dites et une multitude de thèses et de résolutions ont été écrites, et qui était même présenté comme le mot d'ordre principal, n'a jamais semblé adapté à la situation réelle. Le mot



Detroit News

Grève des ouvriers de l'automobile à l'usine Chevrolet de Detroit au cours de la vague de grèves du milieu des années 1940. La lutte intégrée des Noirs et des Blancs sous la direction d'un parti révolutionnaire est le seul moyen de détruire le poison du racisme et le pouvoir de la bourgeoisie.

d'ordre d'« autodétermination » a été mal ou pas du tout accepté dans la communauté noire ; après l'effondrement du mouvement séparatiste dirigé par Garvey, ses aspirations allaient principalement vers l'intégration, avec des droits égaux.

En pratique, le CP sauta par-dessus cette contradiction. Quand le parti adopta le mot d'ordre d'« autodétermination », il n'abandonna pas son agitation agressive pour l'égalité pour les Noirs et les droits des Noirs sur tous les fronts. Au contraire, il intensifia et étendit cette agitation. C'était ce que les Noirs voulaient entendre, et c'était ce qui faisait la différence. Ce furent l'agitation menée par le CP et son action sous ce dernier mot d'ordre qui donnèrent des résultats, sans l'aide, et probablement malgré, l'impopulaire mot d'ordre d'« autodétermination » et toutes les thèses écrites pour le justifier.

* * *

Pendant la « troisième période » d'ultra-radicalisme, les communistes devenus staliniens ont mené leur activité sur le terrain de la question noire avec toute la démagogie frauduleuse, toutes les exagérations et toutes les déformations qui leur sont propres et dont on ne peut les dissocier. Mais malgré cela, l'appel principal à l'égalité des droits est passé, et a rencontré un écho dans la communauté noire. Pour la première fois depuis les abolitionnistes, les Noirs voyaient un groupe agressif, combatif et dynamique de Blancs qui se faisaient les champions de leur cause. Pas cette fois quelques philanthropes ou quelques libéraux falots, mais les staliniens durs des années 1930, à la tête d'une grande montée du mouvement de radicalisation engendrée par la dépression. Il y avait de la puissance dans leur action à cette époque, et cela se ressentait dans de nombreux domaines de la vie américaine.

La première réaction d'un grand nombre de Noirs était favorable ; et la réputation du parti en tant qu'organisation révolutionnaire, identifiée à l'Union soviétique, était probablement plus un avantage qu'un handicap. La couche supérieure de la population noire, qui aspirait à la respectabilité, avait tendance à prendre ses distances avec tout ce qui était

radical ; mais la base, les pauvres parmi les pauvres qui n'avaient rien à perdre, n'avaient pas peur. Le parti recruta des milliers de militants noirs dans les années 1930 et il devint, pour un temps, une véritable force dans la communauté noire. La raison primordiale, c'était sa politique sur la question de l'égalité des droits, son attitude générale, qu'il avait apprise des Russes, et son activité sur la nouvelle ligne.

* * *

Dans les années 1930, l'influence et l'action du Parti communiste ne se limitaient pas à la question des « droits civiques » en général. Il agissait puissamment pour remodeler le mouvement syndical et pour aider les ouvriers noirs à conquérir une place qui leur avait auparavant été refusée. Les ouvriers noirs eux-mêmes, qui avaient pris une part active aux grandes luttes pour la création des nouveaux syndicats, avançaient leurs propres revendications plus agressivement que jamais. Mais ils avaient besoin d'aide, ils avaient besoin d'alliés.

Les militants du Parti communiste se présentèrent pour jouer ce rôle à un moment critique de la période de formation des nouveaux syndicats. La politique et l'agitation du Parti communiste à cette époque firent davantage, dix fois plus que tout autre facteur, pour aider les ouvriers noirs à s'élever à un nouveau statut, celui d'au moins la semi-citoyenneté dans le nouveau mouvement syndical, créé dans les années 1930 sous l'étendard du CIO [Congress of Industrial Organizations].

* * *

On attribue communément les progrès du mouvement noir, ainsi que le basculement de l'opinion publique en faveur de ses revendications, aux changements provoqués par la Première Guerre mondiale. Mais la plus grande chose qui est sortie de la Première Guerre mondiale, l'événement qui a tout changé, y compris les perspectives des Noirs américains, c'est la Révolution russe. L'influence de Lénine et de la Révolution russe, même détournée et déformée comme elle le fut plus tard par Staline, avant de passer par le filtre des activités du Parti communiste aux Etats-Unis, a contribué

plus que toute autre influence, d'où qu'elle vienne, à la reconnaissance et à l'acceptation plus ou moins générale du fait que la question noire représentait un problème spécifique de la société américaine – un problème qui ne peut pas être simplement ramené sous la rubrique générale du conflit entre le capital et le travail, comme c'était le cas dans le mouvement radical pré-communiste.

On ajoute quelque chose, mais pas beaucoup, en disant que le Parti socialiste, les libéraux et les dirigeants syndicaux plus ou moins progressistes ont accepté la nouvelle définition, et ont soutenu dans une certaine mesure les revendications des Noirs. C'est exactement ce qu'ils ont fait ; ils ont accepté. Ils n'avaient pas élaboré de théorie indépendante, pas de politique propre ; où seraient-ils allés la chercher – dans leur propre tête ? En aucune manière. Dans les années 1930, ils étaient tous, sur cette question, dans le sillage du CP.

Les trotskystes et d'autres groupes militants dissidents – qui eux aussi avaient appris des Russes – ont contribué comme ils l'ont pu au combat pour les droits des Noirs ; mais les staliniens, qui dominaient le mouvement de radicalisation, dominaient également les nouveaux développements sur le terrain de la question noire.

* * *

Tout ce qui était neuf sur la question noire est venu de Moscou – après que la Révolution russe eut commencé à faire entendre comme un coup de tonnerre, dans le monde entier, son exigence de liberté et d'égalité pour toutes les minorités nationales, pour tous les peuples assujettis et pour toutes les races – pour tous les humiliés et tous les proscrits de la terre. Ce tonnerre gronde encore, plus fort que jamais, comme l'attestent chaque jour les titres des journaux.

Les communistes américains ont réagi les premiers, et avec le plus d'élan, à la nouvelle doctrine venue de Russie. Mais les Noirs, et des couches significatives de la société blanche américaine, ont réagi indirectement, et réagissent encore – qu'ils le reconnaissent ou non.

Les dirigeants officiels actuels du mouvement des « droits civiques » des Noirs américains, qui ne sont pas peu surpris du développement de sa combativité et du soutien qu'il reçoit de la part de la population blanche de ce pays, soupçonnent à peine à quel point le mouvement qui monte est redevable à la Révolution russe, qu'ils désavouent tous patriotiquement.

Le révérend Martin Luther King, à l'époque de la bataille du boycott de Montgomery, faisait remarquer que son mouvement faisait partie intégrante de la lutte mondiale des peuples de couleur pour l'indépendance et l'égalité. Il aurait dû ajouter que les révolutions coloniales, qui sont effectivement un puissant allié du mouvement noir en Amérique, ont reçu leur impulsion initiale de la Révolution russe – et qu'elles sont stimulées et renforcées de jour en jour par le fait que cette révolution continue à exister sous la forme de l'Union soviétique et de la nouvelle Chine, que l'impérialisme blanc a soudainement « perdue ».

De manière indirecte, mais d'autant plus convaincante, les antisoviétiques les plus virulents, parmi lesquels on compte les politiciens libéraux et les dirigeants officiels des syndicats, attestent de ce fait quand ils disent : le scandale de Little Rock et des choses de ce genre ne devraient pas exister, parce qu'ils favorisent la propagande communiste parmi les peuples coloniaux à la peau foncée. Leur crainte de

la « propagande communiste », comme chez d'autres la crainte du Seigneur, les rend vertueux.

Pour les dirigeants syndicaux et les libéraux – dans le Nord –, sympathiser avec la lutte des Noirs pour quelques droits élémentaires en tant qu'êtres humains est aujourd'hui chose courante. C'est la bonne conduite à suivre, la marque d'une intelligence civilisée. Même les ex-militants radicalisés, devenus des « libéraux » anticommunistes d'un genre particulier – d'un genre tout à fait lamentable – ont tous maintenant adopté fièrement une position « correcte » de soutien formel aux « droits civiques » et d'opposition à la ségrégation à l'encontre des Noirs et à d'autres formes de discrimination. Mais comment en sont-ils tous arrivés là ?

Il ne vient jamais à l'esprit de nos libéraux d'aujourd'hui de se demander pourquoi leurs congénères de la génération précédente – à quelques notables exceptions individuelles près – n'ont jamais songé à cette attitude nouvelle et plus éclairée vis-à-vis des Noirs avant que Lénine et la Révolution russe ne viennent chambouler la vieille doctrine bien établie et complaisamment acceptée du séparés-mais-inégaux. Les libéraux anticommunistes américains et les dirigeants syndicaux ne le savent pas, mais un peu de l'influence russe qu'ils haïssent et craignent tant a déteint, même sur eux.

* * *

Bien sûr, comme chacun sait, les staliniens américains ont fini par faire un terrible gâchis avec la question noire, comme avec toutes les autres questions. Ils ont trahi la lutte pour les droits des Noirs pendant la Deuxième Guerre mondiale, pour servir la politique étrangère de Staline – comme ils ont trahi les travailleurs américains en grève, comme ils ont fait la claque pour l'accusation à Minneapolis [en 1941], dans le premier procès du Smith Act, pour la même raison fondamentale.

Aujourd'hui, tout le monde sait cela. L'heure des comptes a fini par sonner, et les staliniens eux-mêmes se sont sentis obligés d'avouer publiquement certaines de leurs trahisons

Women and Revolution

Journal de la commission femmes de la Spartacist League/U.S.

n° 45
hiver –
printemps 96
(56 pages)
en anglais

France: 8 FF
USA: US\$ 1
Canada: Cdn\$ 1.50

Commande:
Le Bolchévick
BP 135-10
75463 Paris Cedex 10
France



Liberty Alliance of Feminists and Christian Right
Bates, the State and Anti-Sex Hygiene ... 2
Race, Sex, Class
and the Capitalist War on the Poor ... 18

AUSTRALIA A\$1.50 BRITAIN £1.75 CANADA Cdn\$1.50 IRELAND IR£1.75 USA US\$1

et de leurs infamies. Mais rien, que ce soit les repentirs proclamés pour des crimes qui ne peuvent pas être dissimulés, ou l'évocation de vertus anciennes dont les autres ne veulent pas se rappeler, ne semble arranger leurs affaires. Le Parti communiste, ou plutôt ce qu'il en reste, est tellement discrédité et tellement méprisé qu'on ne lui reconnaît aujourd'hui peu ou pas de mérite et de crédit pour son travail dans le domaine de la question noire pendant ses premières années – quand celui-ci avait des résultats d'une grande portée et, dans l'ensemble, des conséquences progressistes.

Mon devoir ou mon objectif n'est pas de les aider à s'en sortir. Le seul but de cette rétrospective condensée est de rétablir quelques faits relatifs aux premières années du communisme américain – au profit de ceux qui, dans la nouvelle génération, veulent étudier et connaître toute la vérité, quelle qu'elle soit, et en apprendre quelque chose.

La nouvelle politique sur la question noire, apprise des Russes pendant les dix premières années du communisme américain, a permis au Parti communiste, dans les années 1930, de faire avancer la cause des Noirs ; et d'étendre sa propre influence parmi ceux-ci à une échelle qu'aucun mouvement radicalisé n'avait approchée avant cette époque. Ce sont des faits historiques ; pas seulement de l'histoire du communisme américain, mais aussi de l'histoire de la lutte des Noirs pour leur émancipation.

* * *

Pour ceux qui regardent vers le futur, ces faits sont importants ; ils anticipent sur l'avenir. Par leur activité militante des premières années, les staliniens ont donné un grand élan au nouveau mouvement noir. Par la suite, leur trahison de la cause des Noirs pendant la Deuxième Guerre mondiale a laissé la voie ouverte aux gradualistes, partisans du pas à pas, qui depuis dirigent le mouvement sans être contestés.

La politique du gradualisme, qui promet la libération des Noirs dans le cadre du système social qui les asservit et les humilie, ne marche pas. Elle ne s'attaque pas aux racines du problème. Les aspirations des Noirs sont immenses, l'énergie et la ferveur dépensées dans leur lutte le sont aussi. Mais les acquis concrets de leur lutte sont à ce jour pitoyablement maigres. Ils ont gagné quelques centimètres, mais l'objectif de l'égalité réelle est à des kilomètres.

Le droit de s'asseoir sur un siège libre dans un bus ; l'intégration symbolique d'une poignée d'enfants noirs dans

quelques écoles publiques ; quelques places pour des Noirs dans des administrations et dans certaines professions ; le droit égal à un emploi dans les textes, mais pas en pratique ; le droit à l'égalité reconnu formellement et légalement, qui leur est dénié en pratique à chaque occasion – c'est ainsi que les choses se passent aujourd'hui, 96 ans après la Proclamation d'émancipation [l'abolition de l'esclavage par Lincoln].

Il y a eu depuis l'époque de Booker T. Washington un grand changement dans la conception et les revendications du mouvement noir, mais aucun changement fondamental dans la situation réelle des Noirs. Cette contradiction prépare une nouvelle explosion et un autre changement de politique et de direction. Dans la prochaine étape de ce processus, le mouvement noir américain sera contraint de se tourner vers une politique plus combative que le gradualisme, et de chercher des alliés plus sûrs que les politiciens capitalistes du Nord, qui sont eux-mêmes alliés aux « dixiecrates » du Sud. Plus que tous les autres habitants de ce pays, les Noirs ont toutes les raisons et le droit d'être révolutionnaires.

Un parti ouvrier honnête de la nouvelle génération reconnaîtra ce potentiel révolutionnaire de la lutte des Noirs, et appellera à une alliance de combat entre les Noirs et le mouvement ouvrier, dans une lutte révolutionnaire commune contre le système social actuel.

Des réformes et des concessions, bien plus importantes et significatives que toutes celles qui ont été obtenues jusqu'ici, seront les sous-produits de cette alliance révolutionnaire. Elles seront l'enjeu de la lutte et en résulteront à chaque étape du combat. Mais le nouveau mouvement ne s'arrêtera pas à des réformes, ne se contentera pas de concessions. Le mouvement des Noirs et le mouvement ouvrier combatif, unis et coordonnés par un parti révolutionnaire, résoudront le problème noir de la seule manière dont il peut être résolu – par une révolution sociale.

Les premiers efforts du Parti communiste dans cette voie, il y a une génération de cela, seront reconnus et assimilés. Même l'expérience de la trahison stalinienne ne sera pas gaspillée. La mémoire de cette trahison sera une des raisons pour lesquelles la prochaine fois, ce ne seront pas les staliniens qui dirigeront.

Los Angeles
8 Mai 1959

Cette brochure rassemble deux articles polémiques qui sont une sévère critique de l'économisme tant du point de vue de la théorie et du programme que de celui des fameuses « méthodes organisationnelles » de Lutte ouvrière. « Qu'est-ce qu'une direction révolutionnaire ? » de Cliff Slaughter est certainement un des meilleurs exposés de la conception trotskyste du parti d'avant-garde léniniste qui ait été écrit depuis la mort de Léon Trotsky, et une réponse théorique au culte de la spontanéité économiste.

« La Spartacist League, la minorité et VO » est un document de la lutte fractionnelle dans la Spartacist League/US avec la minorité de Kay Ellens, qui soutenait Voix ouvrière, précurseur de Lutte ouvrière. Ellens reprochait à la SL/US de chercher à intervenir dans les mouvements de la jeunesse radicalisée par la guerre du Vietnam et la question noire, et rejetait les tâches d'une avant-garde trotskyste, « propagandiste de combat » : tremper le programme révolutionnaire dans la réalité vivante de la lutte.

Cette brochure contient aussi une sélection d'articles du *Bolchévik* polémique entre autres sur l'indifférence de Lutte ouvrière à l'oppression raciale et la question des fascistes.

20 FF

Pour toute commande : Le Bolchévik, BP 135-10, 75463 Paris Cedex 10, France

— LIGUE TROTSKYSTE DE FRANCE —

Ligue communiste internationale
(quatrième-internationaliste)

Lutte ouvrière : économisme et étroitesse nationale

médits :

Qu'est-ce qu'une direction révolutionnaire? (Slaughter)
La Spartacist League, la minorité et VO (Gordon)

LE BOLCHEVIK B.P. 135-10 75463 PARIS CEDEX 10 Octobre 1968 20F

Ligue communiste internationale (quatrième-internationaliste)

International Communist League: Box 7429 GPO, New York, NY 10116, USA

Spartacist League of Australia

Spartacist ANZ Publishing Co.
GPO Box 3473, Sydney, NSW, 2001, Australie

Australasian
SPARTACIST 

Marxist newspaper of the Spartacist League of Australia
\$5/4 issues (1 year) in Australia and seamail elsewhere
\$7/4 issues—Airmail

Spartacist League/Britain

Spartacist Publications
PO Box 1041, London NW5 3EU, Grande-Bretagne

WORKERS HAMMER 

Marxist newspaper of the Spartacist League/Britain
£3/1 year International rate: £7—Airmail
Europe outside Britain and Ireland: £4

Trotskyist League of Canada/ Ligue trotskyste du Canada

Spartacist Canada Publishing Association
Box 6867, Station A, Toronto, Ontario M5W 1X6, Canada

SPARTACIST CANADA 

English-language newspaper of the Trotskyist League/
Ligue trotskyste
\$3/4 issues International rate: \$8—Airmail

Spartakist-Arbeiterpartei Deutschlands

SpAD, c/o Verlag Avantgarde
Postfach 5 55, 10127 Berlin, Allemagne

SPARTAKIST 

Herausgegeben von der Spartakist-Arbeiterpartei
Deutschlands
6 Ausgaben: DM 5,—
Auslandsabo: DM 15,— Übersee Luftpost: DM 20,—

Dublin Spartacist Group

PO Box 2944, Dublin 1, République d'Irlande

Ligue trotskyste de France

Le Bolchévik, BP 135-10, 75463 Paris Cedex 10, France

LE BOLCHEVIK 

Publication de la Ligue trotskyste de France
4 numéros: 20FF Hors Europe: 30FF (avion: 40FF)
Etranger: mandat poste international

Spartacist Group India/Lanka

Ecrire à International Communist League, New York, USA

Lega trotskista d'Italia

Walter Fidacaro, C.P. 1591, 20101 Milano, Italie

SPARTACO 

Organo della Lega trotskista d'Italia
Abbonamento a 4 + supplemento: L. 5.000
Europa: L. 8.000 Paesi extraeuropei: L. 12.000

Groupe spartaciste Japon

PO Box 49, Akabane Yubinkyoku, Kita-ku, Tokyo 115, Japon

スパルタシスト

Publication du Groupe spartaciste Japon
Dernier numéro: ¥100

Grupo Espartaquista de México

H. Herrera, Apdo. Postal 453, 06002 México 1, D.F., Mexique

ESPARTACO

Publicación del Grupo Espartaquista de México
México: 4 números/Mex\$10 (por correo)
Extranjero: US\$4/4 (via aérea) US\$2/4 (via terrestre/marítima)

Spartacist/Moscou

Ecrire au Bolchévik, Paris, France

Бюллетень Спартаковцев

Spartakusowska Grupa Polski

Platforma Spartakusowców, Skrytka Poczтовая 148
02-588 Warszawa 48, Pologne

Platforma
SPARTAKUSOWCÓW 

Pismo Spartakusowskiej Grupy Polski
Dernier numéro: 1.50 zł

Spartacist/South Africa

Spartacist, PostNet Suite 248
Carlton Centre, Level 100, Shop 140
Commissioner Street, Johannesburg 2001, Afrique du Sud

Spartacist League/U.S.

Box 1377 GPO, New York, NY 10116, USA

WORKERS VANGUARD

Biweekly organ of the Spartacist League/U.S.
\$10/22 issues (1 year)
International: \$25/22 issues—Airmail \$10/22 issues—Seamail

La Révolution russe et le mouvement noir américain



Photos Labor Defender

Manifestation à Harlem en 1931 contre la peine capitale prononcée contre les neuf « Scottsboro Boys » en Alabama. Le Comintern s'est battu pour pousser le Parti communiste américain à faire un travail révolutionnaire parmi les Noirs.

Le texte reproduit ci-dessous fait partie d'une série d'essais où Cannon traite de façon détaillée et méticuleuse de l'histoire des premières années du Parti communiste américain (CP). Cannon a réalisé ce travail entre 1954 et 1959, à la demande de Theodore Draper, un ancien militant communiste devenu historien qui préparait alors une histoire en deux volumes du Parti communiste américain, qui reste l'ouvrage de référence sur le sujet. Cannon a entretenu avec Draper une correspondance considérable, et le recueil des lettres qu'il lui avait adressées, publié sous le titre *The First Ten Years of American Communism* (Les dix premières années du communisme américain – New York, éditions Lyle Stuart, 1962), comportait une préface de Draper où celui-ci notait que les souvenirs qu'avait Cannon du Parti communiste des années 1920 s'étaient révélés de loin supérieurs à ceux des autres dirigeants du parti, car « à la différence des autres dirigeants communistes de sa génération, Jim Cannon *voulait* se souvenir ».

Dans cet essai, Cannon décrit comment l'Internationale communiste des premières années avait insisté sur le fait que l'oppression de la population noire aux Etats-Unis constituait une question spécifique qui nécessitait une attention et des

méthodes de travail spécifiques. C'était une application, sur le terrain américain, de la conception des bolchéviks pour qui le parti révolutionnaire devait être un « tribun du peuple », qui prend fait et cause pour tous les opprimés et établit un lien indissoluble entre leur résistance et la lutte prolétarienne contre le capitalisme. C'est ainsi qu'en Russie le Parti bolchévique s'était fait le champion du droit à l'autodétermination des nationalités opprimées de l'empire tsariste, avait défendu vigoureusement les Juifs contre les discriminations antisémites

et les pogromes racistes, et avait mis en place des journaux et des méthodes de travail spécifiques pour atteindre les femmes.

Cependant, les tentatives du Parti communiste américain de développer un programme et une compréhension théorique révolutionnaires de l'oppression des Noirs aux Etats-Unis allaient tourner court avec la stalinisation du Comintern. Le mot d'ordre personnellement mis en avant par Staline et adopté par le Parti communiste en 1928, pendant le cours ultra-gauche de la « troisième période », « autodétermination pour la ceinture noire » (les comtés du Sud des

suite page 55